





OEUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Joseph Rushbrook ou le Braconnier.

Paris. — Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

JOSEPH RUSHBROOK

OU

LE BRACONNIER,

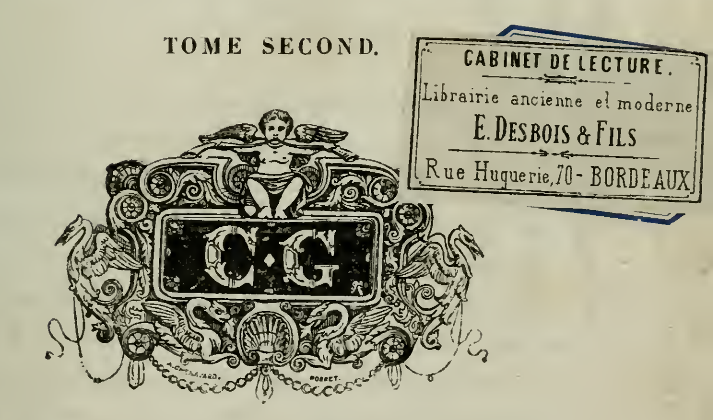
PAR

LE CAPITAINE MARRYAT,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par A.-J.-B. Defauconpret.

TOME SECOND.



Paris,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.
M DCCC XLI.

JOSEPH RUSHBROOK

OU LE

BRACONNIER.

CHAPITRE PREMIER.

Traitant de l'art du chaudronnier et de celui d'écrire des dépêches.

Notre héros et le chaudronnier ambulant n'avaient encore fait qu'environ deux milles, quand celui-ci dit au premier : — Allons, mon garçon, asseyons-nous, et reposons-nous un peu; car il est midi, et vous devez être fatigué de rouler cette roue. Je vous aurais déjà débarrassé de cette besogne, si je ne sentais encore de la roideur dans le cou et les épaules. J'y suis plus sensible que je ne croyais pouvoir l'être. Voici un endroit qui me convient. J'aime à m'asseoir sous un arbre qui n'est pas trop touffu, comme ce frêne, afin de voir les rayons

du soleil jouer sur la verdure, quand ils pénètrent de côté et d'autre à travers les feuilles agitées par le vent. — Asseyons-nous ici, et laissons le monde aller comme il voudra. — Je suis un philosophe. Savez-vous ce que c'est?

— Pas exactement. N'est-ce pas un homme très vertueux et très intelligent?

— Pas tout-à-fait. On peut être philosophe sans être ni très vertueux, ni très intelligent. Un philosophe est un homme que rien ne peut émouvoir, qui ne s'inquiète de rien, et qui ne porte pas envie à ceux qui paraissent plus heureux que lui. Du moins telle est mon école de philosophie. Je m'aperçois que vous êtes surpris d'entendre un chaudronnier ambulant parler ainsi, mais il faut que vous sachiez que je ne le suis que par choix. J'ai essayé auparavant plusieurs autres professions, et je me suis dégoûté de toutes.

— Quelles autres professions avez-vous exercées?

— J'ai été..... Voyons! je l'ai presque oublié, mais je commencerai par le commencement. Mon père était un gentleman, et jusqu'à l'âge de quatorze ans, je fus un gentleman, ou fils d'un gentleman. Alors il mourut, et ce fut la

fin de ma première profession, car il ne laissa rien en mourant. Ma mère se remaria, et s'en alla avec son second mari en me laissant à l'école. Le maître me garda un an, dans l'espoir d'être payé; mais voyant qu'il n'entendait point parler de ma mère, et ne sachant que faire de moi, comme c'était au fond un brave homme, il me prit pour aide des sous-maîtres, car j'avais profité de l'éducation que j'avais reçue, et j'étais en état de remplir cette place. C'était pourtant une sorte de dégradation pour le fils d'un gentleman. Je présentais les rôties beurrées au maître et à la maîtresse de pension et aux autres maîtres, mais il ne m'était pas permis d'y toucher. J'apprenais les éléments du latin et du grec aux jeunes enfants, qui me faisaient des grimaces, et qui plaçaient dans le coussin de ma chaise des épingles courbées, la pointe en l'air. Je marchais en tête de la file, quand ils allaient à la promenade, et je montais le dernier quand il s'agissait d'aller se coucher. J'étais chargé de tout ce qu'il y avait de rebutant dans la routine journalière, et rien de ce qui pouvait être agréable n'était jamais pour moi. Il fallait me lever le premier, et si quelqu'un ne faisait pas son devoir, j'en étais res-

ponsable. J'avais à examiner le linge sale des enfants, et chaque semaine il me fallait avoir une conférence avec la ravaudeuse sur la possibilité de le raccommoder. Une poule chantait-elle, je devais courir bien vite de peur que quelque enfant ne dénichât l'œuf. Il me fallait moucher les nez morveux des enfants de la maîtresse, et les porter quand ils criaient; — payer les verres et les carreaux de vitre cassés, si je ne pouvais découvrir le coupable; — tailler toutes les plumes, — et maintenir cent enfants silencieux et attentifs à l'église. Enfin, si l'on sentait quelque mauvaise odeur, si l'on entendait le moindre bruit, si l'on voyait une goutte d'encre tombée, c'était à moi qu'on s'en prenait. Pour tout cela, je recevais, sauf quelques déductions, quarante livres par an, et j'avais à payer mon blanchissage. J'y restai deux ans, et pendant tout ce temps je ne pus épargner qu'environ six livres. Avec cette somme, je commençai mes voyages un beau matin, bien convaincu que, quoi qu'il pût m'arriver, je ne pouvais me trouver plus mal.

— Vous étiez alors à peu près dans la situation où je suis aujourd'hui.

— Seulement un peu plus âgé, à ce que je

pense. — Je partis plein d'espérance; mais je vis bientôt que personne ne voulait accepter les services d'un homme ayant reçu de l'éducation : l'éducation était regardée comme une drogue qui n'avait aucun prix. J'obtins enfin une place de garçon dans une auberge sur la grande route. J'avais à répondre à tous les coups de sonnette, j'avais sans cesse sous le nez un verre d'eau-de-vie et d'eau chaude avec du sucre; mais tous les profits étaient pour le premier garçon. Je quittai cette place pour entrer chez un marchand de grains, dont je tenais les livres ; mais il fit banqueroute, et un meunier, dont j'avais fait la connaissance chez lui, me prit à son service. Je m'ennuyai d'être toujours couvert de farine de la tête aux pieds, et j'entrai chez un marchand de charbon. C'était changer du blanc au noir, mais la place était meilleure. Je la quittai pourtant bientôt, le hasard m'ayant fait obtenir celle de commis à bord d'un brick de quatorze canons, et je croisai six mois dans la Manche. Mais comme je vis que je n'avais aucune chance de devenir munitionnaire, et que je n'aimais ni la discipline d'un bâtiment de guerre, ni la nécessité de vivre dans un local si étroit ; je quittai ce ser-

vice dès que j'eus reçu ma paie, et je devins commis dans la boutique d'un marchand de draps. C'était une situation détestable; car si une pratique entrait dans la boutique et n'achetait rien, on s'en prenait à moi; d'ailleurs, j'avais à nettoyer les bottes de mon maître et les souliers de ma maîtresse, et je mangeais les restes à la cuisine avec une servante dégingandée et louche qui me faisait les yeux doux. Je devins ensuite garde-magasin; mais on y ajouta les fonctions de porteur, et l'on me chargeait de fardeaux assez lourds pour me rompre le dos. Enfin j'entrai, comme premier garçon, chez un fabricant qui était en même temps coutelier et ferblantier. Étant constamment dans l'atelier, j'appris bientôt quelque chose de ce métier. Comme j'étais décidé à ne pas rester bien long-temps dans cette place, je prenais de temps en temps quelques leçons des ouvriers, et j'y donnais toute mon attention. Enfin je vis que j'entendais suffisamment cette besogne, car, après tout, elle n'est pas bien difficile.

— Cependant l'état de chaudronnier ambulant n'est pas aussi respectable qu'aucun de ceux que vous avez exercés auparavant.

— C'est ce qui vous trompe, jeune homme. J'avais souvent fait des réflexions sérieuses sur ce sujet, et voici comme je raisonnais: — Quelle est la meilleure profession dans ce monde où nous vivons? celle de gentleman; car un gentleman ne travaille pas; il a la liberté d'aller où bon lui semble; il ne reçoit les ordres de personne; il est son propre maître. On se regarde souvent comme étant un gentleman, sans avoir ce qui est indispensable pour l'être véritablement. Un commis de la trésorerie ou de quelque autre bureau ministériel se considère comme gentleman, et il l'est par naissance, mais non par profession; car il est lié à son bureau, comme le commis d'un marchand à son comptoir. Un gentleman par profession doit être son maître et jouir d'une parfaite indépendance, ce qui n'appartient qu'à bien peu de gens dans ce monde. Dans l'armée et dans la marine, chacun est obligé d'obéir aux ordres qu'il reçoit, et par conséquent, ce n'est pas dans cet état qu'on peut trouver un vrai gentleman, d'après l'idée que je me fais de ce que doit être un gentleman. Je doute qu'un premier ministre puisse être regardé comme un gentleman avant qu'il soit

hors de place. — Me comprenez-vous, mon garçon ?

— Oui, je comprends ce que vous entendez par un gentleman, et cela me rappelle l'histoire que j'ai lue d'un nègre qui était venu en Angleterre, et qui disait qu'il n'y avait que le cochon qui fût un gentleman dans ce pays, attendu que c'était le seul être vivant qui ne travaillât point.

— Le nègre ne se trompait pas de beaucoup. Eh bien, après avoir long-temps réfléchi, j'en vins à la conclusion que je ne pouvais être tout-à-fait un gentleman, et que par conséquent il fallait que j'en arrivasse le plus près possible. Il me sembla que la situation la plus digne d'envie était celle de chaudronnier ambulant. Je connaissais assez bien ce métier, j'avais épargné assez d'argent pour acheter les ustensiles nécessaires et cette roue de rémouleur, et il y a près de dix ans que j'exerce cette profession.

— Et vous en avez conservé la même opinion ?

— Très certainement; car, voyez-vous, il faut que je travaille; la seule question était de choisir le travail le moins pénible et le mieux payé. Je ne connais aucun métier où l'on puisse

gagner autant avec un capital aussi modique et avec aussi peu de peine. Je ne suis soumis aux ordres de personne; je suis libre et indépendant; je vais où bon me semble; je m'arrête où je le trouve bon; je travaille quand cela me plaît; je ne fais rien quand je le veux, et je ne suis jamais embarrassé pour savoir où coucher. Citez-moi une profession où l'on puisse dire la même chose. Je pourrais être mieux vêtu, je pourrais être regardé comme plus respectable, mais je suis philosophe et je méprise tout cela. Je gagne autant d'argent que j'en ai besoin, et sans beaucoup de travail. En repassant des couteaux et des ciseaux, et en raccommodant des casseroles, je puis gagner en un seul jour de quoi vivre une semaine. Par exemple, je puis repasser un couteau en deux minutes, et l'on me paie pour cela deux pence. Or, en supposant que je travaille douze heures par jour, à raison de deux pence pour deux minutes, je gagnerais trois livres par jour, ce qui, en déduisant les dimanches, ferait neuf cent trente-neuf livres par an. Comparez à cela les quarante livres par an comme gâcheux dans une école, comme commis dans une boutique, ou dans toute autre profession, et voyez combien la

mienne est lucrative en proportion. Ensuite, je suis mon maître; personne ne peut m'ordonner d'aller ici où là, comme à un amiral ou à un général. On ne peut m'attaquer dans la chambre des Communes ou dans celle des Pairs, comme un premier ministre; le travail d'une demi-journée sur sept est tout ce qu'il me faut; j'ai donc le droit de prétendre que ma profession approche plus de celle de gentleman qu'aucune que je connaisse.

— Cela peut être, — dit Joé en riant; — mais vous n'avez guère l'air d'un gentleman.

— C'est un préjugé. Mes habits me tiennent aussi chaud que s'ils étaient du meilleur drap et tout-à-fait neufs. Je dîne avec autant et peut-être avec plus de plaisir qu'un gentleman bien vêtu; je puis me livrer à mes pensées; j'ai le temps de lire tous mes auteurs favoris, et même le moyen d'acheter de nouveaux livres. D'ailleurs, comme il faut que je travaille un peu, il est agréable de savoir que je suis toujours désiré et respecté par ceux qui me donnent de l'ouvrage.

— Respecté! et pourquoi?

— Parce qu'on a toujours besoin de moi, et que par conséquent je suis toujours le bien-

venu. Ce sont les petits incidents de la vie et non les grands, qui sont une source de mécontentements. Une casserole qui ne tient pas l'eau et un couteau qui ne coupe pas, sont toujours des causes de dépit; et plus on les couvre d'anathèmes, plus on désire mon retour; plus on est charmé de me voir quand j'arrive, plus on me paie avec plaisir, et plus on se trouve heureux de voir ses couteaux bien tranchants, et ses casseroles remises en état de service, moyennant une bagatelle. J'ajoute au bien-être du peuple, je deviens nécessaire au pauvre dans sa chaumière, et c'est pourquoi l'on m'aime et l'on me respecte. Et, dans le fait, si l'on fait attention à tous les jurements et à toutes les exécrations qu'on profère quand on est à scier quelque chose avec un couteau qui ne coupe pas, et qu'on songe que ma roue fait disparaître cette tentation de pécher, je crois qu'un chaudronnier ambulant peut être considéré, quant à son influence morale sur la société, comme plus important qu'aucun ministre dans sa chaire. Vous remarquerez que je n'ai pas rendu ma profession dégradante en me mariant, comme beaucoup d'autres le font.

— Que voulez-vous dire?

— Que, quelle que soit la fortune d'un gentleman, il perd le plus précieux avantage de sa profession quand il se marie, car il perd sa liberté, et l'on ne peut plus dire qu'il n'est sous les ordres de personne. Qu'on se marie dans les autres professions, cela est fort bien, car il faut que le monde soit peuplé; mais jamais un gentleman ne doit se marier. Il est vrai qu'il peut laisser chez lui son rémora, mais alors il paie bien l'encombrement inutile et incommode dont il s'est chargé; mais, dans ma situation comme chaudronnier ambulant, je n'aurais pu en faire autant, j'aurais été obligé de traîner après moi mon rémora dans la boue, et j'aurais reçu un accueil tout différent de celui qu'on me fait à présent.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'un homme seul peut courir le pays et y trouver la nourriture et le logement, mais qu'il n'en est pas de même s'il a sur ses talons une femme en guenille ou deux ou trois sales enfants. Dans tous les états de la société, un célibataire, s'il paie pour y entrer, y est plus facilement admis qu'un homme marié; et cela parce que ce sont les femmes qui décident de son admission. Elles consentent à recevoir

un homme seul comme chaudronnier, mais elles feront invariablement des objections contre sa femme, à qui elles donneront le sobriquet flétrissant de la guenipe du chaudronnier. — Non, non; une femme me ferait perdre une grande partie du respect que j'obtiens, et ajouterait considérablement à mes soucis.

— Mais n'avez-vous pas un domicile quelque part?

— Sans doute; j'en ai un comme tous les batteurs de pavé, comme disent les Français, — une sorte d'appartement pour y placer mon mobilier, qui s'y accumule en dépit de moi-même.

— Et où est ce logement?

— A Dudstone, où je vais en ce moment. J'y loue une chambre à raison de six livres par an, et la maîtresse de la maison en prend soin pendant mon absence. — Et maintenant, mon garçon, comment vous nommez-vous?

— Joé Atherton, — répondit notre héros, qui avait conçu le projet de prendre le nom de sa sœur adoptive, Nancy.

— Eh bien, Joé, convenez-vous avec moi que ma profession est bonne, et avez-vous envie de l'apprendre? Si cela est, je vous l'apprendrai.

— Je serai très charmé de l'apprendre, parce que cela peut un jour m'être utile; mais je ne suis pas sûr que j'aimasse à l'exercer.

— Vous changerez probablement d'opinion. Dans tous les cas, essayez. Dans un mois ou environ, vous en connaîtrez la théorie par cœur, et alors nous en viendrons à la pratique.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il est inutile d'essayer de pratiquer un art avant d'en connaître la théorie, et pour connaître la théorie du mien, vous n'aurez besoin que de vous servir de vos yeux. Tout ce que vous aurez à faire en commençant, ce sera de regarder. Examinez-moi bien quand je repasse un couteau ou une paire de ciseaux, quand je fais une soudure à une casserole, ou que je mets une pièce à un chaudron. Voyez comment je tourne la main pour aiguiser un couteau, pour battre le fer quand je raccommode un poêlon, et à quel degré je chauffe mes outils pour souder. Dans un mois, vous saurez en théorie comment tout cela doit se faire, et alors vous passerez à la pratique. Il y a pourtant un point de pratique que vous ne pouvez apprendre trop tôt, et c'est à faire tourner la roue avec le pied. Il faut apprendre à le

faire si machinalement, que vous le fassiez sans vous en apercevoir, sans quoi vous ne pouvez donner toute votre attention aux ciseaux ou au couteau que vous repassez.

— Et aimez-vous réellement à errer sans cesse de place en place, comme vous le faites à présent?

— Bien certainement. Je suis mon maître; je vais où je veux; je m'arrête où il me plaît; je ne paie ni taxes ni contributions, et je conserve tout ce qui fait le gentleman, à l'exception du costume, que je puis reprendre quand bon me semble. D'ailleurs ma profession a quelque chose de philanthropique, car je fais du bien partout où je vais. Et j'ai même le moyen de me venger d'une insulte, aussi bien qu'un despote.

— Comment cela?

— Nous autres chaudronniers ambulants nous n'empiétons jamais sur les domaines les uns des autres. Le territoire que je parcours est assez étendu pour qu'en voyageant comme je le fais, il me faille trois mois avant que je revienne au même endroit. Il faut donc que les habitants attendent mon retour quand ils ont besoin de mon savoir-faire, car ils ne peuvent

trouver personne pour me remplacer. Dans un certain village, on me joua un tour un samedi soir pendant que tous les hommes étaient au cabaret. Qu'en résulta-t-il? que je fus un an sans y retourner; et que jamais il n'exista un village tellement rempli de casseroles hors de service et de couteaux ne coupant plus. Enfin ils m'envoyèrent une députation pour me prier d'oublier ce qui s'était passé, et je leur pardonnai.

— Et comment vous nommez-vous? — demanda Joé.

— Auguste Spikeman. Mon père se nommait Auguste Spikeman, esquire; moi, j'ai été jusqu'à quatorze ans master Auguste Spikeman; à présent je suis Spikeman le chaudronnier. — Mais remettons-nous en route; je suis presque arrivé aux frontières de mes domaines; dans deux jours nous serons à Dudstone, où nous resterons probablement quelques jours avant de recommencer à voyager.

Dans l'après-midi ils arrivèrent à un petit hameau où ils soupèrent et couchèrent. Le lendemain, Spikeman fut très occupé jusqu'à midi, tant comme remouleur que comme chaudronnier; ensuite, ils se remirent en marche,

et dans la soirée du second jour, ayant attendu hors de la ville que la nuit fût tombée, Spikeman laissa sa roue dans un cabaret borgne où il paraissait bien connu, entra dans Dudstone, et conduisit Joé dans la maison où il avait un appartement.

Notre héros, en y entrant, fut très surpris de trouver une grande chambre très propre et bien meublée. Dans un coin était un grand lit; un sofa, une commode, une table en acajou, et des chaises assorties au sofa formaient le reste du mobilier. Une belle glace décorait le dessus de la cheminée, et des tablettes chargées de livres tapissaient tout un côté de l'appartement. Ayant dit à Joé de s'asseoir et de prendre un livre, Spikeman tira le cordon d'une sonnette, demanda de l'eau, et se rasa, car sa barbe avait près d'un demi-pouce de longueur. Il se lava les mains et le visage, mit du linge blanc et un habit de très beau drap, et quand il eut fini sa toilette, Joé pouvait à peine croire que ce fût le même homme. Lui ayant exprimé son étonnement, Spikeman lui répondit : — Personne dans cette ville, jeune homme, ne sait quelle est ma véritable profession. J'ai toujours soin d'arriver dans cette ville et d'en par-

tir pendant l'obscurité, et l'on ne peut reconnaître en moi le chaudronnier ambulant. Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup, mais je respecte les préjugés des autres. Tout ce qu'on sait de moi, c'est que je fais le commerce de quincaillerie. Ainsi, quand j'ai fini mà ronde, je prends toujours ici quelques jours de repos, et j'y vis en gentleman jusqu'à ce que j'aie dépensé une partie de l'argent que j'ai gagné, après quoi je fais une nouvelle tournée. Je connâis beaucoup de personnes respectables dans cette ville, et c'est pourquoi je vous ai dit que je pourrais vous rendre service. — Avez-vous d'autres habits que ceux que vous portez?

— Oui, et beaucoup meilleurs.

— Eh bien, mettez-les, et gardez ceux-ci pour nos voyages.

Joé fit sa toilette à son tour, et Spikeman lui proposa ensuite d'aller faire une visite à des dames de ses amies auxquelles il le présenterait comme son neveu. Ils partirent, et arrivèrent bientôt à la porte d'une jolie petite maison où Spikeman frappa. Une des filles de la maîtresse du logis vint l'ouvrir, et en le voyant, elle s'écria : — Ah! monsieur Spikeman, est-ce bien vous? Où avez-vous été tout ce temps?

— Battre le pays pour avoir des commandes, miss Amélie. — Il ne faut pas négliger les affaires.

— Eh bien, entrez; ma mère sera charmée de vous voir, — répondit-elle en ouvrant la porte d'une salle au rez-de-chaussée.

— En vérité, c'est monsieur Spikeman! — s'écria une autre jeune personne, se levant et lui offrant la main.

— Il y a un siècle que nous ne vous avons vu, monsieur Spikeman, — dit la mère. — Asseyez-vous, et apprenez-nous les nouvelles, si vous en savez. — Ophélie, préparez le thé. — Et quel est ce jeune homme qui est avec vous, monsieur Spikeman?

— C'est mon neveu, madame. Il va apprendre les mystères du commerce de quincaillerie.

— Vraiment? Puisque vous cherchez un successeur, je suppose que vous songez à vous retirer des affaires et à prendre une femme?

— Cela peut m'arriver un de ces jours, mistress James; mais c'est une affaire qui exige bien des réflexions.

— Vous avez raison, monsieur Spikeman, et je vous assure qu'aucune de mes deux filles n'épousera jamais, de mon consentement, un

homme qui ne regarderait pas le mariage comme une affaire très sérieuse. C'est le mariage qui fait le bonheur ou le malheur d'un homme.

— Eh bien, miss Ophélie, — demanda Spikeman, — avez-vous lu tous les livres que je vous ai prêtés la dernière fois que je suis venu ici?

— Elles les ont lus toutes deux, — répondit la mère. — Elles aiment tant la poésie!

— Mais nous avons bien souvent désiré que vous fussiez ici pour nous les lire, — ajouta miss Amélie; — vous lisez si bien ! Aurez-vous la bonté de nous faire une lecture après le thé?

— Avec beaucoup de plaisir.

Les deux sœurs entrèrent alors dans la cuisine pour préparer tout ce qu'il fallait pour le thé, et mistress James continua à causer avec M. Spikeman. Elle était veuve d'un marchand drapier de cette ville, qui lui avait laissé en mourant de quoi vivre dans une honnête aisance avec ses filles qui étaient toutes deux aimables et bien élevées. Il faut convenir qu'aucune d'elles n'aurait été fâchée de devenir l'objet des attentions de M. Spikeman, mais elles commençaient à penser qu'il était de ces

hommes qui préfèrent le célibat au mariage, et le lecteur a probablement la même opinion.

La soirée se passa fort agréablement. M. Spikeman prit un ouvrage de poésie, et comme miss Amélie l'avait dit, il lut de manière à enchanter ses auditeurs. Joé était plongé dans l'admiration, car il ne savait pas encore quel charme le débit peut prêter à la poésie. A dix heures, ils se retirèrent, et retournèrent chez Spikeman.

Dès qu'ils furent dans sa chambre, et qu'ils eurent de la lumière, Spikeman dit, en s'aseyant sur le sofa: — Vous voyez, Joé, qu'il ne faut point parler ici de la roue du rémouleur, car cela causerait une différence dans l'accueil que je reçois. Tout gentleman ne gagne pas sa vie aussi honnêtement que moi; mais il est bien difficile de triompher des préjugés. Vous m'avez rendu un service, et je désire m'acquitter envers vous. Je ne pouvais le faire sans vous laisser connaître mon secret; mais ce que j'ai vu de vous jusqu'ici suffit pour me faire croire qu'on peut se fier à vous.

— Je l'espère, — répondit Joé. — Tout jeune que je suis, j'ai appris à être circonspect.

— Je m'en suis déjà aperçu; j'en ai donc as-

sez dit sur ce sujet. — Je n'ai qu'un lit, et il faudra que nous couchions ensemble, comme lorsque nous étions en voyage.

Le lendemain matin, la vieille maîtresse de la maison leur apporta leur déjeuner. Spikeman vivait dans cette ville tout autrement qu'il ne le faisait en voyage; et, à l'exception de sa conversation, qui était toujours du meilleur ton, il parut à Joé un être tout différent de ce qu'il lui avait semblé quand il l'avait rencontré. Ils passèrent quelque temps à Dudstone, faisant des visites dans plusieurs maisons, et recevant partout le meilleur accueil.

— Vous paraissez si connu et si bien reçu dans cette ville, — lui dit un jour Joé, — que je suis surpris que vous n'y établissiez pas une maison de commerce, d'autant plus que vous m'avez dit que vous aviez des fonds à la Banque.

— Si je le faisais, Joé, je ne serais plus heureux, car je ne pourrais plus être mon maître et faire ce que bon me semble. Dans le fait, je ne serais plus un gentleman, — c'est-à-dire un gentleman de profession autant que je puis l'être, — un homme qui se sent libre et qui jouit de sa liberté. Non, non, jeune homme;

j'ai essayé presque de tout, et j'en suis revenu à mes conclusions.— Avez-vous lu le livre que je vous ai donné?

— Je l'ai presque fini.

— Je suis bien aise que vous aimiez la lecture. Rien ne contribue davantage à orner l'esprit et à lui ouvrir un champ plus vaste. Ne laissez jamais passer un jour sans lire deux ou trois heures. Quand nous serons en voyage, et que nous nous reposerons sur le bord de la route, nous ferons une lecture ensemble. Je choisirai quelques livres pour cela.

— A présent, je voudrais écrire à ma sœur Marie, — dit Joé.

— Écrivez-lui; dites-lui que vous avez trouvé une place, mais ne lui dites pas trop exactement en quoi elle consiste. Vous trouverez des plumes et du papier dans cette commode. — Attendez, je vais vous les donner. —Spikeman ouvrit un tiroir, y prit du papier et des plumes, et en tira en même temps quelques feuilles couvertes d'écriture. — A propos, — dit-il en riant, — je vous ai dit que j'ai été quelque temps commis du capitaine de *la Belette*, brick de quatorze canons. J'écrivais les dépêches officielles du capitaine, et en voici deux dont j'ai

gardé les brouillons pour m'amuser à les relire quelquefois. J'écrivais et je composais toutes ses lettres, car son écriture était à peine lisible, et il y avait toujours beaucoup de confusion dans ses idées. Nous croisions dans la Manche, et j'ai lieu de me flatter que c'est à mes lettres qu'il dut sa promotion au grade de capitaine, car il n'avait encore que celui de lieutenant. C'est aujourd'hui le capitaine Alcibiade Ajax Boggs, — grâce à moi. Nous étions près des côtes de France, à la hauteur d'Ouessant, quand nous aperçûmes une flottille de petits bâtiments que les Français appellent chasse-marée, ayant une cargaison de vin, et qui doublaient la pointe. Comme nous ne connaissions pas de batteries de terre dans ces environs, nous résolûmes d'essayer de faire quelque prise, et nous réussîmes à en couper trois. Mais à l'instant même où nos bordées venaient de réussir à les forcer à amener, une batterie de terre dont notre commandant ignorait l'existence fit feu sur nous, et avant que nous eussions eu le temps de nous mettre hors de portée, ce que nous fîmes le plus tôt possible, un boulet traversa le pont et coupa le garant de la drisse du grand hunier, à l'instant où nos

hommes hissaient la voile, — car nous venions de larguer un ris. — Le cordage se trouvant ainsi coupé tout-à-coup, ils tombèrent de leur long sur le pont les uns sur les autres. Un autre boulet effleura notre mât de misaine, en emporta un éclat et coupa en même temps un des haubans. Vous ne connaissez pas assez la marine pour savoir que tout cela ne nous fit pas grand mal ; ces chasse-marée étaient de petits bâtiments qui n'avaient chacun qu'un équipage de trois ou quatre hommes. Il fallait donc quelque adresse pour faire un récit pompeux d'un fait si peu important. Vous allez pourtant voir que je sus y réussir. — Écoutez ! j'ai commencé dans le vrai style de Nelson :

« Au Secrétaire de l'Amirauté.

« Monsieur, — il a plu au Maître Suprême de » tous les événements d'accorder une victoire » décidée aux armes de Sa Majesté, au moyen » des efforts de l'équipage du bâtiment que j'ai » l'honneur de commander. Le 23 août dernier, » ayant Ouessant au sud-ouest, quart d'ouest, à » la distance de trois à quatre lieues, nous » aperçûmes une flotte ennemie, composée de

» bâtiments à trois mâts, doublant la pointe,
» dans l'espoir, je présume, de gagner le port
» de Cherbourg. Convaincu que je serais bien
» soutenu par les vaillants officiers et les
» braves matelots qui étaient sous mes ordres,
» je fis porter le cap sur l'ennemi pour l'atta-
» quer, et les dispositions des Français prou-
» vèrent qu'ils étaient épouvantés d'une ma-
» nœuvre si hardie, car au lieu de se maintenir
» en ligne, ils s'éloignèrent de différents côtés
» pour chercher à se mettre sous la protection
» des batteries de terre. »

— Vous voyez, Joé, que j'ai dit ici des *bâtiments à trois mâts*, expression qui s'emploie ordinairement pour désigner de grands navires, quoique ce ne fût que de petits bâtiments côtiers. — Je continue la lettre :

« En une demi-heure, nous fûmes assez près
» de l'ennemi pour commencer l'attaque, et
» nous lui lâchâmes bordées sur bordées, aux-
» quelles les batteries de la côte répondirent
» par un feu bien nourri et bien dirigé. Cepen-
» dant, malgré l'inégalité de ce combat, j'ai le
» plaisir de vous informer qu'en moins d'une
» demi-heure, nous avions pris trois de ces bâ-
» timents, dont les noms sont en marge ; et

» voyant que nous ne pouvions rien faire de
» plus pour l'honneur des armes de Sa Majesté,
» j'ai cru de mon devoir, après avoir pris posses-
» sion des prises, de mettre mon bâtiment hors
» de la portée du feu continuel des batteries.
» J'espère qu'on ne trouvera pas que le pavillon
» anglais ait rien perdu de sa réputation dans
» cette action. Il est impossible de dire précisé-
» ment quelle a été la perte des ennemis ; mais
» ils reconnaissent eux-mêmes qu'elle a été
» très grande. »

— Les Français avaient-ils donc perdu beaucoup de monde ? — demanda Joé.

— Pas un seul homme. Mais remarquez que je n'ai pas dit qu'il y eût eu perte de vie, quoique l'Amirauté ait pu entendre ma phrase dans ce sens. Mais je disais littéralement la vérité, en déclarant que la perte des ennemis avait été très grande ; car les pauvres diables qui composaient l'équipage des chasse-marée, quand ils furent tranférés sur notre bord, se tordaient les mains en s'écriant qu'ils avaient *tout perdu*. Est-il possible de faire une plus grande perte ? — Ecoutez la suite :

« Les manœuvres hautes et basses du bâti-
» ment de Sa Majesté ont beaucoup souffert

» par suite du feu bien dirigé de l'ennemi;
» beaucoup de cordages ont été coupés, et le
» mât de misaine a été sérieusement lacéré.
» Mais telle a été l'activité des officiers et des
» matelots, qu'à l'exception du mât de misaine,
» qui aura besoin d'être remplacé, toutes ces
» avaries ont été réparées sur-le-champ, et au
» bout de vingt-quatre heures nous étions prêts
» à recommencer le combat. Je suis heureux de
» pouvoir dire que, quoique nous ayons un
» assez grand nombre de blessés, nous n'avons
» eu personne de tué, et j'espère qu'avec les
» soins du chirurgien, la plupart des blessés
» seront en état de reprendre incessamment
» leur service. »

— Vous aviez donc quelques hommes blessés?

— Il y a blessures et blessures. Croyez-vous qu'une douzaine d'hommes qui hissaient la voile du grand hunier quand un boulet coupa le garant aient pu avoir été renversés sur le pont les uns sur les autres sans que des contusions en aient été la suite? et une contusion n'est-elle pas une sorte de blessure? D'ailleurs un homme eut la main écorchée par le frottement du garant, et un autre eut une

brûlure au doigt pour avoir mis trop de poudre dans la lumière de sa caronade.— Mais continuons :

« Mon devoir à présent est d'appeler l'atten-
» tention de leurs seigneuries sur l'excellente
» conduite de M. John Smith, ancien officier
» d'un mérite distingué, et de MM. James
» Hammond, Cross et Byfleet. Dans le fait, je
» dois dire que tous mes officiers se sont dis-
» puté à qui montrerait le plus de zèle pour
» l'honneur du pavillon britannique. »

—Je vous ferai remarquer, Joé, que le commandant avait eu une querelle avec quelques uns de ses officiers, ce qui fit qu'il ne voulut pas mentionner leurs noms sur son rapport. Je cherchai à le faire changer de résolution, mais sans y réussir. — Je continue :

« J'ai l'honneur de joindre ici l'état des bles-
» sés, et la liste des prises, et je suis monsieur,
» votre très obéissant serviteur.

» Alcibiade Ajax Boggs. »

« Etat des morts et blessés à bord du brick
» de Sa Majesté *la Belette*, dans l'action du
» 23 août. — Tués, personne. — Blessés,
» John Potts, William Smith, Thomas Snaggs,

» William Walker et Pierre Potter, matelots de
» première classe; John Hobbs, Timothée
» Stout et Walter Pye, soldats de marine. »

« Liste des prises faites dans l'action du 23
» août, par le brick de Sa Majesté *la Belette*.
» — *La Notre-Dame de Miséricorde*, de la
» Rochelle; *le Vengeur*, de Bordeaux; l'*Étoile*
» *du Matin*, de la Charente.

» ALCIBIADE AJAX BOGGS, *commandant.* »

— Eh bien, — dit Joé, — si vous ne m'a-
viez pas dit le contraire, j'aurais cru, à cette
description, qu'il s'agissait d'un combat où la
victoire avait été vivement disputée.

— C'est ce qu'on s'imagina à l'Amirauté, et
c'était précisément ce que nous voulions. Mais
passons à ma seconde dépêche, qui valut à
notre commandant le grade de capitaine, ce
dont je ne suis pas peu fier. — Nous croisions
sur la Manche par un brouillard fort épais; et
comme nous ne faisions pas très bon quart,
nous nous abordâmes avec un corsaire français.
Il était environ neuf heures du soir, et nous
avions très peu d'hommes sur le pont, encore
la plupart dormaient-ils. Le choc fut aussi
violent que subit, les vergues des deux bâti-

ments furent emportées, et ils restèrent accrochés l'un à l'autre. Le corsaire fut le plus alerte; il coupa et brisa toutes celles de nos manœuvres qui le retenaient, et il s'éloigna de nous avant que notre équipage eût eu le temps de se réunir sur le pont. S'il eût voulu tenter un abordage, il nous eût infailliblement capturés, car tout était confusion et épouvante sur notre bord. L'épaisseur du brouillard fit que nous le perdîmes de vue sur-le-champ. Cependant nous tirâmes quelques bordées du côté où nous supposions qu'il était allé, et ainsi se termina cette affaire. Vous devez voir qu'elle n'était pas honorable pour nous.

— C'est ce qu'il me semble, et je ne vois pas ce que vous avez pu en dire.

— Si vous ne le voyez pas, vous allez l'entendre :

« Au secrétaire de l'Amirauté,

» Monsieur, — j'ai l'honneur de vous infor-
» mer que, tandis que nous croisions dans la
» Manche pendant la nuit du 10 novembre
» par un brouillard très épais, et le vent ve-
» nant du sud-est, nous eûmes en vue un

» grand bâtiment par notre bossoir du vent.
» Comme il était évident qu'il ne nous voyait
» pas, nous continuâmes à avancer vers lui.
» Tous nos hommes furent placés à leur poste,
» et en très peu de temps ils furent prêts à sou-
» tenir l'honneur du pavillon anglais. Le pre-
» mier choc entre les deux bâtiments fut ter-
» rible; mais le français parvint à se dégager,
» ce qui nous empêcha de le prendre à l'abor-
» dage. Après lui avoir lâché plusieurs bordées
» auxquelles il ne put répondre par suite de
» l'effroi et de la confusion qui régnaient sur
» son bord, et des avaries qu'il avait éprouvées,
» il réussit à augmenter graduellement la dis-
» tance qui le séparait de nous; et pourtant si
» nous avions pu lui donner la chasse, il aurait
» été un glorieux trophée pour nous; mais ce
» malheureux choc nous avait enlevé la vergue
» de misaine, le bossoir, le perroquet d'avant,
» le bâton de foc, et nous avait presque réduits
» à l'état d'un bâtiment désemparé. L'épaisseur
» du brouillard et l'obscurité de la nuit nous
» le firent bientôt perdre de vue. Je regrette
» bien vivement que, malgré tous nos efforts,
» il ait réussi à nous échapper, et qu'une vic-
» toire complète nous ait été ainsi arrachée.

» Quand chacun a rempli son devoir d'une
» manière si exemplaire, il est presque injuste
» de citer particulièrement quelques individus.
» Je ne puis pourtant m'empêcher de rendre
» témoignage à la bonne conduite de M. Smith,
» mon premier lieutenant; de M. Bowles, mon
» second lieutenant; de M. Chabb, mon digne
» master; de MM. Jones et James, ses aides;
» de MM. Hall. Small, Ball et Pall, midshipmen,
» et de MM. Sweet et Sharp, volontaires. J'ai
» aussi reçu toute l'aide possible de M. Grulf,
» commis d'administration, et de M. Spikeman,
» mon secrétaire, qui m'ont offert leurs servi-
» ces. Je dois en outre de grands éloges au zèle
» et aux soins de M. Thorn, notre chirurgien,
» qui a été parfaitement secondé dans l'accom-
» plissement de ses devoirs par son aide,
» M. Green. L'activité déployée par le maître
» d'équipage, M. Bruce. mérite toutes mes
» louanges, et je ne dois pas oublier de parler
» de M. Bile. maître charpentier, et de M. Sponge,
» maître canonnier. James Anderson, quartier-
» maître, a reçu une forte contusion. J'espère
» qu'on ne m'accusera pas de présomption, si
» je le recommande pour être promu au grade
» de maître d'équipage.

» Je me trouve heureux de pouvoir dire que,
» grâce à la terreur panique de l'ennemi, je n'ai
» à mentionner ici que quelques contusions.
» Celle de James Anderson, quartier-maître,
» est très sérieuse; celles de John Peters, ma-
» telot de première classe; de James Morrison,
» soldat de marine, et de Thomas Snowball,
» cuisinier du capitaine, sont plus légères. —
» J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très
» humble et très obéissant serviteur. »

» Alcibiade Ajax Boggs. »

— Eh bien, Joé, voilà ce que je regarde comme une excellente lettre. Pas un Français, pas même un Américain n'aurait pu mieux farder une telle affaire. L'amirauté fut convaincue qu'un exploit brillant avait eu lieu, quoique le brouillard empêchât d'en juger aussi bien qu'on aurait pu le faire sans cela, et mon commandant fut récompensé par le grade de capitaine. A présent écrivez à votre sœur, et recommandez-lui de vous répondre sur-le-champ, attendu que dans trois ou quatre jours nous partons pour aller chercher des commandes, et que nous ne serons de retour que dans trois mois.

Joé écrivit une longue lettre à Marie, lui raconta son aventure avec les deux coquins qui avaient voulu le voler; lui parla de la rencontre qu'il avait faite ensuite d'un gentleman qui faisait le commerce de quincaillerie, et qui l'avait pris à son service, et il la pria de lui répondre promptement, attendu qu'il allait faire avec son maître un voyage de trois mois pour obtenir des commandes.

La réponse de Marie arriva avant leur départ. Elle disait qu'elle était heureuse et contente; que sa maîtresse était pleine de bonté pour elle; qu'elle avait beaucoup d'ouvrage, mais qu'elle s'acquitterait de ses devoirs envers ses maîtres. Elle donnait plusieurs bons avis à Joé, du ton le plus affectueux; revenait de temps en temps sur le passé, et remerciait le ciel de ne plus être une honte pour sa famille et pour son sexe. C'était une effusion touchante de contrition et d'humilité, de reconnaissance et d'affection, qui faisait honneur à la pauvre Marie, et qui prouvait qu'elle désirait sincèrement continuer à marcher dans le droit chemin, et qu'elle était vivement attachée à notre héros. Joé la lut et relut plusieurs fois, et versa des larmes de plaisir en se rappelant le passé. Le pauvre Joé croyait

avoir perdu pour toujours son père et sa mère, et c'était une consolation pour lui de savoir qu'il existait dans le monde quelques êtres qui l'aimaient, et il passait des heures entières à penser à Marie et à mistress Chopper, et à ses bons et dignes amis, M. et mistress Mac Shane.

Deux jours après l'arrivée de la lettre de Marie, Spikeman et Joé allèrent voir toutes leurs connaissances pour leur annoncer leur départ. Spikeman paya tout ce qu'il devait à Dudstone, et plaça dans sa chambre divers nouveaux objets qu'il avait achetés. Joé et lui mirent alors leurs vêtements de voyage, et quand la nuit fut venue, ils se rendirent dans le cabaret où ils avaient laissé la roue à repasser les couteaux. Spikeman avait pris la précaution de se noircir en partie le visage, pour mieux ressembler à un chaudronnier, et d'après son avis, Joé en avait fait autant. Quand ils y arrivèrent, le cabaretier demanda à Spikeman ce qu'il avait fait pendant tout ce temps, et celui-ci lui répondit, suivant sa coutume, qu'il avait été voir sa vieille mère, et qu'à présent il fallait qu'il fît tourner sa meule. Après avoir bu un pot de bière près du feu, ils allèrent se coucher, et le lendemain au point du jour ils se mirent en route.

CHAPITRE II.

Dans lequel le chaudronnier devient amoureux d'une grande dame.

Pendant plusieurs mois, Spikeman et notre héros voyagèrent ensemble. Joé avait appris à repasser un couteau et des ciseaux aussi bien que Spikeman lui-même, et il se chargeait alors d'une partie de la besogne. Ils se convenaient parfaitement, et ils passaient leur temps fort agréablement, se permettant tous les jours quelques heures de repos, et faisant une lecture sur le bord du chemin.

Une après-midi qu'il faisait très chaud, ils s'étaient enfoncés dans un petit bois, étant à la suite d'un jardin qui paraissait dépendre d'un vieux manoir qui s'élevait sur une hauteur à peu de distance. — Joé, — dit Spikeman, — je crois que nous sommes ici sur une propriété privée, et si cela est, on peut nous en chasser, ce qui ne serait pas agréable. Placez

donc la roue dans un endroit où elle ne soit pas en vue, et alors nous pourrons nous permettre une sieste, ce qui a bien son mérite par un temps aussi chaud.

— Qu'est-ce qu'une sieste? — demanda Joé.

— Une sieste est le sommeil auquel on se livre au milieu de la journée, comme le font les Espagnols, les Italiens, et en général tous les habitants des pays chauds. Les gens du bon ton appellent cela faire la sieste, mais je suppose qu'un chaudronnier ambulant doit dire faire un somme.

— Eh bien, faisons un somme, — dit Joé, s'étendant sur l'herbe à côté de Spikeman.

Le sommeil ne leur avait pas encore fermé les yeux, quand ils entendirent la voix d'une femme qui chantait à peu de distance : la voix venait évidemment du jardin qui était entre eux et la maison.

— Chut! — dit Spikeman, levant un doigt et se soulevant sur le coude.

La chanteuse avançait évidemment de leur côté, et elle chantait d'une voix mélodieuse la chanson d'Ariel :

« Je suis tapi dans la coupe de la primevère, où l'abeille vient recueillir son miel. »

— Oh! — s'écria une voix douce quand la chanson fut terminée, — je voudrais pouvoir me glisser dans la coupe d'une primevère. — Eh bien, miss Araminte, vous ne venez pas encore? Il paraît que vous n'êtes pas pressée de faire une promenade; je me mettrai donc à lire mon nouveau livre?

Après ce soliloque, il y eut quelques instants de silence; Spikeman fit signe à Joé de rester où il était, et s'avança sur les mains et les genoux aussi près de l'autre côté du bois qu'il osa le hasarder.

Au bout d'une couple de minutes, on entendit un autre pas, et bientôt après une autre voix.

— Eh bien, Mélisse, pensiez-vous que je ne viendrais jamais? Ce n'est pas ma faute; mon oncle a voulu que je lui frottasse le pied.

— Oui, c'est là que le bât blesse, — répondit celle qui avait chanté. — Eh bien, c'était un sacrifice de l'amitié sur l'autel de l'humanité. Pauvre papa! je voudrais savoir lui frotter le pied. Mais quand cela m'arrive, c'est toujours avec un air de contredanse; il prétend que je frotte trop fort; je ne fais pourtant que suivre la musique.

— Sans doute, et il en fait autant ; car vous le faites quelquefois danser, étourdie que vous ètes.

—Je ne suis pas propre à être garde-malade, Araminte ; c'est un fait. Je suis fâché de le voir souffrir, mais je ne puis rester deux minutes à la même place, vous le savez. J'ai fait une grande perte en perdant ma pauvre mère ; et quand elle est morte, je ne sais ce que je serais devenue, sans ma chère cousine Araminte.

— Vous lui êtes utile d'une autre manière ; vous chantez, vous touchez du piano, et cela calme ses souffrances.

— Oui, et je le fais avec plaisir, car c'est à peu près tout ce que je puis faire. Mais, Araminte, mon chant est comme celui de l'oiseau en cage, il faut que je chante où ma cage est suspendue. Oh, combien je voudrais avoir été homme!

— Je crois qu'il n'a jamais existé une femme qui n'ait dit la même chose à quelque époque de sa vie, quelque doux et tranquille que fût son caractère ; mais comme cela est impossible...

— La seule chose qui nous reste à désirer, c'est d'être femme d'un homme, — n'est-ce pas, Araminte ?

— Je suppose qu'il est naturel de le désirer, Mélisse, mais il est bien rare que j'y songe. Il faut d'abord que je voie un homme que je puisse aimer, avant de penser au mariage.

— Et maintenant dites-moi quelle espèce d'homme vous croyez que vous pourriez aimer.

— Je voudrais qu'il fût ferme, généreux, beau, brave, d'une famille irréprochable, et qu'il eût beaucoup d'argent. — Voilà tout.

— Ah, voilà tout! — J'admire votre voilà tout; je crains qu'il ne soit pas très probable que vous trouviez un tel mari.— S'il est ferme, il n'est guère vraisemblable qu'il soit très généreux ; et si à ces deux qualités vous ajoutez la naissance, la richesse, la beauté et la bravoure, je crois que votre voilà tout est très déplacé. — Quant à moi, j'ai d'autres idées.

— Je voudrais les connaître, Mélisse.

— Je ne désire pas que mon mari soit un très bel homme, mais qu'il soit plein de feu et d'énergie; que ce soit un homme... un homme qui puisse me rappeler raisonnablement à l'ordre. Je m'inquiète fort peu qu'il soit riche, parce que je le suis assez pour enrichir l'homme que j'aimerai; mais il faut qu'il ait reçu une bonne éducation, — qu'il aime la lecture, —

qu'il ait du romanesque dans le caractère, et que sa naissance, quelque pauvre qu'il pût être, soit respectable, c'est-à-dire que ses parents ne soient pas des marchands en détail. Vous savez que je préfère un coursier plein d'ardeur à un cheval tranquille; et, si je me mariais, j'aimerais un mari que j'aurais quelque peine à conduire. — Je crois que je le dompterais.

— Beaucoup d'autres ont pensé de même avant vous, mais elles se sont trompées.

— Oui, parce qu'elles ont cherché à y parvenir par la douceur et la soumission, croyant ainsi les désarmer; mais cela ne réussit jamais; — non, pas plus que la colère. Quand un homme renonce à sa liberté, il fait un grand sacrifice, — j'en suis sûre, — et une femme doit l'empêcher de sentir qu'il est enchaîné.

— Et comment vous y prendriez-vous pour cela, Mélisse?

— En employant une variété infinie de moyens; — en étant toujours de bonne humeur; — en l'invitant à sortir au lieu de le laisser rester à la maison attaché à mon tablier; — en partageant ses amusements; — et en ayant toujours chez moi des gens qui lui plaisent, de manière à éviter d'être trop souvent tête à tête. L'oiseau en

cage cherche toujours à s'échapper; mais ouvrez-lui la porte, laissez-le prendre son vol, et il y rentrera de lui-même. Comme de raison, je suppose à mon mari un bon cœur et un bon caractère. Plutôt que d'épouser ce que vous appelez un homme sage et tranquille, je m'enfuirais avec le capitaine d'un corsaire. —Et encore un chose, Araminte; quelque passionnée que je pusse être pour mon mari, jamais je ne lui ferais connaître toute l'étendue de mon affection et de mon dévouement. Je voudrais qu'il supposât toujours que je puis l'aimer encore davantage, — en un mot, qu'il lui reste encore quelque chose à gagner; car, comptez-y bien, quand un homme est assuré qu'il n'a plus rien à gagner, c'est la fin de ses attentions pour vous. Vous ne pouvez supposer qu'un homme se mettra en chasse sans avoir de gibier à poursuivre.

— Vous êtes une étrange fille, Mélisse; j'espère seulement que vous ferez un bon mariage.

—Je l'espère aussi; mais ce que je puis vous dire, c'est que si je fais une méprise, mon mari, dans tous les cas, verra qu'il en a fait une aussi. J'ai en moi un certain petit lutin, qui, s'il était

éveillé par de mauvais procédés, lui ferait voir qu'il a trouvé en moi à qui parler. Je suis presque fâchée d'être si riche, car il en résulte que j'ai des soupçons contre tout homme qui me fait un compliment, et il y en a bien peu dans ce monde qui dédaigneraient de se marier pour de l'argent.

— Je le crois comme vous, Mélisse; mais abstraction faite de votre fortune, vous êtes faite pour être aimée pour vous-même.

— Grand merci, cousine. Sortant de la bouche d'une femme, c'est un fort joli compliment. Mais à présent commençons notre nouveau livre.

Les deux jeunes cousines s'assirent sur un banc, Mélisse se mit à faire une lecture tout haut, et Spikeman, qui n'avait encore vu le visage d'aucune d'elles, se glissa sans bruit dans un endroit d'où il pouvait les voir toutes deux à son aise, et il resta près d'une heure dans cette situation. Alors Mélisse ferma son livre, et reprit avec sa compagne le chemin de la maison en chantant.

— Joé, — dit Spikeman, — je ne croyais pas qu'il existât une femme comme cette jeune fille. Elle réalise l'idée que je me suis faite de

ce que doit être une femme. Il faut que je découvre qui elle est ; j'en suis épris, et.....

— Et vous avez envie d'en faire la femme d'un chaudronnier, — dit Joé en riant.

— Joé, vous vous ferez une querelle avec moi si vous parlez ainsi. — Allons au village, nous n'en sommes pas loin.

Dès qu'ils y furent arrivés, Spikeman entra dans le cabaret qui en était la seule auberge. Pendant tout le reste de la journée, il fut dans un état d'abstraction, et Joé s'amusa à lire. A neuf heures du soir, toute la compagnie quitta le cabaret, et Spikeman entra en conversation avec l'hôtesse. Dans le cours de l'entretien, elle l'informa que la maison qu'il avait vue appartenait au squire Mathews, qui avait autrefois été à la tête d'une grande manufacture, et qui avait acheté ce domaine; qu'il était depuis long-temps attaqué de la goutte, et qu'il ne voyait presque personne, ce qui était fâcheux pour le village; qu'il avait un fils qui était dans l'Inde avec son régiment, et qui, disait-on, ne vivait pas en très bonne intelligence avec son père, car celui-ci était violent et colère, ce qu'il fallait peut-être attribuer à ses souffrances. Miss Mélisse, sa fille, et miss Araminte, sa nièce,

demeuraient avec lui et étaient généralement aimées, car elles étaient toutes deux très charitables envers les pauvres. Après avoir obtenu ces renseignements, Spikeman alla se coucher, mais il ne dormit pas de la nuit, comme Joé aurait pu l'attester, car son compagnon, en se tournant sans cesse d'un côté et puis de l'autre, ne lui permit pas de fermer l'œil. Le lendemain matin, ils se levèrent de bonne heure et se remirent en marche.

— Joé, — dit Spikeman après une heure de silence, — j'ai beaucoup réfléchi la nuit dernière.

— C'est ce que je suppose, car bien certainement vous n'avez pas dormi.

— Non, cela m'a été impossible. Le fait est, Joé, que je suis déterminé à épouser cette miss Mathews si j'y puis réussir. C'est une entreprise audacieuse pour un chaudronnier ambulant, direz-vous, mais non pour un homme né gentleman. Je croyais que jamais une femme ne me ferait tourner la tête; mais il y a un courant dans les affaires de ce monde, et je m'y laisse entraîner. S'il me conduit à la fortune, tant mieux; sinon, quand il s'agit d'un grand projet, comme dit un poëte latin, il suffit de

l'avoir conçu (1). Je suis convaincu qu'elle aurait en moi un bon mari, et ce ne sera pas ma faute si je ne le deviens pas.

— Avez-vous dessein de lui demander sa main en bonne forme, un pied appuyé sur votre roue?

— Non, impertinent, non ; mais je veux faire de ma roue de remouleur une roue de fortune, et avec votre aide j'y réussirai.

— Vous êtes sûr de mon aide, si vous parlez sérieusement, mais je ne conçois pas comment vous vous y prendrez.

— J'ai déjà arrangé une sorte de programme; mais les détails n'en sont pas encore tout-à-fait arrêtés. Il faut que j'aille le plus tôt possible dans la ville voisine, car j'ai des préparatifs à faire.

Dès qu'ils y furent arrivés, ils se logèrent suivant leur usage dans un humble cabaret, et Spikeman, s'étant rendu chez un marchand papetier, dit qu'il avait à faire une commission pour une dame, et acheta de la cire à cacheter, un cachet en verre ayant pour

---

(1) *In magnis voluisse sat est.* — Note du traducteur.

devise « Espérance, » du papier à lettre doré sur tranche, et quelques autres objets qu'il fit envelopper dans du papier afin de ne pas les salir. Il acheta ensuite chez un parfumeur du savon parfumé, une brosse à cheveux et d'autres objets de toilette, et alla chez un perruquier pour se faire couper les cheveux.

— A présent, Joé, je suis prêt, — lui dit-il quand il fut de retour. — Demain matin, nous retournerons sur nos pas.

— Quoi ! au village que nous avons quitté hier ?

— Oui, et où nous resterons peut-être quelque temps.

En arrivant au village le lendemain, Spikeman loua une chambre et y resta, laissant à Joé le soin de faire tourner la meule. Quand celui-ci revint dans la soirée, il vit que Spikeman avait fait bon usage du savon, car il avait rendu à ses mains presque leur couleur naturelle. Il avait aussi fait sa barbe, s'était lavé la tête et avait bien brossé ses cheveux.

— Vous le voyez, Joé, j'ai déjà commencé mes opérations : je serai bientôt prêt à jouer le rôle d'un gentleman qui s'est fait chaudronnier pour gagner le cœur d'une belle dame.

— Je vous souhaite du succès ; mais quel est votre plan ?

— Vous le saurez demain matin ; maintenant, il faut nous coucher.

CHAPITRE III.

Préparatifs d'attaque.

Spikeman se leva le lendemain de bonne heure. Quand ils eurent déjeuné, il dit à Joé de prendre la roue et de le suivre. Dès qu'ils furent sortis du village, Spikeman dit à notre héros : — Il ne convient pas que nous restions dans ce village. Il y a, à un demi-mille d'ici, une chaumière où j'ai déjà logé une fois ; nous verrons si nous pouvons y trouver un logement aujourd'hui.

Quand ils y furent arrivés, Spikeman obtint à des conditions raisonnables une chambre pour quelques jours ; disant qu'on lui demandait un prix si exorbitant dans le village, qu'il

ne voulait plus y loger, et qu'il espérait avoir beaucoup d'ouvrage chez le squire Mathews. Dès que le marché fut conclu, ils marchèrent vers le petit bois tenant au jardin de la maison du squire.

— La première chose à faire, Joé, — dit Spikeman, — c'est de stimuler la curiosité. Nous pouvons avoir à attendre un jour ou deux avant que l'occasion s'en présente; mais j'attendrai un mois s'il le faut. Je regarde comme certain que miss Mathews vient souvent s'asseoir sur le banc où je l'ai vue, soit seule, soit avec sa cousine, car toutes les dames ont leur retraite favorite. Je ne veux pas qu'elle me voie encore; il faut d'abord que je fasse une impression sur son esprit. Maintenant laissez la roue sur la lisière du bois, et suivez-moi, mais ne parlez pas.

Quand ils furent entrés dans le bois, Spikeman fit une reconnaissance avec précaution pour s'assurer si l'une ou l'autre des deux cousines était sur le banc. N'y voyant personne, il revint près de Joé.

— Elles ne peuvent venir sans que nous les entendions marcher, — dit-il à notre héros; — ainsi attendons avec patience.

Spikeman s'assit sur l'herbe, et Joé suivit son exemple. — Allons, Joé, — dit-il, — nous pouvons lire un peu pour passer le temps. J'ai apporté avec moi deux volumes de Byron.

Pendant une demi-heure, Spikeman fit une lecture à Joé à demi-voix. Alors ils entendirent la voix de miss Mathews, qui s'approchait en chantant. — Elle est seule, — dit Spikeman en regardant à travers le feuillage, — c'est précisément ce que je désirais. A présent, Joé, je vais lire à haute voix. — Et il lut le passage suivant en y donnant le ton et l'expression convenables :

« J'aimais, et j'étais payé de retour. On me dit que vous n'avez jamais connu ce doux penchant. Si cela est vrai, il faut que j'abrége le récit de mes plaisirs et de mes chagrins, car ils vous sembleraient frivoles et absurdes. Mais chacun n'est pas né pour régner ou sur ses passions, ou, comme vous, sur soi-même et sur des nations. Je suis, ou plutôt j'étais un prince; je commandais à des milliers d'hommes, que je pouvais conduire sur le champ de bataille où ils auraient versé leur sang pour moi; mais je n'avais pas le même empire sur moi-même. Mais, pour en revenir à mon récit, j'aimais et j'étais payé de retour; c'est vraiment un heureux destin, mais un destin où le bonheur est suivi de peine. »

— Je crains que cela ne soit que trop vrai,

— dit Spikeman en soupirant, — Shakspeare a dit avec vérité : « Le cours du véritable amour n'a jamais été paisible. » On ne peut même dire que cette idée lui appartienne, car les poëtes grecs et latins l'avaient exprimée avant lui. — Mais continuons :

« Nous nous vîmes en secret, et l'heure qui me conduisit près d'elle fut la récompense d'une vive attente. Les jours, les nuits, tout n'était rien, excepté l'instant qui, dans le long intervalle de la jeunesse à la vieillesse, n'en a pas un autre qui lui soit semblable. »

— Remarquez-vous l'extrême beauté de ce passage? — dit Spikeman.

— Oui, je la sens parfaitement, — répondit Joé.

— Vous la sentiriez encore mieux, si vous connaissiez l'amour; mais votre temps n'est pas encore arrivé. — Allons, il faut que nous partions, car j'attends des lettres importantes par la poste, et elles ne viendront pas nous chercher ici. Fermons ce livre, et reprenons la roue de ma triste fortune.

Spikeman et Joé se levèrent. Joé prit la roue, et Spikeman le suivit sans jeter un coup d'œil en arrière. Cependant il entendit un bruit

dans les feuilles qui lui annonça que sa manœuvre avait réussi. Dès qu'ils furent à une trentaine de toises du bois, il se chargea de traîner sa roue, et dit à Joé de regarder en arrière, et celui-ci ayant tourné la tête, aperçut à travers les arbres miss Mathews qui les suivait des yeux.

— Fort bien, — dit Spikeman, — sa curiosité est éveillée, c'est tout ce que je désirais.

Spikeman ne se trompait pas. — Araminte vint joindre sa cousine quelques instants après qu'il fut parti avec Joé.

— Quelle aventure, ma chère Araminte! — s'écria Mélisse; — j'en puis à peine croire mes sens.

— Qu'est-il donc arrivé, cousine?

— Voyez-vous là-bas cet homme avec une roue de rémouleur, et qui est accompagné d'un tout jeune homme?

— Sans doute, je le vois. — Qu'ont-ils fait? — ont-ils été insolents?

— Insolents! Ils ne m'ont pas seulement vue, ils ne se doutaient pas que je fusse ici. J'ai entendu des voix en me promenant, j'ai avancé avec précaution, et quand j'ai été assise sur le banc, un homme lisait des vers, mais d'un ton si naturel, avec un accent si plein

d'âme et d'expression! Non je n'avais jamais entendu lire ainsi. Ensuite il s'interrompit, cita Shakspeare, et parla à son jeune compagnon des poëtes grecs et latins. — Il faut qu'il y ait en cela quelque mystère, Araminte.

— Quand il y en aurait un, qu'a-t-il de commun avec ces chaudronniers ambulants?

— Mais c'était le chaudronnier ambulant lui-même, cousine! Ou plutôt ce ne peut être un chaudronnier ambulant, car je l'ai entendu dire qu'il attendait des lettres importantes, ce qui ne peut être le cas d'un homme de cette profession.

— Non certainement, car je doute que beaucoup d'entre eux sachent lire.

— Je donnerais mon petit doigt pour savoir quel est cet homme.

— Avez-vous vu sa figure?

— Non, il a toujours eu le dos tourné vers moi, mais son jeune compagnon s'est retourné quand ils ont été à quelque distance. — Cela n'est-il pas fort étrange?

— Que lisait-il?

— Je n'en sais rien, mais les vers étaient admirables. — Je voudrais savoir s'il reviendra encore de ce côté. Si cela arrive.....

— Que ferez-vous, Mélisse?

— Mes ciseaux ont besoin d'être repassés, ils ne coupent plus.

— En vérité, Mélisse, avez-vous envie de prendre pour amant un chaudronnier ambulant? — dit Araminte en riant.

— Ce n'en est pas un; j'en suis sûre. — Mais pourquoi se déguise-t-il ainsi? voilà ce que je voudrais savoir.

— Fort bien; mais je venais vous dire que votre père vous demande. Allons le trouver.

Les deux cousines retournèrent à la maison; mais ce mystère fut plus d'une fois le sujet de leur conversation et donna lieu à force conjectures.

Dès qu'ils furent de retour dans la chaumière, Spikeman prit plume et encre, fit le brouillon d'une épître, la mit au net, et lut à Joé ce qui suit:

« Je tremble qu'au premier moment où vous
» jetterez les yeux sur ce papier, vous ne le je-
» tiez à l'écart sans daigner le lire; et cepen-
» dant il ne s'y trouve rien qui puisse appeler
» la moindre rougeur sur les joues de la beauté
» modeste. Si c'est un crime de vous avoir vue
» par hasard, d'avoir cherché à vous revoir à

» la dérobée, et de regarder comme sacré tout
» endroit qui a été embelli par votre présence;
» — si c'est un crime de porter ses vœux de-
» vant l'autel de l'innocence et de la beauté, ou,
» pour parler plus audacieusement, de vous ado-
» rer,—en ce cas, je dois me déclarer coupable.
» Vous me demanderez pourquoi j'ai recours à
» une démarche clandestine; simplement parce
» qu'en apprenant votre nom, j'ai découvert
» qu'une ancienne querelle, à laquelle vous
» et moi nous sommes étrangers, m'empêche
» de me présenter à votre père. Vous voudrez
» savoir qui je suis, je puis me flatter d'être
» gentleman par naissance et par éducation, —
» pauvre, j'en conviens; mais vous m'avez
» rendu encore plus pauvre en me dérobant
» ma paix d'esprit et mon bonheur. Je sens que
» je suis hardi et présomptueux, mais vos
» yeux m'ont dit que vous êtes trop bonne,
» trop compatissante, pour vouloir faire peine
» à qui que ce ce soit sans nécessité; et si vous
» saviez combien j'ai déjà souffert, vous n'acca-
» bleriez pas davantage un homme qui était
» heureux avant de vous avoir vue. Pardonnez
» donc mon audace, et excusez les moyens que
» j'ai pris pour placer cette lettre sous vos
» yeux. »

— Je crois que cela suffira, — dit Spikeman. — A présent, Joé, nous irons faire une promenade et je vous donnerai vos instructions.

CHAPITRE IV.

Attaque.

Le lendemain matin, notre héros, ayant reçu la lettre et ses instructions, se rendit près du petit bois, du côté du petit banc où s'asseyait souvent miss Mathews. Il y resta tranquillement, jusqu'au moment où il l'entendit s'approcher, et ayant attendu qu'elle se fût assise, il laissa sa roue à l'entrée du bois, et s'avança vers elle, son chapeau à la main.

— Auriez-vous des ciseaux ou couteaux à repasser, miss? — lui demanda-t-il.

Miss Mathews le regarda avec attention.

— Qui êtes-vous? — dit-elle enfin. — Êtes-vous le jeune homme qui était ici hier dans l'après-midi avec un rémouleur et sa roue?

— Oui, miss ; nous avons passé par ici, — répondit Joé en la saluant.

— Est-il votre père?

— Non, miss. Il est mon oncle; il n'est pas marié.

— Ah ! votre oncle ! — Eh bien, j'ai une paire de ciseaux à repasser et je vais la chercher. Amenez votre roue ici, je suis curieuse de voir comment vous vous y prenez.

Joé amena sa roue, et voyant que miss Mathews avait laissé son livre sur le banc, il y plaça la lettre à la page qui était marquée. A peine l'y avait-il placée, qu'il vit miss Mathews revenir avec sa cousine.

— Voici les ciseaux, ayez soin qu'ils coupent bien.

— Je ferai de mon mieux, miss, — répondit Joé en se mettant à l'ouvrage.

— Y a-t-il long-temps que vous faites ce métier?

— Non, miss; je ne l'ai commencé que depuis peu.

— Et votre oncle le fait-il depuis longtemps?

— En vérité, miss, je ne saurais trop vous le dire, — répondit Joé en ayant l'air d'hésiter.

— Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il a été obligé d'aller à la ville, miss, — c'est-à-dire à une ville à quelque distance d'ici, — pour affaires.

— Quelles affaires peut avoir un chaudronnier ambulant? — demanda Araminte.

— Peut-être pour acheter de la soudure, miss. Il en use beaucoup.

— Savez-vous lire et écrire? — demanda Mélisse.

— Moi, miss ! Comment pourrais-je le savoir? — répondit Joé en la regardant.

— Et votre oncle?

— Je crois qu'il le sait un peu.

— Êtes-vous depuis quelque temps dans ces environs?

— Oui, miss, mon oncle a l'air d'aimer ce canton. Nous n'avons jamais été si long-temps nulle part. Voici vos ciseaux, miss, je vous réponds qu'ils couperont bien. — Mon oncle espère trouver quelque ouvrage au château quand il sera de retour.

— Combien vous dois-je ?

— Rien, s'il vous plaît, miss, j'aimerais mieux ne rien recevoir de vous !

— Et pourquoi ?

— Parce que je n'ai jamais travaillé pour une aussi jolie dame. — Je vous souhaite le bonjour, mesdames. — Et à ces mots, il s'éloigna à la hâte avec sa roue.

— Eh bien, Araminte, qu'en pensez-vous à présent? Ce n'est pas là un garçon rémouleur; il est aussi poli et aussi bien élevé qu'aucun jeune homme de son âge que j'aie jamais vu.

— Je le soupçonne d'avoir été un petit menteur en nous disant qu'il ne sait ni lire ni écrire.

— Je pense de même. Pourquoi était-il si pressé de nous quitter?

— Probablement parce que nos questions ne lui plaisaient pas; je suis curieuse de savoir si son oncle viendra. — Mais votre père m'a recommandé de revenir tout de suite, Mélisse, ainsi je vous laisse avec votre livre. — Et Araminte retourna vers la maison.

Miss Mathews resta quelques minutes à rêver. La conduite de Joé l'avait intriguée presque autant que ce qu'elle avait entendu la veille. Enfin elle ouvrit son livre, et, à sa grande surprise, elle y trouva une lettre — une lettre à son adresse. Elle tressaillit, la regarda, et hésita à l'ouvrir. Elle devait y avoir été mise par

le jeune rémouleur. Ce ne pouvait être une lettre d'un chaudronnier ambulant, ce devait être une lettre d'amour, et elle ne devait pas la lire. Cependant il y avait quelque chose de charmant dans cette aventure romanesque, s'il était vrai, comme elle commençait à le soupçonner, que le chaudronnier fût un amant qui avait pris ce déguisement. Mélisse n'avait besoin que d'une excuse à ses propres yeux pour ouvrir cette lettre. Enfin elle se dit : — Qui sait si ce n'est pas une humble supplique de quelque pauvre dans le besoin? Dans tous les cas, je dois la lire.

Si c'eût été une humble supplique, miss Mélisse eût été cruellement désappointée. — Cette lettre est certainement très respectueuse, — pensa-t-elle, après l'avoir lue, — mais je ne puis y répondre; car cela ne serait pas convenable. Cependant il ne s'y trouve rien dont je puisse m'offenser. Il faut que ce soit le chaudronnier lui-même qui l'ait écrite, j'en suis sûre; il n'en dit pourtant rien. — je ne sais, mais il me tarde de voir à quoi tout cela aboutira. — Oh! cela ne peut aboutir à rien, car je ne puis aimer un homme que je n'ai jamais vu, et je n'accorderai pas une entrevue à un étranger.

— Non, c'est un point bien décidé. — Montrerai-je cette lettre à Araminte ? je n'en sais rien. Elle est si prude, si prudente! Elle me parlerait de convenances et de circonspection. Cela la contrarierait, lui donnerait la fièvre, la rendrait malheureuse ; non, ce serait une cruauté de lui en parler, ce serait la mettre au supplice : je ne lui en parlerai que si je le juge absolument nécessaire. — Le style de la lettre est élégant ; c'est le style d'un gentleman. Je n'ai pourtant pas envie d'entrer en correspondance clandestine avec un chaudronnier ambulant ; car ce doit être lui qui l'a écrite. — Quelle aventure bizarre ! Quel peut être son nom? — Et une vieille querelle de famille ! C'est une affaire à la Roméo et Juliette. La seule différence, c'est que le Roméo est chaudronnier. Eh bien, un masque est aussi bon qu'un autre. — Il avoue qu'il est pauvre, j'aime cette franchise; elle a quelque chose d'honnête. Eh bien, après tout, ce sera un petit divertissement pour une pauvre fille comme moi, enfermée du bout de l'année à l'autre, avec de l'opodeldoc sous le nez. — Oui, je verrai comment cela finira. — Et en prenant cette détermination, Mélisse se leva, mit la lettre dans sa poche, et rentra dans la maison.

Joé alla rejoindre Spikeman, et lui rendit compte de ce qui s'était passé.

— Tout va comme je le désire, Joé, — dit Spikeman. — Maintenant il ne faut pas y retourner demain: il faut laisser fermenter la curiosité. Si ma lettre lui a inspiré quelque intérêt, elle sera impatiente d'en savoir davantage.

Il ne se trompait pas : toute la journée suivante, Mélisse fut aux aguets pour voir si le chaudronnier ou le jeune aide se montrerait; et pendant toute la soirée, elle fut taciturne. Le surlendemain Joé ayant reçu de nouvelles instructions, parti pour le petit bois avec la roue, et en arrivant à l'endroit où était le banc dont il a déjà été parlé si souvent, il y trouva miss Mathews.

— Je vous demande pardon, miss, — lui dit-il de loin, — y a-t-il de l'ouvrage pour moi au château ?

— Avancez ici, monsieur, — dit Mélisse en prenant un ton de dignité.

— Oui, miss. — Et Joé s'avança vers elle à pas lents.

— Dites-moi la vérité, et je vous donnerai une demi-couronne pour récompense.

— Oui, miss.

— N'est-ce pas vous qui avez mis cette lettre dans mon livre avant-hier ?

— Une lettre, miss! quelle lettre?

— Ne le niez pas; vous savez que vous l'y avez mise. Si vous n'avouez pas la vérité, mon père est magistrat, et je vous ferai punir.

— On m'a dit de ne pas le dire, — répondit Joé, feignant d'être intimidé.

— Mais il faut que vous me le disiez, et sur-le-champ.

— J'espère que vous n'êtes pas en colère, miss ?

— Non, si vous me dites la vérité.

— Tout ce que je puis vous dire, miss, c'est qu'un gentleman...

— Quel gentleman ?

— Un gentleman qui est venu voir mon oncle...

— Eh bien, qu'a-t-il fait ? continuez.

— Je suppose qu'il a écrit la lettre, mais je n'en suis pas sûr; et mon oncle m'a chargé de la mettre dans un endroit où vous la trouveriez.

— J'entends. Un gentleman a donné cette lettre à votre oncle, et votre oncle vous a chargé de me l'apporter; n'est-ce pas cela ?

— Mon oncle m'a remis cette lettre, mais il vous expliquera tout cela lui-même, et vous dira qui est ce gentleman.

— Votre oncle est-il de retour ?

— Il revient ce soir, miss.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas votre oncle qui a écrit cette lettre ?

— Là, miss ! mon oncle écrire une pareille lettre, — et à une dame comme vous, — cela serait bien étrange.

— Fort étrange, sans doute ; — et Mélisse resta une minute ou deux à réfléchir. — Jeune homme, — dit-elle enfin, — il faut que je sache qui a eu l'audace de m'écrire une pareille lettre; et comme votre oncle le sait, vous me l'amènerez demain matin afin que je l'interroge; et qu'il prenne garde de me dire la vérité.

— Oui, miss ; je le lui dirai dès qu'il sera arrivé. J'espère que vous n'êtes pas en colere contre moi : je ne croyais pas mal faire en mettant dans votre livre une petite lettre aussi propre que celle-là.

— Non, je ne suis pas en colère contre vous ; c'est votre oncle qui est le plus à blâmer. Je l'attendrai ici demain, à la même heure. — Vous pouvez vous retirer.

CHAPITRE V.

L'attaque continue.

Joé salua miss Mathews, et partit comme s'il eût été effrayé. Mélisse le suivit des yeux, et se dit ensuite à elle-même : — Chaudronnier ou non chaudronnier, c'est là la question. Je gagerais cent guinées, comme dirait mon père, que ce n'est point un chaudronnier ; car il ne l'est point si ce jeune homme n'est pas aide-chaudronnier, et ce jeune homme n'est certainement pas aide-chaudronnier. Avec quelle adresse il a dit que la lettre avait été remise par un gentleman ! Maintenant je puis le faire venir pour le questionner et avoir une entrevue avec lui, sans aucun scrupule ; et s'il est déguisé, je m'en assurerai bientôt.

Mélisse passa la nuit sans dormir, et à l'heure convenue, elle était assise sur le banc avec l'air de dignité d'un nouveau magistrat. Spikeman

et Joé ne tardèrent pas à arriver. Le premier avait pris tout le soin possible de sa personne; ses mains étaient redevenues blanches à force d'être lavées avec du savon, et ce n'était qu'à son costume grossier qu'on pouvait le prendre pour un chaudronnier.

— Mon garçon me dit que vous désirez me parler, miss ou madame, mais je suppose que c'est miss que je dois dire, — dit Spikeman du ton d'un homme du commun.

— Oui, mon ami, — répondit Mélisse après avoir examiné Spikeman quelques instants. — Une lettre a été apportée ici clandestinement, ce jeune homme avoue que c'est vous qui l'en avez chargé, et je désire savoir qui vous l'avait remise.

— Allez-vous-en plus loin, — dit Spikeman à Joé d'un air de mécontentement, — puisque vous ne savez pas garder un secret, j'aurai soin que vous n'en appreniez pas d'autres.

Joé se retira, comme cela avait été convenu entre eux.

— Eh bien, miss, cette lettre a été écrite par un gentleman qui aime jusqu'au sol que touchent vos pieds.

— Et il vous a chargé de me la remettre?

— Oui, miss; et si vous saviez comme moi combien il vous aime, vous ne seriez pas surprise de son audace.

— Mais je suis surprise de celle que vous avez eue de vous en charger, chaudronnier.

— Je fus long-temps avant d'y consentir; mais après avoir entendu tout ce qu'il me dit, je ne pus le lui refuser davantage, car il me faisait compassion, et vous auriez vous-même pitié de lui, miss, si vous saviez tout.

— Et que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit, miss Mathews, — répondit Spikeman, qui reprit peu à peu son ton ordinaire, — qu'il avait toujours repoussé toute idée de mariage; qu'il se levait tous les matins remerciant le ciel d'être libre et indépendant; qu'il n'avait jamais pu s'imaginer qu'une femme s'emparerait de son cœur; mais que passant un jour par hasard sur cette route, il vous avait entendue chanter pendant que vous veniez vous reposer sur ce banc. Enchanté de votre voix, la curiosité le porta à se cacher dans le bois pour vous écouter, et ce fut alors qu'il vous vit. Il fit plus, il écouta votre conversation avec une jeune personne à qui vous parliez librement et sans contrainte dans la persuasion

que personne ne pouvait vous entendre, et vous ayant entendu exprimer vos sentiments et vos opinions, voyant qu'il existait sur la terre ce que son scepticisme lui faisait croire qu'il ne pourrait jamais y trouver, il s'était prosterné devant l'autel que son cœur élevait à la jeunesse, à la beauté, aux talents et aux principes, réunis dans la même personne, et était devenu un adorateur silencieux et invisible.

— Il paraît donc que ce gentleman, comme vous l'appelez, s'est dégradé jusqu'à écouter une conversation privée. Ce n'est pas ainsi qu'agit un gentleman.

— Ce n'était pas d'abord son intention, mais il s'est laissé entraîner par le plaisir qu'il avait à vous entendre. Ne le blâmez pas pour cela. A présent que je vous ai vue, miss Mathews, je puis lui pardonner. Mais il m'a dit encore autre chose.— Il m'a dit qu'il sentait qu'il était indigne de vous, et qu'il n'avait pas même de fortune à vous offrir, s'il avait le bonheur de vous plaire; qu'il avait découvert une cause qui l'empêchait de se présenter dans votre famille, enfin qu'il était au désespoir. Il était resté long-temps dans ces environs, ne pouvant se ré-

soudre à se priver de l'air que vous respiriez, et enfin il s'était déterminé à tout risquer pour obtenir un bien dont sa vie dépendait. Pouvais-je lui refuser sa demande, miss Mathews? Il est d'une ancienne famille, quoique pauvre; gentleman par naissance et par éducation, et c'est pourquoi je n'ai pas cru mal faire en lui procurant un chance de succès, quelque faible qu'elle puisse être. Si je vous ai offensée, je vous en demande pardon; et si vous avez quelque message à lui envoyer, je le lui remettrai fidèlement, quelque cruel qu'il puisse être, et quand même ce serait l'arrêt de sa mort.

— Quand le verrez-vous? — demanda Mélisse d'un ton grave.

— Il m'a dit qu'il serait ici dans huit jours; pas auparavant.

— Pour un homme si épris, il prend son temps à son aise. — Eh bien, maître chaudronnier, vous pouvez lui dire de ma part que je n'ai pas de réponse à lui faire. Il est absurde et contre toutes les convenances que je reçoive des lettres d'un homme que je n'ai jamais vu, et surtout que j'y réponde. Je conviens que sa lettre est respectueuse, sans quoi je lui enverrais un message plus sévère.

— Vos ordres seront exécutés, miss Mathews, — si vous ne pouvez vous laisser persuader de le voir une seule minute.

— Très certainement non; je ne vois personne qui ne soit reçu chez mon père et qui ne m'ait été convenablement présenté. Ce peut être la coutume des gens de votre classe, maître chaudronnier, mais ce n'est pas celle des personnes de la mienne. Quant à vous, je vous recommande de ne pas essayer de m'apporter une autre lettre.

—Je dois vous demander pardon de ma faute, miss Mathews. Puis-je vous demander si je dois, quand j'aurai vu ce pauvre gentleman, venir vous rendre compte de ce qui se sera passé entre nous?

—Oui, si c'est pour m'assurer qu'il ne m'importunera plus de ses lettres.

— Vous serez obéie, miss Mathews. — Et changeant tout-à-coup d'air et de ton, — Pardon, miss, — ajouta Spikeman : — n'auriez-vous pas des ciseaux ou des couteaux à repasser ?

— Non, — répondit Mélisse, se levant à la hâte, et retournant vers la maison pour cacher une envie de rire irrésistible. Elle se retourna

au bout de quelques instants, pour voir si Spikeman était parti : il était encore près du banc, et il la suivait des yeux. — Je pourrais aimer cet homme, — pensa-t-elle en continuant à marcher. — Quel œil il a, et quelle éloquence ! — Je crois que je me laisserai enlever par un chaudronnier ; c'est ma destinée qui le veut. — Pourquoi parle-t-il d'une semaine, — d'une longue semaine? — Mais comme il est aisé de percer à travers son déguisement! Comment cela finira-t-il? — Je n'en parlerai pas encore à Araminte; non, elle en perdrait l'esprit. — Mais que je suis folle! je ne lui ai pas demandé le nom du *gentleman*. Je ne l'oublierai pas la première fois.

CHAPITRE VI.

Victoire.

— J'ai réussi au-delà de mes espérances, Joé, — dit Spikeman, tandis qu'il retournait à la chaumière. — Elle sait fort bien que je plaidais

pour moi, et non pour un autre, et elle m'a dit tout ce que mes désirs les plus ardents pouvaient attendre. Dans le fait, elle m'a accordé la permission de la revoir pour lui rendre compte du message dont elle m'a chargé pour le gentleman imaginaire, ce qui est la même chose que si elle m'eût donné un rendez-vous. A présent je ne doute plus que je ne réussisse, et il faut que je fasse mes préparatifs. Je lui ai dit que le gentleman ne serait ici que dans huit jours, et il était clair que ce délai ne lui plaisait pas. Mais il favorisera mes intérêts. Une semaine d'absence fera mûrir le fruit plus qu'une entrevue tous les jours. Il faut que je parte ce soir. Quant à vous, vous resterez ici, car vous ne pouvez m'être utile où je vais.

— Et où allez-vous?

— D'abord à Dudstone, pour retirer mon argent de la banque. J'y ai une assez bonne somme, et elle me suffira pour plusieurs mois, si j'épouse miss Mathews. Comme de raison, je changerai de costume à Dudstone, et je partirai pour Londres par la diligence, afin d'y acheter une garde-robe des plus à la mode et quelques autres objets. De là je retournerai à Cobhurst, la petite ville où nous étions l'autre

jour, et reprenant mon costume de chaudronnier ambulant, je reviendrai ici pour continuer mes opérations. — Il ne faut pas vous montrer à elle pendant mon absence.

—Certainement non. Sortirai-je de la maison?

— Pas avec la roue, du moins : vous pourriez la rencontrer sur la route, et elle vous ferait des questions.

Spikeman partit dans la soirée, fut absent cinq jours, et revint de bonne heure le matin du sixième. Joé n'avait pas quitté la chaumière, et il avait profité de cette occasion pour écrire à Marie. Il avait fait partir sa lettre le lendemain du départ de Spikeman pour qu'elle eût le temps de lui répondre avant son retour, mais il n'en reçut aucune réponse.

— Tous mes préparatifs sont finis, Joé, — dit Spikeman, que les cosmétiques dont il s'était servi à Londres avaient changé fort à son avantage. — L'argent ne me manque pas, j'ai une malle bien remplie à Cobhurst, et il dépendra de la rapidité du succès que j'espère, de hâter ou de différer le jour où je vous mettrai en possession de ma roue de rémouleur. — A présent, je vais tâcher de voir miss Mathews; mais pour cette fois, j'irai seul.

Spikeman partit avec sa roue, et arriva bientôt à l'endroit où il était accoutumé à voir miss Mathews. Mélisse, d'une fenêtre, l'avait vu de loin sur la route, et elle attendit un quart d'heure pour aller à ce qu'on peut appeler le rendez-vous; quart d'heure qui lui aurait paru au moins deux heures, si elle n'avait pas eu pendant tout le temps les yeux fixés sur les aiguilles d'une pendule. La pauvre fille! pendant toute cette semaine, elle n'avait fait que réfléchir à toutes les circonstances de cette aventure. Chaque mot qui avait été prononcé pendant son entrevue avec Spikeman s'était gravé dans sa mémoire; et presque sans qu'elle le sût, son cœur se livrait peu à peu à une douce impression de tendresse. Elle marcha lentement, en ayant l'air de lire un livre avec beaucoup d'attention jusqu'au moment où elle arriva près du banc.

— Avez-vous des couteaux ou des ciseaux à repasser, miss Mathews? — demanda Spikeman en s'approchant d'elle avec respect.

— C'est encore vous, maître chaudronnier? En vérité, je vous avais tout-à-fait oublié.

Que le ciel nous protège! Combien de men-

songes la pudeur ne fait-elle pas faire aux jeunes filles les plus innocentes !

— Il serait heureux pour d'autres, miss Mathews, que leur mémoire fût aussi peu fidèle, — dit Spikeman.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Je parle du gentleman pour qui vous m'avez chargé d'un message.

— Et que vous a-t-il répondu?

— Il a reconnu la folie qu'il avait faite en vous écrivant, et l'impossibilité que vous lui fissiez une réponse, et que vous voulussiez l'admettre en votre présence. Il a admiré la prudence de votre conduite, mais malheureusement son admiration n'a fait qu'augmenter son amour. Il m'a chargé de vous dire qu'il ne vous écrira plus.

— Il a agi sagement, et je suis satisfaite.

— Je voudrais pouvoir en dire autant de lui, miss Mathews; mais son existence me paraît tellement dépendre de votre affection, que s'il ne l'obtient, je ne crois pas qu'il puisse vivre.

— Ce n'est pas ma faute, — dit Mélisse en baissant les yeux.

— Non, sans doute. Cependant, quand on

réfléchit que cet homme n'avait jamais connu l'amour et avait même presque méprisé les femmes, ce n'est pas un petit triomphe pour vous de lui avoir fait sentir le pouvoir de votre sexe, et ce n'est pas un faible hommage qu'il vous a rendu en y cédant.

— C'est une juste punition du mépris qu'il a eu pour nous.

— Cela peut être; mais si l'on punissait toutes nos fautes, qui échapperait aux verges? comme dit Shakspeare.

— Où avez-vous appris à citer Shakspeare, maître chaudronnier?

— Où j'ai appris beaucoup d'autres choses. Je n'ai pas toujours été chaudronnier ambulant.

— C'est ce que je présumais déjà. — Et comment se fait-il que vous le soyez?

— S'il faut vous dire la vérité, cela vient d'un attachement malheureux.

— J'ai lu dans les anciens poëtes que l'amour avait quelquefois changé un dieu en homme, mais je n'y ai jamais vu qu'il en ait fait un chaudronnier, — répliqua Mélisse en souriant.

— Le grand Jupiter n'hésitait pas à cacher

sa foudre quand il daignait aimer une mortelle, et Cupidon a souvent eu recours à Protée pour obtenir des succès. Nous avons de grands précédents pour les métamorphoses.

— Et qui était la dame de vos pensées, maître chaudronnier?

—Elle vous ressemblait en tout, miss Mathews. Elle était aussi jeune, aussi belle, aussi accomplie, aussi fière, et malheureusement aussi insensible que vous; ce qui me rappelle l'infortuné gentleman dont je suis en ce moment le mandataire. Dans sa folie, il m'a prié, — oui, miss Mathews, moi, pauvre chaudronnier, il m'a prié de le représenter près de vous, — de vous dire tout ce qu'il vous aurait dit s'il eût été admis en votre présence, — de plaider pour lui, — de m'agenouiller pour lui à vos pieds, et de vous supplier d'avoir quelque compassion d'un homme dont le seul malheur est d'aimer et la seule faute d'être pauvre. — Que pouvais-je dire, miss Mathews, que pouvais-je répliquer à un homme qui était au désespoir? Raisonner avec lui, lui faire des objections, aurait été inutile, et je n'ai pu le calmer qu'en lui promettant de faire ce qu'il désirait, pourvu que vous y consentiez. Dites-moi, miss Mathews, ai-je

votre permission pour faire cette tentative?

— D'abord, monsieur le chaudronnier, je voudrais savoir quel est le nom de ce gentleman.

— J'ai promis de ne pas le prononcer, mais je puis éluder cette promesse. J'ai dans ma poche un livre qui lui appartient. Les armoiries de sa famille sont collées au revers de la couverture, et le nom de son père est au-dessous. — Le voici.

Mélisse lut le nom, et plaça le livre sur le banc sans dire un seul mot.

— Et maintenant, miss Mathews, comme je vous ai démontré que le gentleman n'a aucune raison pour vouloir cacher son nom, puis-je espérer que vous me permettrez quelquefois de plaider sa cause, quand je pourrai vous voir?

— Je ne sais trop que vous dire, maître chaudronnier. Je regarde cette mesure comme n'étant sans danger ni pour le gentleman, ni pour moi-même. Vous avez cité Shakspeare, permettez-moi de le citer à mon tour :

« L'amitié est fidèle en toute chose, si ce n'est dans les affaires d'amour; c'est pourquoi que chaque cœur parle pour lui. »

Songez que nous pouvons courir le risque, vous, de plaider pour vous-même et non pour votre client; et moi, de me laisser aller insensiblement à écouter les galanteries d'un chaudronnier. Réfléchissez aux suites terribles qui pourraient en résulter.

— Je vous promets sur mon honneur, miss Mathews, de ne jamais vous parler qu'en faveur de l'individu dont vous venez de lire le nom. Vous ne serez jamais humiliée par les importunités d'un raccommodeur de chaudrons et de casseroles.

— Sur l'honneur d'un chaudronnier! combien peut-il valoir?

— Un chaudronnier qui a l'honneur de converser avec miss Mathews a un honneur qu'on ne saurait apprécier trop haut.

— Cela est très poli pour un raccommodeur de vieux poêlons; mais l'instruction pénètre partout, ce qui, je présume, explique des anomalies aussi étranges que notre conversation actuelle. Mais à présent, il faut que je prenne congé de vous.

— Quand pourrai-je avoir l'honneur de me représenter pour plaider la cause du pauvre gentleman?

— Je ne puis réellement donner des rendez-vous à des chaudronniers. Si vous êtes le représentant de ce personnage, vous devez vous contenter d'attendre des semaines et des mois pour entrevoir la garniture de ma robe ; d'aboyer à la lune, de bénir les étoiles, et de faire je ne sais combien d'autres choses. En un mot, vous connaissez le jeu d'attrapez-moi si vous pouvez. Et maintenant, adieu, maître chaudronnier. — Et Mélisse, laissant son livre sur le banc, prit celui que Spikeman lui avait mis en main, et l'emporta avec elle. C'en était fait de miss Mathews, la chose était claire.

Nous passerons par dessus une quinzaine de jours pendant lesquels Spikeman, d'abord tous les deux jours, et ensuite tous les jours, eut avec Mélisse une entrevue dans laquelle il plaidait toujours sa propre cause à la troisième personne. Cette affaire commençait à ennuyer Joé, qui pendant tout ce temps n'avait rien à faire, quand Spikeman lui dit un matin qu'il fallait qu'il allât, sans la roue, à l'endroit où avaient toujours lieu ses entrevues avec miss Mathews, pour lui dire que son oncle, le chaudronnier, était malade, et ne serait pas en état d'y aller dans la soirée.

Joé reçut ses instructions et partit sur-le-champ. Il n'aperçut pas miss Mathews, et pour éviter d'être vu lui-même par d'autres, il se cacha dans le bois et attendit son arrivée. Elle vint enfin, mais accompagnée de sa cousine Araminte. Dès qu'elles se furent assises sur le banc, Araminte prit la parole. — Ma chère Mélisse, — dit-elle, — je ne pouvais vous parler dans la maison, à cause de votre père ; mais Simpson m'a dit ce matin qu'elle croyait de son devoir de m'informer qu'on vous a vue souvent depuis peu vous promener et causer dans le bois non seulement le matin, mais fort tard dans la soirée, avec un homme qui a un air fort étrange. C'est une sorte de mystère dont je suis surprise que vous ne m'ayez rien dit, mais je suis encore plus étonnée que vous ayez été si imprudente. Maintenant racontez-moi tout ce qui a eu lieu entre vous, sans quoi il faut réellement que j'en informe votre père.

— Pour me faire enfermer quelques mois dans ma chambre. — Cela est fort aimable à vous, Araminte.

— Mais réfléchissez à ce que vous avez fait, Mélisse. — Qui est cet homme?

— Un chaudronnier ambulant; il m'a apporté

une lettre d'un gentleman qui a été assez sot pour devenir amoureux de moi.

— Et qu'avez-vous dit à cela, cousine?

— J'ai positivement refusé de recevoir des lettres et de voir le gentleman.

— Pourquoi donc cet homme revient-il encore?

— Pour savoir si nous avons des ciseaux ou des couteaux à repasser.

— Allons, allons, Mélisse, cela est trop ridicule; tous les domestiques en parlent, et vous savez comment parlent les domestiques. Pourquoi continuez-vous à voir cet homme?

— Parce que je m'amuse des absurdités qu'il me dit.

— Si c'est là votre seule raison, vous ne pouvez me refuser de renoncer à le voir, à présent que cela vous expose à de sots propos. Me le promettez-vous? Songez, ma chère Mélisse, combien votre conduite est imprudente et inconvenante dans une jeune fille.

— Vous imaginez-vous donc que je veuille quitter mon père pour m'enfuir avec un chaudronnier, cousine?

— Non sans doute; mais un chaudronnier n'est pas une compagnie qui convienne à miss

Mathews. Votre imprudence est inconcevable, Mélisse. Je ne sais jusqu'à quel point vous m'avez dit la vérité, mais je vous dirai que si vous ne me promettez pas de rompre une liaison si honteuse, j'en informerai mon oncle sur-le-champ.

— Ne croyez pas me forcer si aisément à vous rien promettre, Araminte, — répliqua Mélisse avec un ton d'indignation.

—Eh bien, je ne vous presserai pas : je vous donne quarante-huit heures pour y réfléchir. Mais si alors votre bon sens ne vous a pas fait sentir votre imprudence, je la ferai certainement connaître à votre père ; c'est une chose décidée. —Et en parlant ainsi, Araminte se leva, et retourna vers la maison.

— Quarante-huit heures, — répéta Mélisse d'un air pensif. — Oui, il faut que tout soit décidé d'ici là.

Joé, qui avait assez d'intelligence pour voir quelle tournure prenaient les affaires, résolut de ne pas s'acquitter du message dont il avait été chargé. Il savait que Spikeman se portait bien, et il présuma que s'il restait chez lui, c'était pour rendre miss Mathews plus impatiente de le voir. Mélisse était restée assise sur

le banc et livrée à ses réflexions, et Joé s'avança lentement vers elle.

— C'est vous, jeune homme, — dit Mélisse ; — pourquoi êtes-vous ici?

— J'étais à me promener de ce côté, miss.

— Approchez! il faut que vous me disiez la vérité; et n'espérez pas me tromper. — Cet homme est-il votre oncle?

— Non, miss, il ne l'est pas.

— Je le savais. — N'est-ce pas lui qui a écrit la lettre et qui est un gentleman déguisé? Répondez à cette question, et je lui enverrai un message qui le rendra heureux.

— C'est lui qui a écrit la lettre, miss; et il est né gentleman!

— Et il s'appelle Spikeman, n'est-ce pas?

— Oui, miss; c'est son nom.

— Sera-t-il ici ce soir? — Parlez vrai. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Si vous avez besoin de lui, miss, je suis sûr qu'il y sera.

— Dites-lui de ne pas manquer d'y venir, et sans déguisement, — dit Mélisse, fondant en larmes. — Il n'y a pas de remède; le dé est jeté, — continua-t-elle en se parlant à elle-

même; et remarquant que Joé était près d'elle, elle ajouta : — Qu'attendez-vous donc?

— A quelle heure faut-il qu'il vienne, miss?

— Dès que la nuit sera tombée. — Partez et n'oubliez rien.

Joé se hâta d'aller retrouver Spikeman, et après lui avoir dit ce qu'il avait vu et entendu, il lui fit part du message de Mélisse.

— Mon cher Joé, c'est vous qui m'avez conduit au bonheur, — dit Spikeman. — Elle a pleuré! J'espère que ce seront les dernières larmes qu'elle versera. — Il faut que je parte à l'instant pour Cobhurst. Trouvez-vous sur la lisière du bois à la chute du jour; j'aurai besoin de vous parler.

Spikeman partit pour Cobhurst, marchant à grands pas et portant un paquet sur sa tête. Quand il fut à mi-chemin, il entra dans un champ, mit les vêtements que contenait son paquet, et quittant pour toujours ceux de chaudronnier, il les jeta dans un fossé pour le bénéfice de quiconque voudrait les ramasser. Il entra ensuite dans la ville, monta dans son logement, s'habilla à la dernière mode, arrangea sa malle, et fit venir une chaise de poste assez à temps pour être de retour au village avant la nuit.

Losrqu'il eut traversé le village, il ordonna au postillon de s'arrêter à une vingtaine de toises du petit bois, et lui ayant dit de l'attendre, il descendit de voiture. Joé était déjà arrivé, et ils ne tardèrent pas à voir dans une allée miss Mathews marchant à grands pas vers le banc si souvent témoin de leurs entrevues. Dès qu'elle y fut arrivée, Spikeman se jeta à ses pieds, lui dit qu'il savait tout ce qui s'était passé entre elle et sa cousine; qu'il ne pouvait plus se séparer d'elle; qu'il venait, sans déguisement, lui répéter ce qu'il lui avait dit si souvent, qu'il l'aimait, qu'il l'adorait, et qu'il consacrerait toute sa vie à la rendre heureuse.

Mélisse pleura, supplia, refusa, consentit à demi; Spikeman la conduisait vers la route, et tout en refusant de le suivre, elle se laissait entraîner. Enfin ils arrivèrent près de la chaise de poste. Elle hésitait à y monter, une douce violence l'y décida. Spikeman la suivit, et Joé ferma la portière.

— Un instant, postillon, — dit Spikeman. — Joé, prenez ce paquet.

Tandis que Spikeman mettait un petit paquet entre les mains de notre héros, Mélisse joignit les mains et s'écria: — Oui, attendez,

attendez ! — Laissez-moi descendre; je ne puis partir ainsi; en vérité, je ne le puis.

— Je vois des flambeaux dans l'allée, — dit Joé, — et ils avancent rapidement.

— Partez, postillon, — partez au grand galop, — dit Spikeman.

— Oui, partez, partez, répéta Mélisse en se laissant tomber dans les bras de son amant.

La chaise partit, laissant Joé sur la route, le paquet qu'il venait de recevoir à la main. Notre héros ayant tourné la tête vit que les flambeaux n'étaient plus qu'à peu de distance de la route, et ne se souciant pas d'être interrogé, il s'enfuit aussi vite qu'il le put, et ne s'arrêta qu'en arrivant dans la chaumière qui avait été depuis quelque temps sa demeure et celle de Spikeman.

CHAPITRE VII.

Chapitre un peu long, mais qui contient une réconciliation, une mort et un héritage.

Comme il était tard, ce ne fut que le lende-

main matin que Joé ouvrit le paquet que lui avait remis Spikeman; mais il se leva au point du jour, car il croyait très possible qu'on vînt l'arrêter, s'il ne partait pas de bonne heure. Le paquet contenait une clé, vingt livres en or et en billets de banque, et la lettre suivante, à laquelle était joint un autre écrit :

« Mon cher Joé, -- comme il faut que nous » nous séparions, du moins pour quelque » temps, je vous laisse l'argent dont vous pouvez » avoir besoin pour le moment. Le papier joint » à cette lettre est un acte par lequel je vous fais » donation de ma roue de rémouleur, et des » meubles, livres, etc., qui sont dans ma cham- » bre à Dudstone, dont je vous remets la clé. Je » vous recommande d'en aller prendre posses- » sion sur-le-champ. Dès que j'en aurai le temps, » j'écrirai à la maîtresse de la maison pour l'in- » former que tout ce qui s'y trouve vous ap- » partient. Je vous écrirai aussi pour vous faire » part de la suite de mon aventure. Vous ferez » à présent ce que vous jugerez à propos; dans » tous les cas, je vous ai appris un métier, et » je vous ai fourni les moyens de l'exercer. Si » vous prenez ce parti, j'espère que vous vous » retirerez un jour des affaires aussi heureuse-

» ment que je l'ai fait moi-même. Je vous en-
» gage à m'écrire de temps en temps, quand
» je vous aurai fait savoir où je suis. — Soyez
» bien sûr qu'il n'existe aucune profession qui
» approche autant de celle de gentleman que
» celle de chaudronnier ambulant.

» Votre affectionné,

» AUGUSTE SPIKEMAN.

» *P. S.* Il y a quelque argent où vous savez,
» pour payer ce que nous devons à la chau-
» mière. »

Notre héros pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de suivre l'avis de Spikeman. Il écrivit d'abord quelques lignes à Marie, en la priant de lui répondre à Dudstone; et ayant payé ce qui était dû aux bonnes gens de la chaumière, il prit sa roue de rémouleur, et se mit en route pour aller prendre possession de sa chambre et de son mobilier. Comme il n'avait pas besoin d'argent, il ne s'arrêta pas en chemin pour chercher de l'ouvrage; et le cinquième jour, il se trouva à la porte du cabaret où Spikeman avait coutume de laisser sa roue avant d'entrer à Dudstone. Joé jugea à propos d'en faire autant, et il dit au cabaretier qu'il le faisait par ordre

de Spikeman. Dès qu'il fut nuit, il entra dans la ville, et frappa à la porte de la maison où Spikeman avait sa chambre. Il informa la maîtresse du logis que Spikeman ne reviendrait probablement pas, et lui montra la clé qu'il lui avait remise, et l'acte de donation qu'il lui avait fait. La bonne femme s'en contenta, et Joé monta dans sa chambre. Dès qu'il eut allumé une chandelle, il se jeta sur le sofa et se mit à réfléchir. Il est agréable d'avoir quelque chose à soi, et Joé n'avait jamais rien possédé. Il trouva donc satisfaisant, en regardant le lit, les livres et tout le mobilier, de pouvoir dire : — *Tout cela est à moi;* — et il est probable que tout autre à sa place aurait éprouvé le même sentiment. Pendant quelque temps ses yeux firent la revue de tous les objets extérieurs; et ensuite il ouvrit les tiroirs de la commode et quelques coffres. Il y trouva bien des objets auxquels il ne s'attendait pas : des draps, du linge de table, tous les habits de Spikeman, qui n'avait emporté que ceux qu'il avait récemment achetés à Londres, quelques cuillères d'argent et beaucoup d'autres choses, car Spikeman n'avait rien retiré de tout ce que sa chambre contenait. Joé enferma son argent

dans un tiroir de la commode, se coucha, et dormit aussi bien que le plus riche propriétaire du royaume. En s'éveillant le lendemain, il commença à réfléchir à ce qu'il ferait. Il ne pensait pas, comme Spikeman, que la profession de chaudronnier ambulant fût la plus voisine de celle de gentleman, et il n'aimait pas beaucoup l'idée d'avoir à rouler toute sa vie une roue de rémouleur. Cependant, il convint avec lui-même que c'était un métier dans lequel il pourrait gagner sa vie, et que s'il ne pouvait faire rien de mieux, ce serait toujours une ressource. Dès qu'il eut déjeuné, il écrivit à Marie pour lui apprendre en détail tout ce qui lui était arrivé, et l'informer de ce qu'il comptait faire provisoirement. Ayant fini sa lettre, il s'habilla proprement, et alla faire une visite à la veuve James. Miss Ophélie et miss Amélie étaient seules à la maison.

— C'est vous, monsieur Atherton! — s'écrièrent-elles toutes deux en même temps; — comment vous portez-vous? où est M. Spikeman?

— Bien loin d'ici, — répondit Joé.

— Bien loin d'ici! — s'écria miss Amélie; — quoi! il n'est pas revenu avec vous?

— Non, et il est probable qu'il ne reviendra

plus. Je suis venu pour prendre possession de tout ce qui lui appartient ici.

— Que lui est-il donc arrivé? — demanda miss Ophélie.

— Un grand accident. Il est tombé.....

— Tombé ! — répétèrent les deux sœurs.

— Tombé amoureux, et il s'est marié.

— Marié ! — s'écria Ophélie; — qui l'aurait cru ?

Amélie ne dit rien.

— Et il est réellement marié ? — reprit Ophélie.

— Oui, et il a quitté les affaires.

— Il semblait très pressé la dernière fois qu'il est venu ici, — dit Amélie. — Et qu'allez-vous faire à présent?

— Je ne vais pas encore suivre son exemple.

— C'est ce que je suppose, — dit Ophélie; — mais que comptez-vous faire?

— Il doit m'écrire, et j'attendrai ici ses ordres. Je ne sais trop si je resterai dans cette partie du pays, ou si je vendrai tout pour aller le rejoindre, ou si je chercherai quelque autre besogne. Je n'aime guère la quincaillerie; il faut toujours voyager pour chercher

des commandes. — Comment se porte votre maman, miss Ophélie?

— Fort bien; elle est allée au marché. — Eh bien, je ne me serais jamais attendu à apprendre que M. Spikeman était marié. Qui a-t-il épousé?

— Une jeune et belle personne, fille du squire Mathews, et ayant une grande fortune.

— Oui, les hommes cherchent toujours de l'argent, à présent, — dit Amélie.

— Il faut que je vous quitte, car j'ai quelques visites à faire, — dit Joé en se levant; et prenant congé des deux sœurs, il se retira.

Il faut convenir que les miss James n'avaient pas pris à l'égard de Joé un ton aussi cordial qu'autrefois; mais les filles non mariées n'aiment pas à entendre parler du mariage d'une ancienne connaissance, à moins qu'il ne s'agisse du leur. Non seulement elles perdent un but de coquetterie, mais elles ont une chance de mariage de moins. Et il est bon de remarquer qu'il y avait à Dudstone peu de jeunes gens à marier.

Notre héros passa quelque temps à Dudstone avant de recevoir des nouvelles de Spikeman, qui lui manda pourtant enfin qu'il était

arrivé heureusement à Gretna-Green, la goutte du squire ne lui permettant pas de poursuivre les fugitifs, et que le forgeron de ce village avait rivé pour lui et miss Mathews les chaînes de l'hymen, quoiqu'elles lui parussent de soie. Il lui donnait ensuite les détails suivants. Trois jours après son mariage, il avait écrit au père de sa femme pour lui apprendre qu'*il lui avait fait l'honneur* d'épouser sa fille ; qu'il ne pouvait lui dire précisément quand il aurait le temps d'aller lui rendre visite, mais qu'il le ferait le plus tòt qu'il le pourrait. Il le priait d'avoir soin que la chambre qu'il leur destinerait eût un grand cabinet de toilette, attendu qu'il y était habitué et qu'il lui était impossible de s'en passer. Il ajoutait qu'il ignorait si M. Mathews avait dessein de se défaire de son domaine voisin de Cobhurst; mais que si cela était, comme sa femme lui avait dit qu'elle y demeurerait plus volontiers que partout ailleurs, il le lui achèterait volontiers à des conditions raisonnables; qu'il espérait que la goutte le tourmentait moins, et qu'il était son gendre affectionné, AUGUSTE SPIKEMAN. Mélisse avait aussi écrit à Araminte, pour la prier en grâce de ne pas chercher à excuser sa conduite au-

près de son père, mais de la blâmer fortement et sans cesse, attendu que ce serait le plus sûr moyen d'amener les affaires à un arrangement amiable.

Mélisse n'écrivit à son père que le peu de mots qui suivent :

« Mon cher papa, vous serez charmé » d'apprendre que je suis mariée. Auguste dit » que, si je me conduis bien, nous irons bientôt » vous voir. Je suis, cher papa, votre obéissante » fille, Mélisse Spikeman. »

Que les lettres de Spikeman et de Mélisse causaient au vieux squire un accès de rage, c'est ce qui se conçoit aisément, mais rien n'était plus judicieux que le plan que Spikeman avait adopté. Il est inutile de montrer de la déférence et de la soumission à un homme que les souffrances causées par la goutte tiennent dans un état d'irritation perpétuelle ; il n'en devient que plus despote et plus opiniâtre. Si Araminte avait essayé de calmer son courroux, elle n'y aurait pas mieux réussi ; mais en excitant sans cesse sa colère contre Mélisse, comme sa cousine l'en avait priée, elle produisit l'effet désiré. Les reproches que sa nièce adressait sans cesse à sa fille ne lui laissaient

rien à dire, il n'y avait pas d'opposition à ses idées contre laquelle il pût lancer des anathèmes; pas de tentatives pour apaiser sa colère auxquelles il eût à résister; et quand Araminte, un matin en déjeunant, le pressa de faire le vœu que sa fille ne remettrait jamais les pieds chez lui, il l'accusa d'avoir des motifs intéressés pour parler ainsi, lui jeta sa tasse à la tête, et écrivit sur-le-champ à Mélisse de venir avec son mari recevoir sa bénédiction. Après une telle insulte, Araminte ne voulut plus frotter le pied de son oncle, qui n'en devint que plus impatient de voir revenir sa fille, attendu qu'il se trouvait entièrement abandonné aux soins de ses domestiques. Araminte informa sa cousine de ce qui s'était passé, et lui conseilla de venir sans délai. M. et mistress Spikeman partirent immédiatement, et une réconciliation générale eut lieu. M. Mathews, voyant que son nouveau gendre semblait complétement indifférent sur tout ce qui avait rapport aux affaires pécuniaires, insista pour abandonner à sa fille un domaine qu'il avait dans le comté d'Héreford, ce qui, joint à la fortune que possédait Mélisse du chef de sa mère, fit que les nouveaux époux se trouvèrent sur-l-champ dans l'opulence. Spike-

man disait aussi à Joé de lui écrire de temps en temps, et de s'adresser à lui, s'il avait besoin d'assistance; mais il continuait à l'engager à suivre la profession de chaudronnier ambulant, comme étant la plus propre à assurer son indépendance.

Notre héros avait à peine eu le temps de bien digérer le contenu de la lettre de Spikeman, quand il en reçut une très longue de Marie, qui lui expliquait qu'elle n'avait pu lui répondre plus tôt, attendu qu'elle venait de faire une absence. Trois semaines auparavant, elle avait reçu une lettre que mistress Chopper lui avait fait écrire, et qui lui annonçait que cette bonne femme était si mal, qu'on croyait qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre. Sa maladie était un abcès au foie, qui menaçait de crever intérieurement. Elle faisait prier Marie de venir de suite à Gravesend, si elle pouvait en obtenir la permission, attendu qu'elle désirait la voir avant de mourir. Quelque répugnance qu'eût Marie à revoir Gravesend, elle avait de trop grandes obligations à la bonne vivandière pour hésiter à se rendre près d'elle. Elle montra donc à mistress Austin la lettre qu'elle venait de recevoir, en lui disant que mistress Chop-

per avait été pour elle plus qu'une mère ; et ayant obtenu une permission d'absence illimitée , elle partit pour Gravesend.

Ce fut avec un sentiment profond de honte et d'humiliation que la pauvre Marie parcourut la principale rue de cette ville, osant à peine jeter les yeux sur les lieux qui avaient été témoins de son ancienne vie. Elle était vêtue fort simplement ; un voile épais lui couvrait la tête , et personne ne la reconnut. Elle arriva à la maison où demeurait mistress Chopper , monta l'escalier, et se trouva encore une fois dans la chambre qu'elle avait quittée pour commencer une nouvelle vie, résolution qu'elle avait consciencieusement accomplie , comme le lecteur le sait déjà. Mistress Chopper était au lit et sommeillait quand elle ouvrit doucement la porte. Son visage portait déjà tous les signes d'une mort prochaine—son embonpoint avait disparu—ses doigts même étaient maigres et sans couleur. Marie ne l'aurait pas reconnue, si elle l'avait vue en tout autre lieu. Une vieille femme était assise près d'elle. Elle se leva en voyant entrer Marie, s'imaginant que c'était quelque bonne dame qui venait visiter la malade. Marie lui fit signe qu'elle pouvait se retirer , et s'asseyant en-

suite près du lit, elle leva son voile, et attendit que la malade s'éveillât. Marie venait de moucher la chandelle afin de voir assez clair pour lire le livre de prières qu'elle avait pris sur la table, quand mistress Chopper ouvrit les yeux.

— Que vous êtes bonne, madame, — dit-elle ; — et où est miss ?... Mais est-ce bien vous ? Ma vue se trouble de plus en plus.

— C'est moi, — c'est Marie, — Nancy, veux-je dire.

— Oui vraiment ! A présent, Nancy, je mourrai en paix. Je pensais d'abord que c'était la bonne dame qui vient tous les jours me faire une lecture et prier avec moi. — Que je suis charmée de vous voir, ma chère Nancy ! — Comment vous portez-vous ? — Comment se porte le pauvre Pierre ?

— Il se portait bien la dernière fois que j'ai reçu de ses nouvelles, ma chère mistress Chopper.

— Vous ne savez pas, Nancy, quelle consolation c'est pour moi de vous voir comme je vous vois, ayant l'air si vertueuse et si innocente. Quand je pense que c'est moi qui vous ai donné les moyens de rentrer dans le bon chemin, il me semble que c'est une action

qui me vaudra peut-être le pardon de mes péchés.

— Oui, mistress Chopper, Dieu vous en récompensera; je vous l'ai dit dans le temps, et je le sens aujourd'hui, — répondit Marie, des larmes coulant le long de ses joues. — J'espère que, grâce aux moyens que vous m'avez fournis, et avec la force que le ciel m'accordera, je persisterai dans la même voie, et qu'une pécheresse sera sauvée.

— Que Dieu veille sur vous, Nancy! Vous n'avez jamais été corrompue au fond du cœur; je l'ai toujours dit. — Et où est Pierre à présent?

— Courant le pays pour gagner son pain; pauvre, mais heureux.

— Eh bien, Nancy, tout sera bientôt fini pour moi. On me dit que je puis mourir en une seconde, ou vivre encore trois ou quatre jours; mais je vous ai fait venir pour mettre ma maison en ordre, comme on dit. Il n'y a que deux personnes sur la terre à qui je prenne intérêt, vous et mon pauvre Pierre, et c'est à vous deux que je veux laisser tout ce qui m'appartient. J'ai déjà fait un testament à cet effet, dans le cas où vous ne pourriez pas venir; mais

puisque vous voilà, je vous dirai tout ce que je désire. Mais auparavant donnez-moi un verre de la potion qui est sur la table.

Marie, ayant lu l'étiquette de la fiole, en remplit un verre à vin, et le donna à mistress Chopper, qui, après l'avoir bu, prit un papier sous son oreiller, et reprit la parole ainsi qu'il suit :

— Voici le testament dont je vous ai parlé, Nancy. J'ai environ sept cents livres à la banque ; c'est tout ce que j'ai épargné en vingt-deux ans, mais je l'ai gagné honnêtement. Il peut m'être dû beaucoup plus, mais je ne veux pas qu'on fasse de poursuites pour en rien recouvrer. Les pauvres matelots n'ont jamais trop d'argent, et je leur en fait remise. Vous me verrez enterrer, Nancy, et vous direz au pauvre Pierre combien je l'aimais. Je lui ai laissé mes livres de comptes ; je suis sûre qu'il sera charmé de les avoir, car il sait l'histoire de chaque total. Il s'amusera à les feuilleter, et cela le fera songer à moi. Vous pouvez vendre tout mon mobilier ; mais quant à ma barque, il faut la donner à William. Il n'est pas plus honnète qu'il ne faut, mais il est chargé d'une famille nombreuse. Du reste,

faites ce que vous voudrez de tout ce qui est ici. Mes vêtements seraient peut-être utiles à sa femme, et ils ne peuvent vous servir. Il n'y a pas mal d'argent dans le tiroir d'en haut de ma commode, il servira à payer mon enterrement et le docteur. — Je crois que c'est tout ce que j'ai à vous dire; mais dites au pauvre Pierre combien je l'aimais. Le pauvre garçon ! j'ai été bien trompée depuis qu'il m'a quittée; mais n'importe. A présent, Nancy, faites-moi une lecture. J'ai tant désiré de vous avoir près de moi pour me lire la Bible et prier pour moi ! je désire vous entendre prier avant de mourir. Je serai heureuse de voir vos yeux levés vers le ciel comme ils étaient destinés à le faire toujours.

La pauvre Marie fondit en larmes. Après quelques minutes, elle devint plus calme; et se mettant à genoux près du lit, elle prit le livre de prières, et en adressant ses vœux au ciel, la voix lui manquait quelquefois, et elle s'arrêtait pour essuyer les larmes qui lui rendaient la vue trouble. Elle était ainsi occupée quand la porte s'ouvrit doucement, et une dame, accompagnée d'une fille de quatorze à quinze ans, entra dans la chambre. Marie ne les aper-

çut que lorsqu'elles se furent aussi mises à genoux. Elle finit la prière qu'elle avait commencée, se leva ensuite, et après avoir fait une révérence, elle se tint debout un peu à l'écart.

Marie reconnut sur-le-champ mistress Phillips et sa fille Emma, quoiqu'aucune d'elles ne l'eût reconnue; car, comme nous l'avons déjà dit, elle avait été autrefois au service de mistress Phillips.

— C'est sans doute la jeune femme que vous désiriez si vivement de voir, mistress Chopper; et je n'en suis pas surprise, car elle paraît bien faite pour vous tenir compagnie dans un pareil moment; mais, hélas! le nombre de pareilles personnes n'est pas considérable. — Asseyez-vous, je vous en prie, — ajouta-t-elle en se tournant vers Marie. — Et comment vous trouvez-vous aujourd'hui, mistress Chopper?

— De plus en plus faible, ma chère dame. Mais je suis résignée à la volonté de Dieu, puisque j'ai vu Nancy, et que j'ai eu des nouvelles de mon pauvre Pierre. Il n'y a pas long-temps qu'il a écrit à Nancy. — N'oubliez pas de lui faire mes amitiés, Nancy.

Emma Phillips, qui était considérabelment grandie, s'approcha alors de Marie et lui dit: —

Pierre n'est-il pas l'enfant qui demeurait avec mistress Chopper, et que j'ai rencontré sur la route le jour de son arrivée à Gravesend ?

— C'est bien lui, — répondit Marie.

— Il avait coutume de venir quelquefois chez ma mère, et souvent il me reconduisait jusqu'à la porte quand je sortais de l'école. Je n'ai jamais pu m'imaginer ce qu'il était devenu, car il disparut tout-à-coup sans nous faire ses adieux.

— Ce n'est pas sa faute, il fut obligé de partir ainsi. Il n'a jamais eu rien à se reprocher.

— Rappelez-moi à son souvenir, je vous prie, et dites-lui que je pense souvent à lui.

— Je n'y manquerai pas, miss Phillips, et il sera heureux de l'apprendre.

— Comment savez-vous mon nom? — Oh! je suppose que mistress Chopper vous l'avait appris avant notre arrivée.

Mistress Phillips finissait en ce moment une lecture qu'elle faisait à mistress Chopper, ce qui interrompit la conversation entre Emma et Marie. Elles n'eurent pas le temps de la renouer, car mistress Phillips se leva presque au même instant, et se retira avec sa fille.

Marie se fit un lit à côté de celui de mistress

Chopper. Vers le milieu de la nuit, elle fut éveillée par un bruit semblable à celui du râle, et s'étant levée à la hâte, elle vit que mistress Chopper étouffait. Elle appela la vieille femme à son aide, mais tout était inutile : l'abcès avait crevé, et en quelques secondes tout fut terminé. Marie, luttant contre son émotion, ferma les yeux de son ancienne amie, et offrit une prière pour l'âme qui venait de s'envoler.

Elle passa le reste de cette nuit dans de graves méditations, et renouvela les vœux que la pauvre fille avait jusqu'alors si religieusement observés, et les résolutions dans lesquelles la vue de la mort était si propre à l'affermir. Mais elle sentit qu'elle avait des devoirs à remplir envers d'autres, et elle ne s'abandonna pas à un chagrin inutile. Elle devait retourner le plus tôt possible chez son indulgente maîtresse, et dès le lendemain matin elle s'occupa de tous les arrangements nécessaires. Le troisième jour, elle suivit le convoi funèbre de son ancienne amie ; après quoi elle paya toutes les dettes de la défunte, et ayant choisi quelques objets qu'elle désirait conserver à titre de souvenir, elle abandonna à William, non seulement la barque et les vêtements de

mistress Chopper, mais tout son mobilier et son fonds de commerce, afin de le mettre en état de s'établir lui-même et de pourvoir honnêtement aux besoins de sa famille. Marie savait qu'elle n'avait pas le droit de le faire sans le consentement de Joé, mais elle était sûre qu'il approuverait cette disposition. Il ne lui restait plus alors à voir que l'homme de loi qui avait rédigé le testament, et toutes les formes nécessaires ayant été remplies, elle reçut un mandat sur la banque la plus voisine de l'endroit où demeurait sa maîtresse, ce qui, avec ce qui restait de l'argent trouvé dans le tiroir, après le paiement de toutes les dettes, montait à plus de sept cents livres. Avant de partir, elle crut de son devoir d'aller rendre une visite à mistress Phillips, en reconnaissance des bontés qu'elle avait eues pour mistress Chopper, ce qui lui coûta d'autant moins qu'elle n'avait pas été reconnue. Elle en fut très bien reçue, et rougit des éloges qui lui furent donnés. Comme elle allait partir, Emma la suivit et lui remit un porte-crayon en argent, en la priant — de le donner à Pierre comme un souvenir de sa petite amie Emma. — Le lendemain Marie arriva chez mistress Austin, à qui elle fit part de tout ce

qui s'était passé. Y ayant trouvé les deux dernières lettres de notre héros, elle lui écrivit tous les détails qui viennent d'être rapportés, en l'invitant à partir avec sa roue de rémouleur et à venir dans un village voisin du château pour recevoir sa part de la succession et le porte-crayon, et revoir sa sœur adoptive. Joé ne fut pas long-temps à se décider; il résolut d'aller voir Marie, et ayant fermé sa chambre, il reprit encore une fois sa roue de rémouleur et fut bientôt sur la route du Hampshire.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil en arrière.

Laissons maintenant notre héros continuer son voyage, pour nous occuper de quelques autres personnages de notre histoire. Une correspondance avait été maintenue entre O'Donahue et Mac Shane. O'Donahue avait réussi à obtenir de l'empereur non seulement son par-

don, mais de l'emploi dans l'armée russe, et il s'était élevé rapidement au grade de général. Cinq ou six ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et sa femme et lui désiraient vivement faire un voyage en Angleterre. Enfin, Mac Shane en reçut une lettre qui lui annonçait qu'il avait obtenu de l'empereur un congé, et que, suivant toutes les probabilités, il serait en Angleterre le printemps suivant.

Pendant tout ce temps, nul changement n'avait eu lieu dans la situation de Mac Shane. Sa femme continuait toujours son métier lucratif, et qui le devenait davantage tous les ans. Son mari pensait même très sérieusement à l'engager à quitter sa profession, attendu qu'ils avaient déjà amassé une somme considérable quand il reçut l'avis de la prochaine arrivée de son ami O'Donahue en Angleterre. Le major, qui était loin d'être satisfait de la position qu'il occupait dans la société, pressa vivement alors sa femme de se retirer des affaires, et mistress Mac Shane, quoique contente de sa situation présente, ne s'opposa point aux désirs de son mari. Le prix qu'elle vendit son fonds de commerce et l'achalandage de sa maison, joint aux économies qu'elle avait

faites, leur produisit net au moins trente mille livres, ce qu'ils regardèrent comme suffisant à leurs besoins, d'autant plus qu'ils n'avaient pas d'enfants.

Il ne faut pas qu'on suppose que Mac Shane avait cessé de faire des recherches pour savoir ce qu'était devenu notre héros; au contraire, il avait mis en œuvre tout ce que son imagination avait pu lui suggérer pour trouver ses traces; il n'avait pas été plus heureux en tâchant de découvrir son père, et maintenant il était convaincu qu'il ne reverrait Joé, si jamais il le revoyait, qu'après la mort de son père, car alors il n'y aurait plus aucun motif de secret. Le major et sa femme le regrettaient pourtant toujours, et cherchaient encore à se persuader qu'ils le reverraient un jour; mais dans combien de temps, c'était ce qu'ils ne pouvaient même conjecturer. Le destin de Joé avait été long-temps le sujet perpétuel de leurs conversations; mais n'en ayant pas entendu parler depuis plus de cinq ans, ils commençaient à s'en occuper moins souvent. Dès que Mac Shane eut terminé ses affaires et pris congé du restaurant, il chercha une propriété territoriale, ayant dessein de placer ainsi les deux tiers de

la fortune, et de laisser le surplus dans les fonds publics. Au bout de trois mois, il trouva une belle maison et une ferme qui lui convenaient; il en fit l'acquisition, meubla la maison, s'y établit, et le hasard voulut qu'elle ne fût qu'à environ six milles du domaine de M. Austin. Comme officier retiré du service, il fut bien accueilli dans tous les environs, et si l'on riait quelquefois aux dépens de mistress Mac Shane, qui avait l'air de la femme de charge plutôt que de la maîtresse du logis, son caractère plein de douceur et sa conduite modeste lui gagnèrent bientôt des amis; et le major se trouva en très peu de temps heureux et satisfait. O'Donahue et sa femme étaient attendus incessamment; Mac Shane avait alors un domicile qui lui permettait d'y recevoir son ancien ami, et celui-ci lui avait promis d'aller le voir aussitôt qu'il serait arrivé en Angleterre.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit des Austin. Austin était un homme malheureux et misérable. La coupe de son bonheur, — car il possédait tout ce que le monde regarde comme le bonheur, c'est-à-dire la fortune, le rang et la considération, — était empoisonnée par le souvenir du crime que son

caractère vindicatif et violent lui avait fait commettre, et qui était devenu une source de remords aussi constants qu'inutiles. Son fils, qui aurait dû hériter de sa richesse, était perdu pour lui, et il n'osait pas même dire qu'il en avait un. Chaque jour il devenait plus irritable et moins disposé à se trouver en compagnie. Une ombre le faisait trembler, et sa constitution robuste succombait rapidement au poids qui lui pesait sur la conscience. Il ne pouvait dormir sans faire usage de narcotiques, et il ne s'endormait jamais sans craindre de révéler pendant son sommeil le secret caché dans le passé. Chaque année ajoutait à son humeur irascible, et à la dureté avec laquelle il traitait ses domestiques et sa malheureuse femme. La chasse à cheval était son principal amusement, et il s'y livrait de manière à faire croire qu'il avait dessein de se rompre le cou. Peut-être était-ce son projet. Mistress Austin méritait toute la compassion possible. Elle savait combien son mari souffrait, combien le ver du remords le rongeait, et elle se résignait à sa dureté, ayant pitié de lui, au lieu de le condamner. Mais la perte de son enfant remplissait encore sa vie d'amertume, et lorsqu'elle était

seule, elle versait bien des larmes qu'elle retenait en présence de son mari, qui les aurait prises comme un reproche indirect. Toute son âme était avec son fils, et ce sentiment la rendait indifférente, non seulement à tous les avantages de la fortune, mais même au ton dur et cruel de son mari. Marie, qui était entrée à son service comme sous-chambrière, devint bientôt sa favorite, et elle ne tarda pas à la prendre pour femme de chambre. Mistress Austin la gardait comme un trésor, et chaque jour elle s'attachait à elle davantage et lui accordait plus de confiance. Telle était la situation des affaires, quand un matin Austin allant à un rendez-vous de chasse avec un de ses voisins, celui-ci lui dit dans le cours de la conversation :

— A propos, Austin, savez-vous que nous avons un nouveau voisin ?

— Ah! à Frampton, je suppose. J'ai entendu dire que ce domaine a été vendu.

— Oui, et j'ai vu le nouveau propriétaire. C'est un homme de votre profession, un major irlandais, ayant du savoir-vivre, tout-à-fait un gentleman. Sa femme ne paraît pas avoir reçu une éducation très distinguée, mais c'est

une bonne grosse femme, toujours de bonne humeur, et ayant une simplicité de cœur qui a quelque chose d'amusant. — Vous irez les voir, je présume ?

— Comme de raison. — Comment se nomme-t-il ?

— Le major Mac Shane, ayant servi dans le 53e régiment.

Si une balle avait traversé le cœur d'Austin, il n'aurait pas éprouvé un choc plus violent et plus soudain, et le mouvement qu'il fit sur la selle en tressaillant attira l'attention de son compagnon.

— Qu'avez-vous donc, Austin ? vous pâlissez. Êtes-vous indisposé ?

— Non. C'est une douleur aiguë que j'éprouve quelquefois, et qui est la suite d'une ancienne blessure à la poitrine. Je serai mieux dans un instant.

Austin arrêta son cheval, et appuya une main sur son cœur. Son compagnon s'approcha et resta à son côté.

— Elle est plus forte que de coutume, et j'en ai eu un pressentiment la nuit dernière. Je crains d'être obligé de retourner chez moi.

— Je vous accompagnerai.

— Non, non; je ne veux pas vous priver de votre amusement. D'ailleurs je me sens déjà mieux; remettons-nous en marche, ou nous arriverons trop tard au rendez-vous.

Austin avait résolu de triompher de ses craintes. Son ami n'avait certainement aucun soupçon, mais quand nous sommes coupables, nous nous imaginons que tout le monde nous soupçonne. Ils marchèrent quelques minutes en silence.

— Je suis charmé que vous ne soyez pas retourné chez vous, — lui dit son ami, — car vous verrez votre nouveau voisin. Il a souscrit à la meute du comté. On dit qu'il a un excellent coursier; nous verrons comment il monte à cheval.

Austin ne répondit rien; mais après avoir fait quelques pas, il s'arrêta, en disant que sa douleur revenait, et qu'il fallait qu'il renonçât à la partie de chasse. Son compagnon lui exprima son chagrin de son indisposition, et ils se séparèrent.

Austin retourna chez lui sur-le-champ, descendit de cheval et monta dans son appartement. Sa femme, qui l'avait vu rentrer, et qui ne pouvait en imaginer la cause, alla l'y trouver.

— Eh bien, qu'est-il donc arrivé? — lui demanda-t-elle.

— Ce qui est arrivé? — s'écria-t-il avec amertume en se promenant à grands pas dans la chambre; — le ciel et l'enfer conspirent contre nous !

— Ne parlez pas ainsi, mon cher Austin. De quoi s'agit-il?

— De quelque chose qui me forcera à rester prisonnier dans ma propre maison, ou qui aura des suites fâcheuses. — Nous ne pouvons plus rester ici.

Il se jeta sur un sofa et garda le silence. Enfin la douceur et la tendresse de sa femme l'emportèrent sur son humeur, et il lui dit que leur nouveau voisin Mac Shane était major de son régiment quand il était lui-même soldat; qu'il le reconnaîtrait infailliblement, et que, quand même cette reconnaissance n'aurait pas de suites plus fatales, elle démentirait la supposition générale qu'il avait été officier, ce qui le dégraderait aux yeux de tous ses voisins.

— C'est sans doute une circonstance désagréable, mon cher Austin; mais êtes-vous sûr qu'après un si grand nombre d'années il recon-

naîtra le simple soldat dans l'homme qui jouit d'une fortune comme la vôtre?

— Aussi sûr que je le suis d'être ici, — répliqua Austin d'un air sombre; — je voudrais être mort.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher Austin; cela me rend misérable.

— Et moi, ne le suis-je pas toujours? — s'écria-t-il en se tordant les mains. — Que Dieu me pardonne! J'ai péché; mais n'en ai-je pas été puni?

— Oui, vous l'avez été; et comme Dieu n'est pas sourd au repentir, vous éprouverez sa merci.

— Sa plus grande merci, sa plus grande faveur serait la mort. — J'envie le sort du colporteur.

Mistress Austin pleura. Son mari, courroucé de larmes qui lui semblaient un reproche, lui ordonna durement de se retirer.

Il n'est pas douteux qu'Austin ne se repentît du crime qu'il avait commis; mais son repentir n'était pas accompagné d'humilité chrétienne. Son orgueil luttait sans cesse dans son cœur, et n'était pas encore vaincu. C'était là ce qui tantôt lui donnait une humeur irascible, tantôt

le portait à se condamner lui-même ; et la guerre continuelle qui avait lieu dans son sein minait sa constitution.

Austin fit venir un médecin pour le consulter sur sa maladie supposée. Le docteur, ne lui en trouvant aucune, déclara que c'était une maladie du cœur. Il ne se trompait pas de beaucoup, et le genre de maladie de M. Austin fut bientôt la nouvelle du jour dans tous les environs. On lui fit des visites, on lui envoya des cartes, et il resta, nous ne dirons pas patiemment, prisonnier dans sa maison. Ses chevaux de chasse restèrent dans l'écurie, et ses chiens dans le chenil, et chacun dit que M. Austin était attaqué d'une maladie dont il ne pourrait guérir. D'abord, cela fut extrêmement contrariant pour Austin, mais peu à peu il finit par s'y résigner, et même par préférer son existence sédentaire et isolée. Les livres étaient sa principale ressource, mais rien ne pouvait guérir une conscience malade, ni chasser de son esprit un souvenir cruel. Il devint tous les jours plus morose et plus misanthrope, et enfin il ne voulut plus voir que son valet de chambre et sa femme.

Telle était la situation des parents de Joé,

tandis que, sans le savoir, il était en chemin vers leur maison.

CHAPITRE IX.

Notre héros rencontre une ancienne connaissance, et n'en est pas très content.

Nous avons laissé notre héros roulant sa roue de rémouleur sur la route conduisant à la demeure de son père. Il faut avouer qu'il le faisait à contre-cœur. Il ne l'avait jamais beaucoup aimée; mais depuis qu'il avait pris possession du mobilier que lui avait donné Spikeman, et qu'il avait reçu de Marie la nouvelle qu'il possédait en outre trois cent cinquante livres sterling, il l'avait positivement prise en aversion. Elle retardait ses mouvements, et la rouler était une besogne pénible quand il n'avait pas à gagner sa vie par ce travail. Plus d'une fois il eut envie de la rouler dans un abreuvoir; mais il réfléchit qu'elle était une

sorte de sauve-garde contre les questions et contre les attaques sur la route, car elle annonçait la pauvreté et une occupation honnête. Ainsi Joé continua à rouler sa roue, mais sans le moindre sentiment d'affection nouvelle.

Combien de châteaux en l'air bâtit notre héros chemin faisant! La somme qui lui avait été laissée par mistress Chopper lui paraissait énorme: il fit plan sur plan, et comme bien des gens, il était aussi indéterminé à la fin du jour qu'au commencement. Cependant, il était très heureux, comme on l'est toujours, par anticipation, et malheureusement plus qu'on ne l'est quand on tient en main ce qu'on a désiré. Le temps s'écoula, et enfin Joé arriva dans la petite auberge où il avait passé quelques jours avec Marie, avant qu'elle eût obtenu une place chez mistress Austin. Il lui écrivit sur-le-champ pour l'informer de son arrivée. Il aurait porté la lettre lui-même, mais il se souvint de la manière dont il avait été traité dans cette maison, et il en chargea le garçon boucher qui allait y prendre des ordres. Le même messager lui apporta la réponse, qui était que Marie viendrait le voir dans la soirée. Lorsqu'elle fut arrivée, Joé fut étonné du changement avan-

tageux qui s'était opéré en elle. Elle semblait beaucoup plus jeune que lorsqu'ils s'étaient séparés, et notre héros put à peine se persuader que c'était la même personne qui l'avait accompagné quand il était parti de Gravesend. Ses manières insouciantes avaient disparu; elle avait un air de retenue et de dignité qui le surprit, et il sentit se mêler à son affection nouvelle une sorte de respect dont il ne pouvait se défendre. Mais si elle paraissait plus jeune, — comme on peut bien se l'imaginer, d'après son changement de vie, — elle avait aussi l'air plus rassis, si ce n'est quand elle souriait, ou quand par hasard, — ce qui était plus rare, — un accès de franche gaieté lui rappelait le bon cœur et la tête légère de la Nancy d'autrefois. Il est inutile de dire qu'ils se firent mutuellement un accueil cordial — l'accueil d'une sœur aînée et d'un jeune frère qui s'aimaient tendrement.

— Vous êtes bien grandi, Joé, — dit Marie; — que je suis charmée de vous voir!

— Et vous, Marie, vos traits ont rajeuni, mais vos manières ont vieilli. — Êtes-vous aussi heureuse dans votre place que vous me l'avez écrit?

— Plus heureuse que je ne le mérite, mon cher Joé. Mais dites-moi, qu'avez-vous dessein de faire ? Vous avez le moyen de vous établir à présent.

— Oui, j'y ai songé. Mais je ne sais quel parti prendre.

— Il faut y réfléchir et ne rien faire trop à la hâte. Souvenez-vous, Joé, que si vous trouvez quelque chose que vous jugiez pouvoir vous convenir, mon argent est à votre disposition comme le vôtre.

— Et pourquoi le prendrais-je, Marie ?

— Parce que je n'en ai pas besoin et qu'il reste à rien faire. D'ailleurs, si vous réussissez, vous pouvez m'en payer l'intérêt, et ainsi j'y gagnerai comme vous. Vous ne devez pas refuser votre sœur, Joé.

— Chère Marie, combien je voudrais que nous pussions demeurer dans la même maison !

— Cela ne se peut, Joé. Vous êtes au-dessus de la situation que j'occupe chez mes maîtres, même en supposant que vous pussiez jamais y entrer.

— C'est ce que je ne ferai jamais de mon plein gré ; non pas que j'aie de la rancune, mais j'aime à être indépendant.

— Comme de raison.

— Et quant à cette roue de rémouleur, je l'ai prise en aversion. Elle a fait la fortune de Spikeman, mais elle ne fera jamais la mienne.

— Vous ne pensez donc pas, comme votre ancien compagnon, que la profession de chaudronnier ambulant soit la plus voisine de celle de gentleman?

— Non certainement, et je me débarrasserai de cette roue le plus tôt possible; je l'ai roulée jusqu'ici, mais je ne la roulerai pas beaucoup plus loin. Je voudrais seulement savoir où aller.

— J'ai dans ma poche quelque chose qui me rappelle une nouvelle que j'ai apprise l'autre jour, depuis mon retour ici. Mais que je vous donne d'abord ce que j'ai en poche pour vous. Et elle lui remit le porte-crayon qu'Emma Phillips l'avait chargée de donner de sa part à Joé. — Vous savez déjà qui vous l'envoie, — ajouta-t-elle.

— Oui, et j'en ferai grand cas; car c'était une excellente petite fille, et quand j'étais dans l'affliction, elle m'a consolé.

— Eh bien, Joé, miss Phillips m'a priée de lui écrire quand je serais de rétour ici, disant

qu'elle désirait être sûre que j'y étais arrivée sans accident. Je n'ai pas manqué de le faire, et depuis ce temps j'ai reçu d'elle une lettre où elle me dit que sa grand'mère est morte, et que sa mère va quitter Gravesend, pour aller demeurer à Portsmouth avec son frère, qui est un homme veuf.

— J'irai à Portsmouth, dit notre héros.

— C'est à quoi je pensais, car mistress Phillips prenant intérêt à vous, et son frère étant fournisseur et agent pour la marine, vous ne pourriez mieux faire. S'il se présente quelque chose d'avantageux pour vous, vous aurez de bons avis, et il n'est pas probable que votre argent serait aventuré. Je pense donc que vous ferez bien d'aller à Portsmouth, et d'y tenter fortune.

— Je suis charmé que vous m'ayez parlé ainsi, Marie; car, jusqu'à présent, un endroit m'était aussi indifférent qu'un autre; mais maintenant ce n'est plus la même chose, et j'irai bien certainement à Portsmouth.

Joé resta deux ou trois jours dans ce village; Marie allait l'y voir tous les soirs, et une fois elle obtint la permission d'aller à la banque dans la ville voisine pour faire mettre au compte

de Joé la somme qui lui était due, et des arrangements furent pris pour qu'il pût retirer son capital quand bon lui semblerait. Notre héros prit ensuite congé de Marie, lui promettant de lui écrire plus fréquemment que par le passé. Et se mettant encore une fois à rouler sa roue, il commença son voyage pour Portsmouth.

Il était à peine à deux milles du village, quand il se demanda ce qu'il ferait de sa roue; il ne se souciait pas de la laisser sur la route, et il ne savait à qui la donner. Il la roula encore environ six milles, et alors se trouvant fatigué, il résolut de suivre le plan que Spikeman avait adopté autrefois, et de se reposer sur l'herbe le long de la route. Le soleil étant très chaud, Joé passa de l'autre côté de la haie pour y avoir de l'ombre, et prenant son paquet, qu'il avait accroché à sa roue, il fit d'abord son dîner avec les provisions dont il s'était muni, et faisant ensuite de son paquet un oreiller, il s'endormit. Il fut éveillé par des voix qu'il entendit de l'autre côté de la route, et se soulevant sur un coude, il vit deux hommes, n'ayant qu'une chemise et des pantalons, assis à côté de sa roue.

— Ce serait un excellent plan, — dit l'un

d'eux; — il nous mettrait à l'abri de tout soupçon.

— Oui, si nous pouvions l'emporter sans être découverts. Où peut être l'homme à qui elle appartient?

— Il s'est absenté pour une affaire ou une autre, et il aura laissé là sa roue jusqu'à ce qu'il revienne. — Mais, en supposant que nous la prenions, comment nous arrangerons-nous?

— Ce serait trop risquer de suivre cette route en l'emportant. Il faut la rouler à travers champs jusqu'à ce que nous en trouvions une autre, et alors, en marchant toute la nuit, nous serons à l'abri de tout danger.

— Sans doute; car quand même on aurait envoyé de Portsmouth notre signalement comme déserteurs, on nous prendrait pour des chaudronniers ambulants et l'on ne ferait pas attention à nous.

— Eh bien, mettons-nous en besogne. Si nous pouvions seulement rouler cette roue hors de la route, et la cacher quelque part jusqu'à la nuit, le reste serait bien facile. — Mais d'abord assurons-nous si le drôle à qui cette roue appartient n'est pas ici quelque part.

L'homme qui venait de parler ainsi se leva,

fit face à la haie, et notre héros reconnut en lui son ancienne connaissance, Furness, le maître d'école, le soldat de marine. Joé ne savait encore quel parti prendre, quand il vit Furness s'avancer vers la barrière qui donnait entrée dans le champ et qui était voisine de l'endroit où il était couché. Il lui était impossible de s'échapper, et croisant ses bras sur son visage il feignit de dormir profondément. Bientôt il entendit un — chut! qui semblait être un signal donné par Furness à son compagnon; et un moment après, il entendit marcher à côté de lui. Joé n'en ronfla que plus fort. Une consultation à voix basse eut lieu, et enfin il entendit Furness dire à son camarade:

— Restez près de lui pendant que j'emporterai la roue.

— Mais s'il s'éveille, que ferai-je?

— Ecrasez-lui la tête avec cette grosse pierre. S'il n'est pas éveillé quand je serai entré dans le second champ, vous me suivrez.

On peut aisément se figurer qu'après un tel avis, Joé n'avait aucune envie de s'éveiller. Il entendit la barrière s'ouvrir, et, à son grand plaisir, la roue y passer et s'éloigner, car c'était Furness qui la roulait; mais il continua à

ronfler, jusqu'à ce qu'il eût entendu l'autre déserteur partir à son tour. Cependant il crut prudent de rester immobile encore quelques instants, pour leur donner le temps de s'éloigner de lui. Enfin il tourna la tête, regarda du côté par où il les avait entendus partir, et ne les apercevant plus, il se leva, monta sur la barrière, et les vit à trois champs de distance, marchant avec rapidité. Il remercia le ciel d'avoir permis qu'il échappât au danger qu'il avait couru; et sans regretter sa roue, il se remit en route, son paquet sur l'épaule. Avant la nuit, il rencontra une diligence, sur l'impériale de laquelle il monta, et qui le conduisit dans une ville où il prit la voiture de Portsmouth, et il arriva le lendemain soir dans cette ville sans autre aventure.

Plus il réfléchissait sur ce qui venait de lui arriver, plus il sentait qu'il avait lieu de se féliciter. Il était évident que Furness avait déserté des casernes de Portsmouth, et s'il fût resté dans cette ville, il était presque certain qu'il aurait un jour ou l'autre reconnu notre héros. Maintenant, au contraire, Joé y était en toute sûreté, car c'était le dernier endroit où Furness oserait se montrer. Il sentait aussi que

sa roue, en fournissant à Furness des moyens ostensibles d'existence et en l'empêchant d'être reconnu comme déserteur, lui avait rendu service à lui-même en facilitant l'éloignement de cet homme de cette partie de l'Angleterre, et qu'il n'aurait pu en disposer plus avantageusement. Un autre bonheur était d'avoir conservé son paquet, qui contenait le reste de l'argent qu'il avait reçu de Spikeman; car s'il l'eût laissé avec sa roue, il en aurait nécessairement partagé le destin. — D'ailleurs, — pensa-t-il aussi, — s'il m'arrivait encore de rencontrer Furness, et qu'il tentât de s'approcher de moi, je pourrais le menacer de le dénoncer comme déserteur, et il n'oserait s'y exposer. — Ce fut donc avec un cœur plein de reconnaissance pour le ciel que Joé plaça sa tête sur son oreiller dans l'humble auberge où il s'était logé à Portsmouth.

CHAPITRE X.

Notre héros reprend sa première occupation, mais sur une plus grande échelle.

Marie avait donné à Joé le nom et l'adresse du frère de mistress Phillips, et en demandant son chemin pour aller chez lui, il s'aperçut bientôt que tout le monde le connaissait. Il avait mis ses meilleurs habits, et vers dix heures du matin, il se présenta à sa porte sous le nom de Joseph O'Donahue, qu'il avait pris en arrivant à Gravesend, comme le lecteur doit se le rappeler, et sous lequel il était connu de mistress Phillips et de sa fille. Ces dames le reçurent à l'instant même, et il se trouva de nouveau dans la compagnie de sa jeune amie Emma qui avait cessé d'être une petite fille. Après les premiers compliments et les premières questions, il leur dit qu'il était venu à Portsmouth pour y chercher de l'occupation, et la mère lui promit sur-le-champ de l'aider à en trouver.

Elle lui demanda ensuite le détail de ses aventures depuis qu'il avait quitté Gravesend, et il leur en racônta tout ce qu'il pouvait dire sans indiscrétion. Gardant ensuite le silence sur la rencontre qu'il avait faite de Furness, il se borna à dire que, tandis qu'il dormait le long de la route, on lui avait volé sa roue de rémouleur. Mistress Phillips savait fort bien, ainsi que sa fille, que quelque cause mystérieuse l'avait fait venir à Gravesend et l'avait obligé à en partir si précipitamment; mais Marie leur ayant assurées, comme il l'avait fait lui-même, qu'il n'avait rien à se reprocher, elles ne le pressèrent pas d'en dire plus qu'il ne le désirait; et dès qu'il eut fini son récit, mistress Phillips lui proposa de le présenter à son frère, M. Small, dans la maison duquel elle demeurait avec sa fille, et qui était alors dans son bureau.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre jusqu'à demain, maman? — dit Emma. — Pendant ce temps, vous trouverez un moment pour parler de Joé à mon oncle.

— Je crois que ce sera le mieux, ma chère, — répondit mistress Phillips; — mais voici la seconde fois que Marianne frappe à la porte, et il faut que j'aille lui parler. Ne vous en allez pás

encore, O'Donahue, je ne tarderai pas à revenir.

Mistress Phillips quitta la chambre, et Joé se trouva seul avec Emma.

— Vous avez beaucoup grandi, Joé, — dit Emma, — et l'on dit que j'en ai fait autant.

— Oui vraiment. Vous n'êtes pas cette petite fille qui me consola quand j'étais si malheureux. — Vous rappelez-vous ce jour?

— Si je me le rappelle? comme si c'était hier. — Mais vous ne m'avez jamais dit pourquoi vous meniez une vie si errante. Vous ne voulez pas me le confier?

— Je vous confierai tout, excepté ce qu'il est de mon devoir de ne confier à personne. Comme je vous l'ai dit il y a quatre ans, c'est un secret qui ne m'appartient pas. Aussitôt que cela me sera possible, je vous dirai tout. Mais j'espère ne plus mener une vie errante. Je suis venu ici dans le dessein de m'y établir si je le puis.

— Et pourquoi avez-vous songé à venir à Portsmouth?

— Parce que Marie m'avait dit que vous y demeuriez. — Je ne vous ai pas encore remerciée de votre présent, mais je sens combien vous avez été bonne de penser à un pauvre garçon

comme moi, quand j'étais si loin de vous. Le voici, — continua Joé en tirant de sa poche le porte-crayon qu'il baisa ; —je l'aime de toute mon âme, et depuis que vous me l'avez envoyé, je le regarde à chaque instant en pensant à vous.

— Maintenant que vous êtes devenu si riche, vous devriez me donner aussi quelque souvenir. Je le garderais avec grand soin , à cause de notre ancienne connaissance.

— Que puis-je vous offrir? vous êtes une jeune dame. Je vous donnerais volontiers tout ce que je possède au monde, si je l'osais. Mais.....

— La première fois que je vous ai vu, vous étiez vêtu en jeune gentleman.

— Oui, — répondit Joé en soupirant. Et cette observation lui rappelant les bontés de Mac Shane, une larme mouilla ses yeux, et il y passa la main pour l'essuyer.

— Je n'avais pas dessein de vous faire de la peine, — dit Emma en lui prenant la main.

— J'en suis bien sûr, — répondit Joé en souriant. — Oui, j'étais alors vêtu comme vous le dites ; mais souvenez-vous que depuis ce temps j'ai été rémouleur.

— Eh bien, votre ami ne disait-il pas que c'était ce qui ressemble le plus à un gentleman? A présent, j'espère que vous redeviendrez tout-à-fait gentleman.

— Non pas gentleman, car il faut que je fasse un métier ou un autre.

— Je ne voulais pas dire un gentleman oisif, mais un gentleman exerçant quelque profession respectable. — Mon oncle est un homme fort singulier, mais ayant un cœur excellent. Il ne faut pas faire attention à ses manières à votre égard. Il nous aime beaucoup, maman et moi, et je ne doute pas qu'il ne prenne intérêt à vous, et qu'il ne veille à ce que votre argent soit bien placé. — Mais peut-être aimeriez-vous à être encore occupé sur une barque de vivandière et pour votre propre compte? — ajouta Emma en riant.

— Non, je vous remercie; j'en ai eu assez! — Pauvre mistress Chopper! Quel bon cœur elle avait! Je lui dois bien de la reconnaissance pour avoir pensé à moi comme elle l'a fait.

— Je crois que c'était une bien bonne femme, et maman pense de même. — Souvenez-vous, Joé, de ne jamais contredire mon oncle quand vous lui parlerez.

— Bien certainement. Pourquoi contredirais-je un homme que son âge et tant d'autres raisons placent tellement au-dessus de moi ?

— Il aime beaucoup à discuter, et vous ferez bien de lui céder sur-le-champ, car tout le monde est obligé d'en finir par là. — J'espère que vous trouverez une bonne place et que nous vous verrons souvent.

— C'est tout ce je désire ; car, excepté vous, je n'ai pas un ami à voir ici. — Que je voudrais pouvoir tout vous dire !

Il y eut quelques instants de silence pendant lesquels mistress Phillips rentra. Elle avait vu M. Small, et elle était convenue avec lui que notre héros se présenterait devant lui le lendemain à neuf heures. Joé se retira fort satisfait de cette nouvelle. Il passa le reste de la journée à se promener dans Portsmouth. Cette ville avait alors un aspect très animé, car il s'y préparait une expédition. Les rues étaient remplies d'officiers de marine et de l'armée de terre en uniforme, de matelots et de soldats plus ou moins ivres, portant des rubans des couleurs les plus éclatantes, et l'on entendait toutes les sortes de bruits possibles, depuis le cri du canard allongeant le cou hors du panier dans le-

quel on le portait à bord d'un bâtiment, jusqu'aux sons d'une musique martiale, du roulement des tambours, et des salves d'artillerie qu'on tirait de temps en temps pour annoncer au monde que quelque grand homme avait mis le pied à bord d'un bâtiment, ou avait daigné le replacer sur la *terra firma*. Tout était tumulte et agitation. On se poussait, on se coudoyait avec force jurements et malédictions; et Joé, par la manière dont il était sans cesse poussé à droite et à gauche, se trouvait sur le chemin de tout le monde.

Le lendemain, à l'heure convenue, notre héros était à la porte de M. Small. Il dit son nom, et on le fit entrer dans le bureau, où il trouva M. Small avec son factotum M. Sleek. Il peut être à propos de faire connaître au lecteur le physique et le caractère de ces deux individus.

Le nom de M. Small ne lui convenait certainement guère (1), car sa taille était de six pieds au moins (2), et il était fort en propor-

---

(1) *Small* signifie petit. — Note du traducteur.

(2) Mesure anglaise, environ 5 pieds 6 pouces. — Id.

tion. Il avait le nez retroussé, et on le trouvait laid à la première vue ; mais il avait un air de bonne humeur et un œil brillant qui prévenaient sur-le-champ en sa faveur, et au bout de quelques minutes on avait oublié qu'il n'était pas beau. M. Small aimait à discuter et à plaisanter, et il avait une manière d'appuyer ses arguments qui faisait, comme Emma l'avait dit à Joé, que peu de gens s'exposaient une seconde fois à le contredire. C'était tout simplement d'enfoncer les jointures serrées de sa grande main entre les côtes de son adversaire, et il les employait comme une vrille à mesure qu'il s'échauffait dans ses arguments. C'était le dernier homme du monde qui aurait voulu faire mal, même à un insecte, et pourtant la force de l'habitude le portait à agir ainsi, de manière à pouvoir faire croire qu'il le faisait avec malice, car sa physionomie brillait de bonne humeur à l'instant où il vous coupait la respiration. Ce qui empirait encore l'affaire, c'est qu'il avait l'art de saisir de l'autre main le bouton de votre habit, de sorte que vous ne pouviez lui échapper; et quand il avait épuisé tous ses arguments, il les faisait suivre d'un coup de ses jointures sous la cinquième côte, en disant :

— Sentez-vous la force de mon argument? — Chacun la sentait, et personne n'osait le contredire, à moins d'en être séparé par une table. Il en était de même de ses plaisanteries : quand il en avait fait une, il y ajoutait un bon coup de ses jointures, en disant : —Vous comprenez?

M. Sleek avait aussi une singularité. C'était un homme avec lequel il n'était pas agréable d'avoir une discussion, car pendant bien des années qu'il avait passées avec M. Small, il avait aussi appris à discuter. C'était un homme maigre, très marqué de petite vérole et ayant une bouche énorme, et lorsqu'il parlait, il en jaillissait une bruine si constante, qu'un quart d'heure de conversation avec lui était l'équivalent d'une douche. Dans un combat où les bordées partaient d'une certaine distance, M. Sleek pouvait réduire au silence les batteries de son supérieur; mais si M. Small en venait à l'abordage, M. Sleek baissait pavillon sur-le-champ. Les capitaines de marine avaient coutume de dire que la manière de Small de défendre ses *vérités* était contraire à toutes les règles de la guerre moderne, et ils ne soutenaient son feu que lorsqu'ils avaient besoin d'une avance d'argent; alors en se résignant

à recevoir une certaine quantité de coups de jointures, suivant que leurs demandes étaient plus ou moins déraisonnables, ils obtenaient ordinairement ce qu'ils désiraient. Quant à M. Sleek, quoique ce fût le meilleur homme du monde, ils l'avaient en horreur; ils disaient que c'était un arrosoir, et qu'ils n'étaient pas des plantes qui eussent besoin de son aide pour ajouter à leur vigueur. M. Sleek, même dans la compagnie la plus nombreuse, se trouvait invariablement seul, et jamais il n'avait pu s'en figurer la cause. C'était pourtant un personnage important, et quand il s'agissait de faire transporter à la hâte des approvisionnements à bord, les officiers au service de Sa Majesté ne s'inquiètent pas du rejaillissement de l'eau des vagues.

M. Small était, comme nous l'avons déjà dit, fournisseur et agent de la marine, c'est-à-dire pourvoyeur général des officiers et capitaines au service de Sa Majesté; il devenait leur agent pour les prises qu'ils pouvaient faire, escomptait leurs billets, leur avançait de l'argent, leur fournissait du vin et tous les approvisionnements dont ils avaient besoin; et le bruit général était qu'il faisait fortune à ce métier.

Comme c'est assez l'usage, il tenait table ouverte pour les capitaines qui étaient ses clients, et invitait quelquefois aussi les autres officiers. Sa sœur et sa nièce lui étaient à cet égard d'une grande utilité, et ne manquaient pas d'ouvrage pour tenir sa maison. — Ayant ainsi fait connaître au lecteur nos deux nouveaux personnages, nous reprendrons le fil de notre histoire.

— Eh bien ! jeune homme, ma sœur m'a conté toute votre histoire. Ainsi donc vous avez dessein de renoncer au vagabondage ?

— Oui, monsieur.

— Quel âge avez-vous ? savez-vous tenir des livres ?

— J'ai dix-sept ans, et j'ai déjà tenu des livres, — répondit innocemment Joé, qui ne croyait pas qu'il y eût une autre manière de tenir des livres que celle adoptée par mistress Chopper.

— Avez-vous quelque argent ? combien ?

— J'ai trois cent cinquante livres, et ma sœur en a autant.

— Sept cents livres ? Hé ! jeune homme, j'ai commencé les affaires avec cent livres de moins, et me voici. L'argent engendre l'argent. Sen-

tez-vous cela ? — Et ici Joé reçut dans les côtes un coup de jointure qui lui ôta presque la respiration ; mais il le supporta bravement, supposant que c'était une marque de bonne volonté.

— Que ferons-nous de ce garçon, Sleek, et que pouvons-nous faire de son argent ?

— Qu'il passe une semaine dans ce bureau, — répondit Sleek, — et nous verrons ce qu'il est en état de faire. Quant à son argent, il sera aussi en sûreté ici que dans une banque de province, et nous pouvons lui en donner cinq pour cent, jusqu'à ce qu'on trouve à l'employer. — Tout cela fut dit avec un accompagnement de pluie fine qui obligea notre héros à prendre son mouchoir.

— Oui, cela suffira pour le moment, — reprit M. Small ; — mais faites attention, Sleek, que le jeune homme est fortement appuyé. Il faut que nous fassions quelque chose pour lui, ou nous nous en trouverons mal. — Vous comprenez ? — dit-il à Joé, avec une nouvelle application des jointures ; — les dames ! on ne peut leur résister.

Joé pensa qu'on ne pouvait résister à de pareils coups dans les côtes, mais il ne dit rien.

— Je vous le laisse eutre les mains, Sleek ;

il faut que je passe chez le capitaine James. Pourvoyez à la nourriture et au logement de ce jeune homme. — Voici une commande des officiers de *l'Hécate.* — A ces mots, M. Small partit.

M. Sleek demanda à Joé où il logeait. Il lui recommanda un autre logement tout près de la maison, lui donna des instructions sur les arrangements qu'il devait y prendre, et lui dit de se hâter le plus qu'il le pourrait, et de revenir au bureau.

Au bout de deux heures notre héros était de retour.

— Regardez cette liste; y entendez-vous quelque chose? — lui dit M. Sleek. — Ce sont des approvisionnements pour *l'Hécate*, qui met à la voile dans deux jours. Si j'envoie un porteur avec vous chez nos marchands, êtes-vous en état de vous faire livrer tous les objets marqués d'une croix? Les autres, et le vin, nous les avons ici.

Joé jeta les yeux sur le papier, et se trouva fort à son aise. Ce n'était qu'une affaire de vivandière sur un plus grand cadre. — Oui, monsieur, — répondit-il, — et je connais les prix de tous ces objets. J'ai été accoutumé à

Gravesend à faire des fournitures aux bâtiments.

— En ce cas, — dit M. Sleek, — vous êtes précisément ce qu'il me faut; car à présent je n'ai plus le temps de m'occuper des affaires du dehors.

On fit venir le porteur, et notre héros exécuta sa tâche, non seulement avec exactitude, mais avec une rapidité dont M. Sleek fut enchanté. Dès que tous les objets furent réunis, Joé demanda s'il les porterait à bord. — J'entends cette besogne, monsieur Sleek, — dit-il, — et je vous promets que pas un œuf ne sera cassé; je vous en réponds. — Cette seconde mission fut exécutée avec la même ponctualité que la première, et Joé revint avec un reçu déclarant que tous ces objets avaient été remis en bon état et sans qu'il y manquât rien. M. Sleek fut très content de notre héros, et il le dit à M. Small quand il le revit dans la soirée. Ce fut en présence de mistress Phillips et d'Emma qu'il s'exprima ainsi, et elles échangèrent un regard de satisfaction en apprenant l'heureux début de leur protégé.

CHAPITRE XI.

La roue de fortune tourne d'un rais ou deux en faveur de notre héros.

Si nous voulions analyser les sentiments de notre héros pour Emma Phillips, nous serions à peine autorisé à dire qu'il était amoureux d'elle, quoique les jeunes gens de dix-sept ans soient très disposés à l'être ou à s'imaginer qu'ils le sont. La différence de leur position était si grande, que quoique Joé, dans ses rèves, se figurât souvent qu'il était avec elle sur le pied de la plus étroite intimité, cependant, quand il était éveillé, elle était plutôt pour lui un objet d'adoration et de respect, — un être auquel il était vivement et entièrement attaché, — une créature dont l'affection et la bonté avaient fait une telle impression sur son cœur, qu'il n'aurait pas cru faire un sacrifice en mourant pour elle ; — mais l'idée de lui être uni un jour par des nœuds plus forts et plus

sacrés ne s'était jamais présentée à son imagination. Tout ce qu'il avait pensé sur ce sujet, était que s'il s'unissait jamais à une femme pour toute sa vie, il faudrait que cette femme fût semblable à Emma Phillips, sans quoi il ne se marierait jamais. Tous ses efforts tendaient à prouver qu'il était digne de sa protection, et à en être récompensé par un sourire d'encouragement quand il la voyait. Elle était l'aimant qui le dirigeait sur le chemin du devoir, et stimulé par le désir qu'il avait de lui être agréable, il ne se relâcha jamais dans ses efforts. Mettant en tout de la méthode et de l'activité, il était infatigable, et donnait la plus grande satisfaction à M. Sleek, qui se trouvait déchargé de plus de la moitié de sa besogne, et qui voyait que si Joé disait une fois qu'une chose serait faite, non seulement elle était bien faite, mais elle l'était à l'instant où elle devait être terminée. Joé ne songeait pas à ses repas quand il avait de l'ouvrage, et il lui arrivait souvent de se passer de dîner.

— Sleek, — dit un jour M. Small, — ce pauvre garçon mourra de faim.

— Ce n'est pas ma faute, monsieur ; tant qu'il y a quelque chose à faire, il ne veut pas aller dîner, et comme il y a presque toujours

quelque chose à faire, il est clair qu'il faut qu'il se passe souvent de dîner. Je voudrais qu'il logeât ici, et qu'il dînât avec nous quand le travail de la journée est terminé. Cela serait avantageux, et ce serait une épargne de temps.

— Le temps est de l'argent, Sleek. Épargner du temps, c'est épargner de l'argent. D'ailleurs il gagne bien sa nourriture. J'approuve votre proposition. Elle sera exécutée.

Ce fut ainsi qu'environ deux mois après son arrivée, Joé se trouva installé chez M. Small, où il avait une jolie petite chambre à coucher, et place à sa table, où il dînait avec les capitaines et officiers de marine, et ce qui était beaucoup plus précieux pour lui, dans la compagnie de mistress Phillips et d'Emma.

Plus d'un an se passa ainsi, et pendant ce temps notre héros devint un personnage de quelque importance. Il était le favori des capitaines de marine qui le connaissaient, parce que sa promptitude et sa ponctualité répondaient à l'idée qu'ils se faisaient de la manière de traiter les affaires, et ils disaient constamment à M. Sleek ou à M. Small : — Laissez-moi arranger cette affaire avec O'Donahue, et tout ira bien. — M. Small lui avait déjà accordé un

salaire de cent cinquante livres par an, indépendamment du logement et de la nourriture. Il était donc heureux et rien ne lui manquait. Il était connu de tous les officiers, parce qu'il était constamment à bord de leurs bâtiments, et il en était universellement aimé. Il découvrit bientôt qu'Emma avait du goût pour les curiosités d'histoire naturelle, et comme il allait à bord de presque tous les bâtiments qui entraient dans le port, il lui apportait fréquemment des coquillages et des oiseaux. C'était un genre de présents qu'il pouvait lui faire et qu'elle pouvait accepter, et il ne se passait pas une semaine sans qu'il ajoutât quelque chose à son musée. Les charmes d'Emma avaient alors pris tout leur développement, et elle était l'objet des attentions des officiers qui fréquentaient la maison de son oncle, non seulement à cause de sa beauté, mais parce qu'on supposait que M. Small, qui n'avait pas d'enfants, donnerait une bonne dot à sa nièce. Les soins qu'ils lui rendaient firent connaître la jalousie à notre héros, et lui faisaient quelquefois beaucoup de peine. Peut-être ses espérances croissaient-elles en proportion de sa fortune. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il avait parfois l'air très grave.

Emma était devenue trop clairvoyante pour ne pas en deviner la cause ; et elle chercha par de petites attentions à la faire disparaître. Ce n'est pas qu'elle comprît beaucoup mieux que Joé ce que c'était que la jalousie, mais elle ne pouvait souffrir de lui voir un air chagrin.

Telle était la situation des choses, quand M. Small dit un jour à Joé, qui était occupé à copier une commande sur un registre : — O'Donahue, je viens d'employer une partie de votre argent.

— Vraiment, monsieur ? je vous en suis très obligé.

— On faisait une vente considérable de vin de Bordeaux. Il était bon, se vendait à bon marché, et je vous en ai acheté pour six cents livres. Vous pouvez le faire mettre en bouteilles, le placer dans nos caves, et le vendre quand vous en trouverez l'occasion. Si ce marché ne vous plaît pas, je le garderai pour mon compte.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, — répondit Joé, qui appréciait la bonté de son patron. Et dans le fait, dans l'espace de deux mois, il gagna cent pour cent sur cette spéculation. Et comme les vins de France étaient alors très recherchés, et que M. Small lui

abandonna entièrement cette branche pour son compte, il ne tarda pas à acquérir une sorte de fortune indépendante.

Un matin que Joé était seul dans le bureau, ce qui était assez rare, un midshipman y entra. Il y était déjà venu plusieurs fois, et Joé le reconnut sur-le-champ. — Bonjour, monsieur O'Donahue, — dit le midshipman, — M. Small est-il ici ?

— Non ; il est sorti. — Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Oui, vous pouvez faire quelque chose pour moi, si vous pouvez me dire comment il faut m'y prendre pour obtenir de M. Small une petite avance sur ma paie.

— Il n'est pas dans l'usage de faire des avances aux midshipmen, — répondit Joé en souriant.

— C'est ce que je pense, et il faut toute l'impudence d'un midshipman pour lui faire cette demande. Le fait est, monsieur O'Donahue, que ma paie est de quarante livres par an, et sur cette somme je viens toujours à bout d'épargner quelque chose pour aider ma pauvre mère. Mais elle vient de faire une maladie, il lui faudrait dix livres sur-le-champ, et je n'ai

pas un farthing. A moins que je ne meure, je rendrai cette somme à M. Small, c'est bien certain; mais je n'ai guère d'espoir de l'obtenir, et il faut toute mon affection pour une mère pour me résoudre à m'exposer à la mortification d'un refus. Il est très vrai que c'est un triste métier que celui d'emprunter.

— Je pense de même, et je ne puis vous aider qu'en vous apprenant quelle est votre seule chance pour réussir. Exposez votre demande à M. Small comme vous venez de le faire, et tenez vous tout près de lui pendant qu'il vous répondra. S'il vous enfonce les jointures de ses doigts dans les côtes pour appuyer ses arguments, ne bronchez pas, car ce sera un bon signe, et attendez le résultat sans l'interrompre.

— J'en ferais bien davantage pour ma mère, — dit le pauvre midshipman. Et à l'instant même M. Small arriva.

Le jeune homme lui conta son histoire en peu de mots; et dès qu'il eut cessé de parler, M. Small lui répondit ce qui suit:

— Vous voyez, jeune homme, que vous me demandez de faire ce qu'aucun agent de la marine n'a jamais fait: — d'avancer de l'argent

sur une simple promesse de le rendre, et encore promesse faite par un midshipman. D'abord je n'aurai qu'une promesse sans aucune garantie, c'est le premier point. — Sentez-vous cela? — Et ici le mipshipman sentit bien certainement les jointures de M. Small entre deux côtes. — Ensuite l'exécution de la promesse dépend de votre retour dans ce port; et si vous y revenez, vous pouvez ne plus avoir la bonne volonté de payer. C'est un second point. — Et ces mots furent suivis d'une seconde application des jointures. — Ce n'est pas tout, vous ne pouvez même me donner une garantie personnelle, car vous pouvez être noyé, tué, avant qu'il vous soit dû aucune paie, et votre mort vous mettrait dans l'impossibilité de me payer. Vous ne pouvez même faire assurer votre vie, puisque vous êtes sans argent. C'est là le troisième point. Vous comprenez. — Le midshipman comprit qu'il fallait suivre l'avis de Joé, et le troisième coup ne le fit pas reculer d'une ligne, car son espoir croissait avec sa torture.—Mais, — ajouta M. Small, qui était évidemment satisfait de son argumentation, — il y a un autre point auquel je n'ai pas encore touché, et qui est que, comme bons chrétiens, nous devons

quelquefois prêter de l'argent sans aucune garantie, et même en donner dans l'occasion , car tel est le commandement de notre maître. C'est pourquoi, monsieur O'Donahue, dites à M. Sleek de donner à ce jeune homme l'argent qu'il demande. — C'est le dernier point, et c'est le meilleur. Qu'en pensez-vous ? — Et le midshipman se retira tout joyeux, quoique ce quatrième argument lui eût ôté la respiration. — Nous donnons ceci comme un échantillon de la logique de M. Small en théorie et en pratique.

Quelques instants après, M. Sleek vint dans le bureau. — L'amiral vient d'entrer dans cette rue, monsieur,—dit-il,—et je crois qu'il vient ici.

M. Small, qui ne se permettait pas d'appeler ses jointures à l'aide de ses arguments quand il avait affaire à un amiral, mais qui était toujours excessivement poli avec de grands personnages, sortit, le chapeau à la main, pour le recevoir.

—Nous entrerons dans votre bureau, s'il vous plaît, monsieur Small,—dit l'amiral,—car j'ai à vous parler d'affaires. J'ai reçu l'ordre très inattendu de quitter Portsmouth, et il faut que je

profite de la marée prochaine. Mes vaisseaux seront prêts, car je sais ce que notre marine peut faire au besoin ; mais, comme vous le savez, je n'ai pas un atome d'approvisionnement à bord. Le flot monte déjà depuis une heure, et il faut que nous mettions à la voile au commencement du jusant, car un délai de douze heures serait une chose très sérieuse. Voici la liste des objets qu'il me faut. Mes embarcations seront prêtes; les hommes ne manqu'ront pas. — Pouvez-vous nous fournir tout cela en ce peu de temps ?

— En ce peu de temps, sir William ! — répondit M. Small, en parcourant des yeux une liste qui l'effrayait.

— Il est onze heures, tout cela peut-il être prêt à quatre? Je ne puis vous donner un quart d'heure de plus.

— Impossible, sir William.

— Il est de la plus grande importance que nous mettions à la voile à cinq heures. — Il faut que je parte à cette heure, et je partirai; mais il serait dur de commencer une croisière sans approvisionnements.

— En vérité, sir William, si cela était possible...... Mais deux vaches, des moutons, du

foin, et d'autres objets qu'il faut se procurer à la campagne... Le temps est trop court. Si vous pouviez nous donner jusqu'à demain matin....

— Fort bien, monsieur Small; je n'ai pas encore nommé mon agent pour mes prises, et si vous m'aviez obligé.....

Pendant ce temps, notre héros avait jeté les yeux sur la liste, et s'adressant au capitaine du vaisseau-amiral qui accompagnait son commandant, il lui dit: — Pouvez-vous me dire, monsieur, si *la Zénobie* et *l'Oreste* partent avec l'escadre?

— Non, monsieur, ils n'en font point partie.

— En ce cas, je pense qu'au moyen de quelques arrangements, nous pourrons faire ce que vous désirez.

— Vraiment! — s'écria l'amiral.

— Oui, sir William. — Si vous voulez faire à l'instant le signal qu'on envoie à terre deux grandes embarcations, avec de bons équipages pour m'aider, je vous promets que tout sera prêt.

— Bravo, O'Donahue, — dit le capitaine; — s'il vous promet de le faire, amiral, cela sera fait.

— Puis-je compter sur vous, monsieur O'Donahue ?

— Oui, sir William, vous aurez tout ce que vous demandez.

— Eh bien, monsieur Small, si ce jeune homme tient sa parole, vous serez agent de mes prises. — Bonjour, messieurs.

— Comment avez-vous pu faire une telle promesse? — s'écria Small dès que l'amiral et le capitaine furent partis.

— Parce que je puis la tenir, — monsieur, — répondit Joé ; — j'ai dans Portsmouth des vaches, des moutons, et du fourrage pour *la Zénobie* et *l'Oreste*, et je pourrai demain les remplacer par d'autres, et quant à tout le reste, je puis me le procurer aisément.

— Cela est fort heureux; mais il n'y a pas de temps à perdre.

Notre héros, avec sa promptitude et son activité ordinaires, tint sa promesse. Et cela fut fort heureux pour M. Small, comme il l'avait dit, car en quelques mois sa place d'agent des prises de l'escadre lui valut près de cinq mille livres.

Il ne faut pas supposer que Joé négligeât sa correspondance avec Marie et avec Spikeman,

quoiqu'elle fût moins fréquente avec ce dernier. Marie lui écrivait tous les mois, quoiqu'elle eût peu de chose à lui dire, mais elle répondait à tout ce que Joé lui apprenait, elle le félicitait du succès qu'il obtenait. Dans le fait, pendant quatre ans que Joé avait passé avec M. Small, on pouvait dire qu'il s'était considérablement avancé dans le monde. Son capital, qui s'était fort augmenté, avait été placé dans les affaires de la maison, et au lieu d'être simple commis, il était devenu associé, et il jouissait de l'entière confiance de M. Small et de celle de M. Sleek, qui le chargeaient de toutes les affaires les plus importantes. En un mot, on pouvait dire que notre héros était en bon chemin pour gagner de la fortune et de la considération.

CHAPITRE XII.

Désespoir. — Amour. — Querelle. — Suicide.

Le lecteur peut être curieux de savoir quelle

était la situation respective d'Emma Phillips et notre héros l'un envers l'autre, à la fin des quatre années pendant lesquelles ils avaient été presque continuellement ensemble, et quand la distance qui les séparait diminuait à proportion de l'accroissement que prenait l'importance du jeune homme. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il en résulta les suites naturelles en pareil cas. Chaque année leur intimité augmentait, et chaque année ajoutait aux espérances de Joé, qui ne regardait plus comme impossible une alliance avec Emma. Cependant il n'avait pas encore une confiance entière en lui-même, ni dans sa fortune, et une longue habitude de respect et de vénération le plaçait dans la position d'un sujet devant une reine qui lui accorde ses bonnes grâces. Il n'osait donc avouer ses pensées ; il aurait fallu qu'Emma se chargeât de la tâche, peu convenable à une jeune fille, de lui faire sentir qu'il pouvait se hasarder à faire un aveu. Mais quoiqu'en apparence il n'y eût en lui que respect et reconnaissance, et dans Emma que condescendance et amabilité, il existait intérieurement chez tous deux une forte attraction l'un vers l'autre. Il régnait plus de contrainte dans leurs entrevues;

leurs expressions étaient plus réservées, car ils sentaient également toute la force des sentiments que chacun d'eux cherchait à cacher à l'autre. Ils étaient pensifs, circonspects, et souvent silencieux; leurs entretiens étaient décousus; ils passaient d'un sujet à un autre, et cherchaient à montrer de l'insouciance et de la vivacité, quand ils auraient donné tout au monde pour se parler sur un ton bien différent. Ils n'osaient approfondir trop exactement leurs propres sentiments; mais les efforts qu'ils faisaient pour se les cacher à eux-mêmes, quand ils étaient seuls, ne les faisaient que mieux connaître à ceux qui en étaient témoins. Mistress Phillips et M. Small virent bientôt ce qui se passait dans leur cœur, et s'ils avaient eu des objections à faire à leur mariage, ils auraient pris sur-le-champ des mesures pour les empêcher d'avoir des rapports si fréquents; mais ils n'avaient aucun dessein de s'y opposer, car notre héros avait gagné le cœur de la mère et celui de l'oncle, et ils attendaient tranquillement l'instant où les deux jeunes gens ne cacheraient plus leurs sentiments l'un pour l'autre.

Telle était la situation des affaires entre Joé

et Emma quand il arriva une circonstance qui mit fin pour le moment à tout le bonheur du premier. En passant par High-Street, il vit une escouade de soldats de marine conduisant deux hommes ayant les fers aux mains, et qui étaient évidemment des déserteurs qu'on avait arrêtés. Un sentiment d'alarme s'empara de lui, et un fâcheux pressentiment le porta à entrer dans la boutique d'un parfumeur, et à s'y placer de manière à voir les déserteurs sans en être vu. Ce pressentiment ne l'avait pas trompé, car il reconnut en l'un d'eux son ennemi constant, son persécuteur, Furness.

Si l'on eût enfoncé un poignard dans le sein de Joé, il n'aurait pu éprouver une sensation plus cruelle que lorsqu'il se trouva encore une fois si près de l'homme qui avait déjà voulu plusieurs fois être son dénonciateur. Ses traits changèrent si subitement, que la femme qui se trouvait dans le comptoir lui demanda s'il était indisposé, et lui offrit un verre d'eau. Cette question le rappela à lui-même; il répondit qu'il avait éprouvé tout-à-coup une violente douleur au côté, et but l'eau qu'on lui présenta. Il rentra chez M. Small au désespoir, oubliant l'affaire qui l'avait fait sortir, et il se

retira dans sa chambre, afin de pouvoir recueillir ses pensées. Que devait-il faire ? Cet homme avait été ramené à son corps ; il serait mis en jugement, puni, et puis rendu à la liberté. Lui serait-il possible d'échapper à ses yeux et d'éviter d'en être reconnu ? Pouvait-il le gagner? Oui, il le pouvait *à présent.* Il était assez riche pour cela. Mais la somme qu'il lui donnerait ne serait qu'un prélude à la demande d'une autre et à la menace d'une dénonciation en cas de refus. Il pensa qu'il n'avait d'autre chance que la fuite ; mais quitter sa situation actuelle, — abandonner Emma, — cela lui était impossible. Il resta dans sa chambre le reste de la journée, et se mit au lit de bonne heure, non pour dormir, mais pour réfléchir. Après une nuit de misère, dont les effets n'étaient que trop remarquables sur sa physionomie, Joé résolut de prendre des informations sur le destin probable de Furness. Ayant pris cette détermination, il sortit, et rencontrant un sergent du corps des soldats de marine qu'il connaissait légèrement, il l'accosta, lui dit qu'il avait vu ramener la veille deux déserteurs, et lui demanda s'ils avaient déserté d'un bâtiment ou des casernes. Le sergent lui répondit qu'ils

avaient déserté servant à bord de la frégate *la Niobé*, après y avoir commis un vol; qu'ils resteraient en prison dans les casernes jusqu'à l'arrivée de *la Niobé;* qu'ensuite ils seraient traduits devant un conseil de guerre, et qu'il n'y avait aucun doute que, pour cette double offense, ils ne fussent condamnés à passer par les verges en faisant le tour de la flotte.

Joé souhaita le bonjour au sergent, et retourna chez M. Small. Le changement de sa physionomie avait attiré, non seulement l'attention de ses deux associés, mais aussi de mistress Phillips, qui en était inquiète. Il passa toute la journée dans le bureau, paraissant occupé de sa besogne, mais toujours plongé dans les mêmes réflexions. Enfin il résolut d'attendre le résultat de la cour martiale avant de prendre un parti décidé, et ce parti, il ne savait encore quel il serait.

Nous laissons au lecteur le soin de se figurer dans quelle situation d'esprit se trouva Joé pendant les quinze jours qui se passèrent avant que *la Niobé* fût de retour d'une croisière qu'elle faisait dans la Manche. Deux jours après son arrivée, le signal d'usage annonça la convocation d'une cour martiale; la sentence fut

connue avant la nuit ; elle portait que les deux coupables passeraient par les verges, en faisant le tour de la flotte, le lendemain.

Ce n'était pourtant pas une consolation pour notre héros. Furness lui inspirait moins d'animosité que de crainte, et Joé désirait, non son châtiment, mais son absence et la certitude d'être à l'abri de ses persécutions. C'était le lendemain à neuf heures du matin que la peine des verges devait être infligée aux deux coupables, et quand il descendit de sa chambre, après avoir passé la nuit dans les réflexions les plus déchirantes, il avait décidé qu'il n'avait pas d'autre ressource que de quitter Portsmouth, Emma, et la belle perspective qu'il avait devant lui, peut-être pour toujours. C'était une détermination bien pénible, mais il l'avait prise, et il avait résolu de faire ce sacrifice. Son air égaré, quand il arriva pour le déjeuner, frappa mistress Phillips et Emma, mais elles ne firent aucune remarque. Ce repas se fit en silence, et bientôt après, notre héros se trouva seul avec Emma, qui s'approcha de lui les larmes aux yeux, et lui dit : — Qu'avez-vous donc, Joé ? Quelque chose vous pèse sur l'esprit. Vous nous alarmez tous, et moi plus que personne.

— Je crains, miss Phillips....

— Miss Phillips !

— Pardon, Emma ; mais je crains d'être obligé de vous quitter.

— De nous quitter ?

— Oui, de vous quitter, de quitter Portsmouth, peut-être pour toujours.

— Pourquoi ? — Qu'est-il donc arrivé ?

— Je n'ose ni ne puis vous le dire. — Faites-moi le plaisir de ne pas en parler quant à présent. — Vous devez vous rappeler que j'ai été obligé de quitter Gravesend tout-à-coup.

— Oui, mais je ne sais pourquoi. Seulement Marie m'a dit que ce n'était pas votre faute.

— Non ; c'était mon malheur. — Emma, je suis désespéré. — A peine ai-je fermé l'œil depuis quinze jours ; mais croyez-moi, je vous prie, quand je vous assure que je n'ai rien à me reprocher, que.....

— Nous sommes interrompus, — s'écria Emma à la hâte. — J'entends marcher quelqu'un.

A peine avait-elle eu le temps de faire quelques pas pour s'écarter un peu de Joé, que le capitaine de *la Niobé* entra dans la chambre.

— Bonjour, miss Phillips, — dit-il, — j'es-

père que vous vous portez tous bien. Je suis entré ici un instant en allant au bureau de l'amiral du port. Il est arrivé une catastrophe à bord de *la Niobé*, et il faut que je lui en fasse mon rapport sur-le-champ.....

— Vraiment! — dit Emma; — rien de sérieux, j'espère?

— Oh, non. Nous sommes seulement débarrassés d'un coquin qui aurait mérité d'être pendu et qui ne valait pas la corde. Un des soldats de marine qui devait passer ce matin par les verges en allant sur l'avant de la frégate sous la garde d'une sentinelle, s'est jeté par-dessus le bord et s'est noyé.

—Quel était son nom, capitaine?—demanda vivement Joé en le saisissant par le bras.

— Quel intérêt y prenez-vous, O'Donahue? Au surplus, si vous désirez le savoir, il se nommait Furness.

— J'en suis fâché pour lui, — répondit notre héros; — je l'ai connu autrefois dans des circonstances plus heureuses : voilà tout. — Et au milieu de toutes les sensations qui l'agitaient, Joé, n'osant s'exposer plus long-temps aux regards des autres, quitta la chambre et monta dans la sienne. Dès qu'il y fut, il se jeta à ge-

noux et remercia le ciel, non de la mort de Furness, mais de ce que son esprit était délivré du poids qui l'accablait. Il éprouva alors un tel soulagement, qu'au bout d'une heure il se trouva assez calme pour redescendre, et il entra dans le salon dans l'espoir d'y trouver Emma. Mais elle n'y était pas, et ce ne fut que le lendemain qu'il trouva l'occasion de lui parler tête-à-tête.

— Je sais à peine par où commencer, — lui dit-il, — pour vous expliquer ma conduite d'hier.

— Elle a certainement paru fort étrange, — — surtout au capitaine de *la Niobé*, qui m'a dit que vous aviez l'air d'avoir perdu l'esprit.

— Je m'inquiète fort peu de ce qu'il pense, mais beaucoup de ce que vous pensez, Emma; et il faut maintenant que je vous dise ce que la mort de cet homme me permet de faire. Il est très vrai qu'il a exercé une influence fort étrange sur ma vie. C'est lui qui m'a reconnu, et qui, s'il l'avait pu, m'aurait placé dans la nécessité, ou de me laisser croire coupable d'un crime dont je suis incapable, ou de faire pour me disculper ce que j'espère que je n'aurais pas fait, et que je ne ferai jamais. Je ne puis

en dire davantage sans trahir un secret qu'il est de mon devoir de garder, et qui, en le gardant, peut encore causer ma perte. Quand vous m'avez vu pour la première fois à genoux sur le bord de la grande route, Emma, c'était cet homme qui m'avait forcé à fuir de mon heureux domicile pour errer au hasard dans le monde; et c'est encore lui qui, m'ayant reconnu à Gravesend, m'obligea à en partir précipitamment. Je le revis à l'instant où il venait de déserter; mais j'évitai ses regards, et j'espérai que, puisqu'il avait déserté de Portsmouth, je pouvais habiter cette ville sans avoir à craindre de l'y rencontrer. Enfin, c'est sa réapparition ici, lorsqu'il y fut amené comme déserteur arrêté, qui me jeta dans l'état d'agonie où vous m'avez vu depuis près de trois semaines; et c'est parce que je savais qu'après avoir subi sa punition, il serait remis en liberté, et qu'il était possible qu'il me rencontrât et qu'il me reconnût encore, que j'avais résolu de quitter Portsmouth. Pouvez-vous donc être surprise de l'émotion dont je fus saisi en apprenant qu'il ne pouvait plus me nuire, et que je n'étais plus dans la nécessité de vous quitter, vous, votre bonne mère et mes dignes patrons?

— Certainement, après une telle explication, votre émotion n'a rien qui m'étonne, monsieur O'Donahue; mais ce qui me surprend, c'est que vous ayez un secret d'une si grande importance que vous ne puissiez le révéler à personne; c'est que vous tremblassiez d'être reconnu par cet homme, tandis que vous assuriez que vous n'aviez rien à vous reprocher. L'innocence et le mystère vont-ils jamais de compagnie?

—En m'appelant monsieur O'Donahue, miss Phillips, vous me faites sentir que j'ai blessé les convenances en vous donnant votre nom de baptême. Je croyais que la confiance que vous m'aviez accordée quand, étant encore enfant, je vous dis précisément ce que je vous répète en ce moment, que ce secret ne m'appartenait pas, ne me serait pas à présent si cruellement retirée. Je n'ai jamais varié dans mon histoire, et je puis ajouter que je ne me suis jamais senti dégradé en avouant que j'avais un secret que je devais garder. S'il plaisait au ciel que je n'eusse qu'à choisir entre la mort et la révélation de ce secret, je me flatte que je me soumettrais à mon destin avec fermeté, et que, dans ce malheur, je serais soutenu par le sen-

timent intime de mon innocence.—Je sens que je n'avais pas tort en vous disant hier que je devais quitter cette ville. J'y suis venu, parce que vous y étiez, vous dont la compassion et la bonté, quand j'étais pauvre et sans amis, m'avaient inspiré un dévouement si complet. Aujourd'hui que les circonstances ne sont plus les mêmes, et qu'il vous plaît de me retirer, non seulement votre bienveillance, mais même votre confiance, le charme qui m'avait attiré ici se trouve rompu, et je vous répète que j'en partirai dès que je pourrai le faire sans manquer à ce que je dois à votre excellent oncle.

La voix de Joé lui manqua en prononçant ces mots, et se détournant sans lever les yeux sur Emma, il sortit de l'appartement.

CHAPITRE XIII.

Changement d'air.

Le lecteur voudra bien remarquer que, dans la petite altercation rapportée à la fin du cha-

pitre précédent, Emma Phillips avait laissé échapper, sous la forme d'une interrogation, une sorte d'axiome, ou plutôt une métaphore qui offensa notre héros. Si Emma nous eût fait cette question : — L'innocence et le mystère vont-ils jamais de compagnie? — avec notre connaissance du monde nous lui aurions répondu : — Oui, ma chère miss Phillips, et très souvent. — Mais Emma avait eu tort d'employer cette métaphore, et surtout de l'employer dans un pareil moment. Pourquoi le fit-elle? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Tout ce que nous pouvons dire, à notre péril imminent, quand cette histoire sera lue par le beau sexe, c'est que nous avons fait la découverte que les femmes ne sont point parfaites, que les meilleures d'entre elles sont pleines de contradictions, et qu'Emma était femme. Que les femmes aient reçu du ciel beaucoup plus de dons que la généralité des hommes, c'est ce que nous sommes prêt à admettre, et leur cause a été plaidée par lady Morgan, mistress Jamieson, et plusieurs autres dames qui savent écrire beaucoup mieux que nous. Quand nous disons leur cause, nous entendons le droit auquel elles prétendent de

l'égalité avec notre sexe. Lisant l'autre jour un ouvrage de lady Morgan, ce qui, après une conversation avec elle, est un des plus grands plaisirs que nous connaissions, nous commençâmes à réfléchir sur les causes qui avaient soumis la femme à l'homme; en d'autres termes, comment l'homme avait acquis et conservé la supériorité sur elle. Nous fûmes forcé de convenir que l'esprit des femmes n'est pas inférieur à celui des hommes, et qu'on ne pouvait nier qu'elles n'eussent souvent plus d'aptitude à le cultiver. Quant à l'assertion que l'homme fait les lois, ou que sa charpente est formée de matériaux plus robustes, ce n'est point un argument, car une révolte de la part du beau sexe nous priverait bientôt de cet avantage, et des hommes qui recevraient l'éducation d'une berceuse succomberaient bientôt devant des femmes qui seraient habituées dès leur jeunesse à des exercices athlétiques. Après beaucoup de réflexions, nous en vînmes à la conclusion qu'il y a une grande différence entre l'action et l'esprit dans l'homme et dans la femme, le mécanisme de l'esprit étant plus compliqué chez elle que dans notre sexe. L'esprit d'un homme est son despote; il ne marche

que par une seule action; il n'a qu'un principe gouvernant, un pouvoir qui le pousse en avant, et auquel tout est subordonné. Ce pouvoir, déguisé et engourdi, comme il peut l'être dans les esprits faibles, est le seul qui ait sur lui une influence directe ; ce *primum mobile*, comme on peut l'appeler, est l'ambition, et en d'autres termes, l'égoïsme, et tout y est sacrifié.

Or, de même que plus une machine est simple, plus elle est forte, ainsi plus elle est compliquée, plus elle est faible; et si nous analysons l'esprit de la femme, nous verrons que son infériorité vient du simple fait qu'il s'y trouve tant de rouages sur rouages, tant de balanciers qui se compensent, — si nous pouvons employer ce terme, et nous l'employons à l'honneur de la femme; — que, quoiqu'elle ait ordinairement l'esprit plus juste que celui de l'homme, elle a perdu sa force d'action, et est devenue faible à l'instant où sa décision est prise. Quel obstacle arrêtera un homme dans le cours de son ambition? L'amour? non. — L'amitié? non. — Il y sacrifiera ses meilleures qualités, et, ce qui est plus difficile, il y fera servir ses plus mauvaises.

Il n'agit que d'après un seul principe, ne marche qu'à l'aide d'un seul pouvoir; et l'action étant simple, elle est forte en proportion. Mais l'esprit d'une femme se décidera-t-il ainsi? Sacrifiera-t-elle à l'ambition, l'amour, l'amitié, tous les nœuds de la nature? non. Les prétentions de chacun de ces penchants sont en général également balancées, et le quotient, quoique exact, est peu de chose, quand le calcul est terminé. Notre argument, après tout, ne tend qu'à prouver que les femmes, prises abstraitement, ont plus de principes, plus de conscience, et l'esprit mieux réglé que les hommes, ce qui est vrai si..... si elles pouvaient toujours aller aussi régulièrement qu'un chronomètre; mais plus le mécanisme est compliqué, plus il est difficile de le tenir en bon ordre, plus il est probable qu'il aura besoin de réparations, et que ses mouvements seront dérangés par un faible choc, qui ne produirait aucun effet sur un mécanisme aussi simple et aussi fort que celui de notre sexe. Non seulement leurs ressorts vont souvent mal, mais quelquefois les chocs sérieux qu'ils sont exposés à recevoir dans ce monde les mettent dans un état qui ne permet plus de les réparer.

Nous ne doutons pas que quelques uns de nos lecteurs ne disent déjà : « Ne vous inquiétez pas de l'esprit des femmes; songez à votre ouvrage. » — Eh bien, nous avons laissé Emma dans le salon, un peu étonnée du long discours de notre héros, et encore plus de l'avoir entendu pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, se hasarder à énoncer une opinion contraire à la sienne.

Emma Phillips, quoiqu'elle boudât un peu et que la rougeur lui eût couvert le front, avait pourtant l'air très aimable, tandis qu'elle était appuyée sur un sofa d'un air pensif. Ayant reçu des reproches d'un être qui avait toujours été près d'elle si attentif et si soumis, — sa créature en quelque sorte, — elle était mortifiée, — comme l'eût été toute jolie femme, — d'avoir perdu quelque chose de son pouvoir, — d'avoir aperçu dans son vassal des symptômes de rébellion, et elle se demanda si elle avait eu tort. Elle avait dit : « L'innocence et le mystère vont-ils jamais de compagnie ? » — Cela n'était-il pas vrai ? oui sans doute ; et son opinion était confirmée par d'autres, car elle avait lu cet axiome dans quelque livre, soit dans Burke, soit dans Larochefoucault, soit dans quelque autre au-

teur célèbre. Miss Phillips se mordit le bout d'un ongle, et réfléchit de nouveau. — Oui, elle voyait ce que c'était. Joé s'était avancé dans le monde, il était indépendant et bien accueilli dans la société; ce n'était plus le petit Joé de Gravesend, c'était un homme de quelque importance, et il était devenu ingrat : mais le monde était plein d'ingratitude. Cependant elle avait meilleure opinion de notre héros; oui certainement. Mais, dans tous les cas, elle saurait lui prouver.... Quoi? elle ne le savait pas trop. Ainsi finirent ses secondes réflexions, mais elle ne furent pas les dernières.

Qu'avait dit notre héros? de quoi l'avait-il accusée? de lui avoir retiré la confiance qu'elle avait eue en lui si long-temps. Cela était vrai; mais leurs positions relatives ne rendaient-elles pas le cas différent? Devait-il avoir des secrets pour elle? Il ne devait pas en exister entre eux. Cette idée lui fit faire de nouvelles réflexions, et bientôt son cœur généreux lui dit qu'elle avait eu tort; que Joé avait eu un juste motif d'être offensé, et elle résolut de lui faire réparation dès qu'elle se trouverait seule avec lui.

Ayant pris cette détermination, elle ne songea plus à la question préalable, et commença

à penser au secret de notre héros. Quel pouvait être ce secret? Combien elle voudrait le savoir! Tout cela était fort naturel. Pendant ce temps, Joé avait décidé de quitter Portsmouth, du moins pour quelque temps. Sa querelle avec Emma, si l'on peut donner ce nom à leur altercation, l'avait rendu malheureux, et les inquiétudes auxquelles il avait été livré depuis quelque temps avaient véritablement nui à sa santé.

Nous croyons qu'il n'a jamais existé dans ce monde personne, soit homme, soit femme, qui soit arrivé à un âge mûr, et qui ait vu la société, et qui ait pu dire ensuite qu'il avait été parfaitement heureux à une époque quelconque de son existence, ou qui, l'ayant dit, n'ait éprouvé tout le contraire un moment après que ces mots étaient sortis de sa bouche. — Il y a toujours quelque chose qui va mal, — comme nous le disait une bonne dame; et il en sera toujours de même. La mort de Furness était naturellement un grand soulagement pour l'esprit de notre héros; il lui semblait que toutes ses difficultés étaient surmontées, et qu'il n'avait plus à redouter aucune des suites qui pouvaient résulter du crime de son père.

Il pouvait maintenant, pensait-il, parcourir le monde entier sans craindre d'être reconnu, et il avait bâti assez de châteaux en l'air pour fonder une métropole, quand sa rupture avec Emma brisa le miroir magique à l'aide duquel il avait percé l'obscurité. Ce fut à l'instant où il se livrait le plus à l'espérance, qu'il reconnut la vérité de l'adage de la bonne dame, — qu'il y a toujours quelque chose qui va mal.

Après avoir passé une heure dans sa chambre, Joé descendit dans le bureau, où il trouva M. Small et M. Sleek à l'ouvrage, car leur besogne augmentait depuis que Joé avait tant négligé la sienne.

— Eh bien, mon bon ami, comment vous trouvez-vous? — lui dit M. Small.

— Il s'en faut de beaucoup que je me trouve bien, monsieur; je sens que je suis hors d'état de m'occuper d'affaires, et j'en suis véritablement honteux. Je crois que si vous pouviez m'accorder un congé d'une couple de mois, le changement d'air me serait utile. J'ai quelques affaires à Dudstone, et je les ai toujours remises depuis mon arrivée à Portsmouth.

— Je crois que le changement d'air pourra vous faire du bien, mon cher ami; mais je ne

puis m'imaginer quelles affaires vous avez à Dudstone.

— J'y ai un appartement où j'ai laissé du mobilier, des livres et du linge, quand j'en suis parti il y a plus de quatre ans, et je n'ai pas eu un instant pour y aller depuis cette époque.

— Vous y trouverez de l'ouvrage à épousseter, O'Donahue, ainsi allez-y quand il vous plaira; mais je crois que le plus important est de songer à votre santé. Prenez un congé de trois mois s'il le faut, j'y consens de tout mon cœur, et ne revenez que lorsque vous serez parfaitement rétabli.

— J'y consens également, — ajouta M. Sleek, — et je me chargerai de votre besogne pendant votre absence.

Notre héros leur fit ses remercîments, leur fit part de son intention de partir le lendemain de bonne heure par la diligence, et sortit du bureau pour aller faire ses préparatifs de départ.

Il y avait nombreuse compagnie à dîner, et ce ne fut que lorsqu'on eut passé dans le salon, que M. Small trouva l'occasion d'informer mistress Phillips des intentions de Joé. Elle

répondit qu'elle croyait qu'il prenait un bon parti. Il était évident que sa santé avait souffert depuis quelque temps; trop de travail en avait probablement été la cause, et un peu de repos opérerait sa guérison.

Emma, qui était assise près de sa mère, pâlit en apprenant cette nouvelle. Elle ne s'était pas imaginée que notre héros aurait exécuté si promptement le dessein qu'il lui avait annoncé le matin, et elle demanda à M. Small s'il savait quand O'Donahue partirait. La réponse fut qu'il avait retenu sa place dans la diligence du lendemain matin, et Emma, s'appuyant le dos sur le sofa, ne dit pas un mot de plus.

Quand toute la compagnie se fut retirée, mistress Phillips prit une bougie pour monter dans sa chambre, et Emma suivit l'exemple de sa mère. Mistress Phillips serra la main de Joé en lui souhaitant beaucoup de plaisir et un prompt retour de santé. Emma, voyant qu'elle avait perdu toute chance d'une entrevue avec lui, s'arma de tout son courage pour lui tendre la main en disant : — J'espère que votre absence vous procurera bonheur et santé, monsieur O'Donahue; — et elle suivit sa mère.

Joé, qui n'était pas en humeur de converser,

fit alors ses adieux à M. Small et à M. Sleek, et le lendemain matin, avant qu'Emma eût quitté le lit où elle avait passé la nuit sans dormir, il était déjà à une quinzaine de milles de Portsmouth.

CHAPITRE XIV.

Dans lequel notre héros tourne la tête du mauvais côté.

Quoiqu'il puisse être à propos, quand on a été offensé, de montrer qu'on n'y est pas insensible, il arrive très souvent qu'on agit d'après un premier mouvement et qu'on se porte à des mesures extrêmes. Ce fut ce que notre héros sentit, lorsque, assis dans la diligence, chaque seconde augmentait la distance qui le séparait d'Emma Phillips. Vingt fois il fut sur le point de quitter la diligence et de prendre une chaise de poste pour retourner à Portsmouth; mais c'eût été une inconséquence si marquée, que la honte l'en empêcha. Il continua donc sa

route jusqu'à la métropole ; et en y arrivant, n'ayant rien de mieux à faire, il se mit au lit. Le lendemain, il retint sa place pour le jour suivant dans la diligence de Manstone, après quoi il pensa qu'il irait faire une reconnaissance dans Holborn, pour apprendre au major et à mistress Mac Shane qu'il existait encore, à présent qu'il n'avait plus rien à craindre de Furness. Il trouva la boutique à la même place; la même odeur appétissante sortait de la grille par où l'air et le jour entraient dans la cuisine souterraine; mais il s'aperçut que le nom du major Mac Shane n'était plus sur la porte particulière à côté de celle du restaurant. Il entra dans la salle ouverte au public, jeta un regard vers l'endroit où mistress Mac Shane était ordinairement occupée à découper, et vit que cette fonction était remplie par une personne qu'il ne connaissait pas. Ce ne pouvait être mistress Mac Shane, car c'était un homme. Notre héros s'approcha de lui et lui demanda si mistress Mac Shane était toujours à la tête de cette maison. La réponse fut qu'elle avait quitté le commerce. Sa seconde question : — Où demeure-t-elle maintenant? — ne fut suivie que d'un — Je n'en sais rien, — prononcé avec quelques

symptômes d'impatience d'être interrompu dans sa besogne. Dans de telles circonstances, il ne restait à Joé qu'à s'asseoir devant une table pour dîner, ou à sortir de la maison, et il prit le dernier parti. Il retourna dans l'hôtel où il logeait, et passa le reste de la journée à penser à ses anciens amis, que le destin ne lui permettait pas de retrouver.

Il partit le lendemain matin, et arriva à Manstone un peu avant la nuit. Il se logea dans la principale auberge du village, qui avait pour enseigne les armes d'Austin, en l'honneur du domaine qui était dans le voisinage immédiat. Après avoir regardé les divers quartiers d'armes peints sur l'enseigne, sans se douter qu'il avait le droit de les porter lui-même, il commanda son souper, et se mettant à une fenêtre, il reconnut à quelque distance, dans la longue rue qui composait tout le village, l'humble auberge, ou plutôt cabaret, où Marie était venue le voir, lors de son premier voyage à Manstone. Notre héros n'avait plus alors l'orgueil de la pauvreté. Il avait été autrefois piqué de la manière dont il avait été traité au château quand il n'avait pas un ami; mais à présent qu'il se sentait sur un autre pied dans le monde,

il n'y songeait plus, et il avait résolu d'aller voir Marie le lendemain. Il avait alors l'air et les manières d'un gentleman, et il avait été tellement accoutumé aux marques de respect de tous les domestiques, qu'il ne supposait pas qu'on pût lui en manquer. Il se rendit donc le lendemain matin au château, frappa à la porte, et demanda à parler à miss Atherton, si elle demeurait encore chez mistress Austin. D'après sa mise et son extérieur, le domestique bien poudré qui lui avait ouvert la porte crut devoir le faire entrer dans une salle au rez-de-chaussée, où Marie ne tarda pas à venir le joindre.

— Je vous aurais à peine reconnu, mon cher Joé, — lui dit-elle, les larmes aux yeux, après l'avoir embrassé tendrement ; vous êtes un homme à présent. En vous voyant tel que je vous vois, je ne puis me figurer que vous soyez le petit Joé que j'ai connu chez mistress Chopper.

— C'est à cette bonne femme que nous sommes redevables de notre prospérité, Marie. Savez-vous que votre argent a tellement fructifié que je voudrais que vous le représsiez, de crainte que quelque accident ne vous le fasse perdre ? Je vous en ai apporté le compte.

—Rendez-moi plutôt compte de vous-même, mon cher frère; je n'ai pas besoin d'argent, j'ai ici tout ce qu'il me faut, et j'y suis parfaitement heureuse.

— Vous devez l'avoir été, Marie, car vous paraissez aussi jeune et aussi fraîche que la dernière fois que je vous ai vue. — Comment se porte votre maîtresse?

— Bien, et je crois qu'elle serait heureuse sans l'étrange maladie de M. Austin, qui se renferme entièrement chez lui, et ne met jamais les pieds hors des grilles du parc. Il est devenu plus hautain et plus impérieux que jamais, et plusieurs domestiques ont quitté son service depuis quelques mois.

— Je n'ai nul désir de le voir, ma chère Marie, après ce qui s'est passé ici la seule fois que j'y suis venu. Je ne souffrirai l'insolence de personne, — pas même dans sa propre maison.

— Ne parlez pas si haut! cette porte donne dans son cabinet. Il ne vous dirait rien, mais il se mettrait en colère contre moi.

— En ce cas, vous feriez mieux de venir me voir aux *Armes d'Austin*, où je suis logé.

— J'y viendrai ce soir.

En ce moment, la porte qui conduisait dans le cabinet de M. Austin s'ouvrit tout-à-coup, et une voix s'écria :

— Marie! ayez la bonté d'aller causer ailleurs avec vos amoureux!

Joé entendit cette voix rauque et dure, mais sans la reconnaître; et ne se souciant pas de voir M. Austin, il resta comme il était, le dos tourné vers la porte, qui se ferma avec grand bruit.

— Eh bien, — dit Joé, — voilà un joli échantillon de son caractère; dans tous les cas, que ne lui avez-vous dit que j'étais votre frère?

— Parce qu'il valait mieux ne rien dire. Il ne reviendra pas.

— Je vais donc me retirer. — Vous ne manquerez pas de venir ce soir?

— Je viendrai bien certainement. — Chut! j'entends ma maîtresse avec M. Austin. — Je voudrais que vous la vissiez! Je suis sûre que vous l'aimeriez.

La porte s'ouvrit, et se referma sur-le-champ.

— Qui était-ce? — demanda Joé, qui n'avait pas voulu se retourner.

— Mistress Austin. Elle n'a fait que se montrer, et voyant que j'étais avec quelqu'un, elle m'a fait un signe, probablement pour me faire entendre qu'elle a besoin de moi, et s'est retirée. A présent, vous pouvez partir; soyez bien sûr que je vous verrai ce soir.

Notre héros la quitta. Il avait été en présence de son père et de sa mère sans le savoir, uniquement parce que le hasard avait voulu, en ces deux occasions, qu'il eût la tête tournée du mauvais côté. Il sortit donc de la maison sans être plus instruit que lorsqu'il y était entré. Dès qu'il fut parti, Marie se rendit près de sa maîtresse.

— Avez-vous besoin de moi, madame? — lui demanda-t-elle.

— Non; mais M. Austin m'avait envoyé chercher. Il était mécontent d'avoir chez lui un étranger, et il voulait me charger de le congédier.

— Il est parti, madame. C'était mon frère.

— Votre frère! je suis fâché qu'il vous ait quittée sitôt. Mais vous savez combien M. Austin a les nerfs susceptibles, et il n'y a point à raisonner contre une maladie de nerfs. J'aurais été charmée de voir votre frère. Je crois que

vous m'avez dit qu'il faisait assez bien ses affaires à Portsmouth?

— Oui, madame. Il est maintenant associé d'une des premières maisons de cette ville.

— Eh bien, il aura bientôt besoin de vous pour tenir la sienne; et dans le fait, cette situation vous convient mieux que celle que vous occupez ici. Je ne dois donc pas regretter de vous perdre, puisque ce sera pour votre bien.

— Il ne pense pas à prendre une maison, madame, et je n'ai pas la moindre idée de vous quitter : la place que j'occupe chez vous est bien assez bonne pour moi. Je lui ai promis d'aller le voir ce soir aux *Armes d'Austin*, si vous vouliez bien me le permettre.

— Très volontiers, — répondit mistress Austin, et ce fut la fin de leur conversation.

Notre héros resta deux jours à l'auberge, et Marie en passa une partie avec lui. Il partit ensuite pour Dudstone. Il ne fit pas confidence à Marie de son attachement pour Emma Phillips; mais il lui fit part de la mort de Furness et du sentiment de sécurité que cet événement lui inspirait, et il lui promit de revenir la voir avant de retourner à Portsmouth.

Joé se remit en voyage et arriva sans aventure à l'ancienne ville de Dudstone, où il descendit à l'hôtel du Commerce. Son seul but était de voir dans quel état se trouvait ce qu'il avait laissé dans sa chambre. Pendant les deux premières années, il en avait régulièrement envoyé le loyer à la vieille femme à qui la maison appartenait; mais depuis ce temps, on ne lui en avait pas demandé le paiement, quoiqu'il eût envoyé son adresse; et occupé d'affaires nombreuses bien plus importantes, il avait perdu de vue celle-ci, ou s'il y songeait un jour, il l'oubliait le lendemain. Il avait emporté avec lui la clé de sa chambre; et en arrivant à la maison, il frappa à la porte, en se disant que la vieille femme était peut-être morte, et qu'en ce cas ses héritiers auraient probablement disposé des objets qui lui appartenaient chez elle. Ses conjectures ne se réalisèrent pourtant pas, car ce fut la bonne femme elle-même qui lui ouvrit la porte. Dans le premier moment, elle ne le reconnut pas; mais quand il lui eut montré la clé de sa chambre, elle finit par se rappeler ses traits, et fut convaincue qu'il était le véritable propriétaire de tout ce qui s'y trouvait. Elle lui dit qu'elle ne savait pas écrire, et

que la personne qui lui avait écrit pour elle à Portsmouth étant morte, elle n'avait pas voulu en employer une autre, étant bien sûre qu'il reviendrait tòt ou tard, et qu'il la paierait. Elle ajouta qu'elle craignait que le mobilier n'eût beaucoup souffert pour être resté plus de quatre ans dans une chambre qui avait toujours été fermée ; et quand la porte en fut ouverte, on vit que cette crainte était fondée, du moins en partie. Elle lui dit aussi que s'il lui avait permis de louer cette chambre meublée, il y aurait gagné, attendu qu'on lui en avait fait la demande bien des fois. Joé entra dans son appartement, qui était certainement couvert de près d'un pouce de poussière. Dès qu'on y eut allumé du feu, il réunit tout ce qu'il voulait garder, comme les livres, l'argenterie et quelques autres objets qu'il désirait conserver en souvenir de Spikeman ; et en ayant rempli une grande caisse, il la fit porter à son auberge. Il solda les loyers dont il était redevable, et fit ensuite présent à la bonne femme de tout le reste du mobilier, ce qui la rendit superlativement heureuse pour le moment, et c'est quelque chose dans un monde aussi variable que le nôtre.

De retour aux *Armes d'Austin*, il écrivit à Spikeman et à M. Small, et après avoir mis ses lettres à la poste, comme il ne comptait partir que le lendemain, il résolut de faire une visite à ses anciennes connaissances, mistress James et ses filles. Il frappa à la porte, et miss Amélie vint ouvrir, mais elle n'avait qu'un bras à son service, car l'autre portait un enfant d'environ quinze mois, et les cris d'un autre beaucoup plus jeune, dans une chambre voisine, étaient une seconde preuve de mariage. Notre héros fut obligé de décliner son nom, car il vit qu'il n'était pas reconnu. Il fut alors bien accueilli, et invité à entrer dans le petit salon. En quelques minutes, il apprit tout ce qui s'était passé dans la famille depuis son départ. La mère était morte il y avait déjà trois ans, et chacune de ses filles avait trouvé mille livres dans la succession, et elles avaient vu toutes deux qu'avec mille livres on pouvait trouver des maris à Dudstone et dans les environs. Miss Amélie avait épousé un entrepreneur de bâtiments qui avait beaucoup d'ouvrage, moins à construire des maisons neuves qu'à réparer les vieilles. Ils faisaient de bonnes affaires et avaient déjà deux enfants. Sa sœur, miss Ophé-

lie, avait épousé un jeune fermier du voisinage, et elle pouvait voir tous les jours, sur les terres de sa ferme, son argent, sous la forme de bœufs et de moutons. Ils étaient heureux et faisaient bien leurs affaires. Joé resta une heure avec Amélie : elle aurait bien voulu qu'il restât pendant plus long-temps pour qu'il pût voir son mari, M. Potts, et lui dire comment il le trouvait ; mais Joé la pria de l'excuser, et prit congé d'elle, en l'invitant à le rappeler au souvenir de sa sœur. — Le lendemain matin, il était sur la route de Londres.

CHAPITRE XV.

Correspondance très agréable.

Dès que Joé fut arrivé dans la métropole, il se rendit chez le correspondant de Portsmouth, pour s'informer si l'on y avait reçu quelque lettre pour lui. Il en trouva une intéressante de M. Small qui, après quelques préliminaires

relatifs aux affaires, et quelques commissions dont il le chargeait dans la capitale, continuait ainsi qu'il suit :

« Votre santé a été une source de grande in-
» quiétude pour nous tous, non seulement
» dans le bureau, mais dans le salon. On a at-
» tribué votre maladie à une application trop
» constante à vos devoirs; et je dois convenir
» que, tant que vous vous êtes bien porté,
» vous ne vous êtes donné aucun relâche. Mais
» nous avons lieu de supposer que d'autres
» causes peuvent avoir occasionné ce change-
» ment rapide de votre enjouement et de votre
» activité en une prostration totale de corps
» et d'esprit. Vous serez fâché d'apprendre que
» la santé d'Emma a beaucoup souffert depuis
» votre départ, et toute l'expérience de M. Tay-
» lor, notre médecin, ne peut atteindre à la
» cause de cette maladie. Cependant elle a fait
» assez de confidences à sa mère pour nous
» faire savoir que vous y êtes entré pour beau-
» coup. Elle lui a avoué qu'elle ne s'est pas bien
» conduite envers vous, et qu'elle ne vous a
» pas rendu justice, et je crois que c'est cette
» conviction qui est la principale cause de sa
» maladie. J'ai été trop constamment dans le

» bureau pour savoir ce qui s'est passé dans le
» salon ; mais je crois que vous devez nous con-
» naître trop bien , pour ne pas savoir que nous
» désirons votre bonheur en tous points, et votre
» séjour permanent au milieu de nous. Qu'Emma
» se tourmente , c'est une chose certaine ;
» qu'elle est fort aimable , c'est ce qui ne l'est
» pas moins. Votre retour nous ferait à tous le
» plus grand plaisir. Je n'ai pas besoin de vous
» dire que j'aime ma nièce et que je désire son
» bonheur. Je vous aime aussi, et je désire éga-
» lement le vôtre. J'espère donc que la légère
» altercation qui paraît avoir eu lieu entre ma
» nièce et vous sera bientôt oubliée ; car il faut
» que vous ayez été ensemble sur le pied de l'in-
» timité pour avoir eu ensemble une querelle ,
» et pour qu'elle ait produit sur elle un tel effet.
» J'ai en vous la confiance que je suis sûr que
» vous méritez , et c'est pourquoi je vous dis
» que , d'après le rapport que m'a fait sa mère ,
» je crois que son cœur n'est plus à elle , et je
» ne connais personne à qui je donnerais plus
» volontiers ma nièce , personne à qui mistress
» Phillips accorderait avec plus de satisfaction
» la main de sa fille, que celui à qui nous pen-
» sons qu'elle l'a donné. Si donc je ne me

» trompe pas dans ma supposition, vous serez
» reçu ici à bras ouverts par tout le monde, et
» même par Emma, dont le caractère n'a pas
» un atome de coquetterie. Elle a ses défauts,
» comme tous ses semblables ; mais, si elle en
» a, elle n'est pas assez fière pour refuser de les
» avouer. Vous en conviendrez vous-même
» quand vous aurez lu le billet ci-inclus, qu'elle
» m'a chargé de vous faire parvenir, en me
» priant de le lire auparavant. J'espère que
» cette missive accélèrera votre guérison, et
» que nous vous reverrons avant peu. Dans
» tous les cas, répondez-moi de suite ; et si je
» suis dans l'erreur, dites-le moi franchement,
» afin que je détrompe les autres. »

Joé ouvrit alors le billet d'Emma, qui était ainsi conçu :

« Mon cher ami, — en y réfléchissant, je
» pense que j'ai été injuste envers vous, et mon
» dessein était de vous le dire, si vous n'étiez
» point parti si précipitamment, que je n'ai pu
» en trouver l'occasion. Ma faute a pesé sur
» mon esprit depuis ce temps, et je ne puis
» perdre le premier moment que je trouve pour
» vous en demander pardon. J'espère que lors-
» que nous nous reverrons, ce sera avec les

» mêmes sentiments d'amitié que nous avons
» toujours eus l'un pour l'autre avant cette
» malheureuse circonstance.

» Votre affectionnée,

» Emma. »

On peut bien s'imaginer que ces deux lettres furent pour notre héros une source de bonheur sans mélange. L'oncle d'Emma lui disait assez clairement qu'il pouvait aspirer à sa main et l'obtenir, et certainement le billet de la nièce ne contenait rien qui pût lui faire supposer le contraire. Cependant il ne put y répondre par le même courrier. Si l'inquiétude et le chagrin avaient occasionné sa maladie, la joie le priva presque de ses facultés, et il fut obligé de se mettre au lit. Mais il était heureux, presque trop heureux, et il put enfin goûter les douceurs du sommeil, et il fit de ces rêves qui ne peuvent arriver qu'à ceux qui voient par anticipation tous les désirs de leur cœur accomplis. Le lendemain il écrivit à M. Small, lui faisant avec franchise l'aveu de son amour pour Emma, et disant que s'il ne l'avait pas avoué plus tôt, c'était parce que son humble origine l'avait rendu timide, et qu'il sentait combien

peu il était digne d'elle. Enfin, il le priait d'employer son influence en sa faveur, attendu qu'il n'oserait parler pour lui-même, jusqu'à ce qu'il fût assez assuré de son bonheur pour l'y encourager. Il répondit à Emma qu'il la remerciait de conserver sa bonne opinion de lui. L'idée de l'avoir perdue l'avait rendu bien malheureux. Il était honteux de la vivacité à laquelle il s'était laissé emporter, et c'était à lui de demander pardon, et non à celle qui avait eu pour lui si long-temps tant de bonté et d'indulgence. Il ajouta qu'il se trouvait déjà beaucoup mieux, et qu'il espérait abréger l'absence que lui avait permise son excellent oncle. Ayant fini et envoyé à la poste ces deux épîtres, notre héros sortit pour faire une promenade dans la capitale.

CHAPITRE XVI.

Contenant une longue histoire, mais qui ne pouvait être divisée en deux parties.

On peut faire une longue promenade dans

la ville de Londres sans objet déterminé, et cependant trouver à s'amuser, car il y a peu d'occupations qui soient plus agréables et plus instructives, et qui suggèrent plus de réflexions, que celle de regarder aux fenêtres des boutiques. On paie un shelling pour voir une exhibition quelconque, au lieu que là on a l'avantage d'en voir un nombre immense sans avoir rien à payer, pourvu qu'on ait la main sur son mouchoir de poche. Ce fut ainsi que Joé s'amusa : il vit à la fenêtre d'une boutique des châles fort élégants qu'on pouvait acheter pour une livre; des écharpes à trois shellings six pence, et des toiles d'Irlande safranées par le temps de manière à ne pouvoir jamais recouvrer leur blancheur primitive, à un prix extrêmement modique; — à une autre, des rangées de montres de toute espèce, depuis l'humble montre d'argent à cinquante shellings, jusqu'à la montre d'or ou émaillée à douze et quatorze guinées, toutes garanties excellentes.—Allant plus loin, il trouva une collection de tableaux peints à l'huile exposés en vente, comme pour montrer aux passants ce qu'ils devaient *ne pas* acheter. — Une boutique de gravures lui donna une idée du mérite des différents maîtres en

dessin et en composition, et comme il ne pouvait se transporter au Vatican, autant valait voir ainsi ce que le Vatican contenait, et cette vue lui rappelait l'ancienne Rome et toute sa gloire. — Une boutique de marchand de tabac le transporta en Virginie, où bien des gens avaient été déportés autrefois. — Un épicier le conduisit en idée au milieu des nègres dans les Indes occidentales, et de là, comme par magie, dans les bosquets aromatisés des îles qui produisent les épices. — Une boutique de curiosités remplie de bronzes, d'armures, de porcelaines et d'ouvrages en marqueterie, présenta en même temps plusieurs siècles à son imagination : les temps de la féodalité et de la chevalerie, le XVe siècle, la belle du XVIe, avec la canne à pomme d'ambre et les dentelles en point des élégants qui briguaient ses bonnes grâces ; tous ces personnages ayant disparu, n'étant plus que poussière, tandis que des effets qui leur avaient appartenu, et même partie de leur costume existaient encore.

Notre héros continuait à marcher, ses pensées changeant ainsi d'objet à mesure qu'il avançait, quand son attention fut attirée par un de ces placards qui semblent s'être considé-

rablement perfectionnés depuis quelque temps, car leur dimension augmente de jour en jour, et l'on ne saurait dire quelle en sera la fin, à moins qu'ils ne deviennent des placards sans fin. Ce placard annonçait qu'il y aurait ce soir-là une mascarade au Vauxhall, avec feu d'artifices, jets d'eau, etc. Joé avait entendu parler du Vauxhall, et sa curiosité étant excitée, il résolut d'y passer la soirée, car c'était alors un lieu de réunion à la mode.

Il était six heures et demie, et c'était le moment d'y aller ; il se dirigea donc vers le pont de Westminster, et, sans avoir été obligé de demander son chemin plus de trois fois, sans avoir perdu plus de trois minutes à regarder entre les balustres du pont les barques et bateaux qui remontaient, descendaient et traversaient la Tamise, il arriva à la porte du Vauxhall, prit un billet et entra. Il s'y trouvait beaucoup de monde, mais peu de masques. On voyait environ vingt-cinq arlequins, sept à huit pantalons, trois diables et quarante à cinquante dominos; un homme, portant une armure d'airain, restait immobile, toujours à la même place, car son armure était si lourde qu'il pouvait à peine en soutenir le poids. Mais chacun

le regardait en passant, et il était plus que dédommagé de ses souffrances par l'attention qu'il attirait. Joé se trouva bientôt près de l'orchestre, qui était resplendissant de lumière, et il écouta fort attentivement une dame ayant la tête couverte de plumes d'autruche, et chantant en italien un air de bravoure dont ses auditeurs n'entendaient pas un mot, tandis que des musiciens, en chapeau à cornes, placés derrière elle, accompagnaient sa voix de leurs instruments. Notre héros était appuyé contre un gros arbre, et il recevait sur son habit, sans le savoir, des gouttes de graisse fondue, tombant d'un lampion qui y était attaché. En ce moment, deux hommes s'arrêtèrent de l'autre côté du tronc de cet arbre, et l'un dit à l'autre : — Je vous dis qu'elle est ici, Joseph, et qu'elle y est avec le chrétien. Manassé l'a découvert par le moyen du cocher de fiacre qui les a amenés. Si nous ne la découvrons pas cette nuit, elle ne reviendra jamais chez son père.

— Quoi! deviendra-t-elle une *meshumed*, — une apostate! — s'écria l'autre; — j'aimerais mieux la voir dans son cercueil. — Père de toute sainteté! la fille d'un rabbin couvrir sa

famille d'une telle honte ! ! Nos péchés et ceux de nos pères ont attiré ce malheur sur notre maison. Si je trouve ici ce chrétien, je lui enfoncerai mon poignard dans le cœur.

— *Lemaan hashem!* Pour l'amour du dieu d'Abraham, mon fils, songez à ce que vous dites, et ne soyez pas si téméraire. Hélas! hélas! nous vivons au milieu des païens, et elle est sans doute déguisée sous les vêtements des femmes moabites. Manassé m'a dit qu'il avait aussi découvert que le chrétien portait un domino noir à manches tailladées, et dont les taillades étaient garnies en blanc. C'est une marque qui nous le fera reconnaître, et s'il a une femme avec lui, ce ne pourra être que votre sœur Miriam.

— Je vais le chercher, et je vous retrouverai en cet endroit dans une demi-heure.

— Non, Joseph, mon fils, nous ne nous séparerons pas, je ne puis me fier à vous dans votre colère, et je sais que vous êtes armé. Non, nous les chercherons ensemble. *Roosh Hakodesh!* Puisse l'esprit saint nous guider, et la fille de notre maison nous être rendue, car elle est à présent l'amertume de mon cœur et la désolation de mon âme.

— Que je découvre le *gaw*, — l'infidèle ! — s'écria Joseph en suivant son père. Et Joé le vit placer une main dans son sein, et en tirer à demi un poignard de sa gaine.

Notre héros comprit aisément ce dont il s'agissait. Une jeune fille juive avait donné rendez-vous à un amant chrétien, ou s'était enfuie avec lui, et son père et son frère étaient à sa poursuite.

— Tout cela est fort bien, — pensa Joé, — mais quoiqu'il leur soit très permis de chercher à empêcher ce mariage, je n'aime pas le poignard dont ce jeune israélite est armé. Dans tous les cas, si je rencontre ces deux jeunes gens, je leur ferai part de ce que le hasard vient de m'apprendre — Ayant pris cette détermination, Joé quitta l'orchestre, et entra dans l'allée couverte qui conduit à ce qu'on appelle ordinairement les allées sombres. Il venait d'y entrer quand il vit s'avancer vers lui deux individus en dominos, dont le plus petit s'appuyait sur le bras du plus grand, de manière à prouver que c'était un homme et une femme. Quand ils furent arrivés à environ vingt pas des promenades éclairées, ils se retournèrent sur leurs pas, et Joé s'aperçut en ce

moment que le domino noir du plus grand avait des manches tailladées et garnies en blanc.

— Ce sont eux, — pensa Joé, — ils ne sont pas en sûreté ici, car on pourrait y commettre un meurtre presque sans aucune chance d'être découvert. A tout hasard, je les avertirai. — Il les suivit de manière à les rejoindre peu à peu; mais ils étaient si occupés de leur conversation qu'ils ne s'aperçurent de sa présence que lorsqu'il n'était plus qu'à quelques pieds d'eux. Le domino noir se retourna avec un air d'impatience, comme s'il eût voulu lui demander pourquoi il les suivait ainsi.

— Vous êtes épié et en danger, monsieur, si vous êtes la personne pour qui je vous prends, — dit Joé à voix basse en s'approchant de lui.

— Qui êtes-vous, pour me parler ainsi? — demanda le domino noir.

— Un étranger pour vous, — un homme qui ne vous reconnaîtrait pas, quand même vous n'auriez pas de masque. Le hasard m'a fait entendre une conversation relative à un homme qui porte un domino semblable au vôtre. Au surplus, j'ai pu me tromper; mais,

dans tous les cas, cet avis ne peut vous nuire. — Et à ces mots, Joé tourna d'un autre côté.

— Priez-le de ne pas s'éloigner, mon cher Henri, — dit la voix douce d'une femme. — Je crains que nous ne soyons réellement en danger, et il ne peut vous avoir parlé ainsi que par intérêt pour nous.

Le domino noir suivit sur-le-champ notre héros, et l'accosta en le priant d'excuser le ton brusque qu'il avait pris en répondant à son avis, ce qu'il attribua à la manière inattendue et soudaine dont Joé le lui avait donné, et il lui demanda comme une grâce de vouloir bien lui expliquer pourquoi il avait cru nécessaire de lui parler ainsi.

— Je vous le dirai bien volontiers, monsieur. Ce n'est pas que j'aime à me mêler des affaires des autres; mais voyant que l'un d'eux avait un poignard, et.....

— Un poignard! — répéta la femme, qui les rejoignit en ce moment.

— Oui, un poignard; et il paraissait déterminé à s'en servir. En un mot, madame, si votre nom est Miriam, ce que j'ai entendu vous regarde; dans le cas contraire, il est inutile que j'en dise davantage.

— Son nom est Miriam, — dit le domino noir, — et je vous conjure, monsieur, de nous dire tout ce que vous avez appris.

Joé leur conta brièvement tout ce qu'il avait entendu, et leur dit qui étaient ceux qui les poursuivaient.

— Nous sommes perdus! — s'écria la jeune femme; — nous ne leur échapperons jamais. — Que faire? Mon frère est un lion quand il est en courroux.

— Je ne crains rien pour moi, — dit le domino noir; — si l'on m'attaque, je saurai me défendre. Mais s'ils nous rencontrent, je vous perdrai; car votre père vous emmènera pendant que je me défendrai contre votre frère.

— Dans tous les cas, monsieur, — dit Joé, — je vous engage à ne pas rester dans ces allées sombres, à présent que vous savez ce qui peut arriver.

— Mais si nous allons dans la partie des jardins qui est illuminée, ils me reconnaîtront sur-le-champ, puisqu'ils savent quel domino je porte.

— Quittez-le.

— Ce serait encore pire, car ils me connaissent parfaitement. — Votre conduite a été si

obligeante, monsieur, que peut-être vous ne nous refuserez pas votre aide ?

Notre héros était amoureux, et il était naturel qu'il prît intérêt à ceux qui éprouvaient le même sentiment que lui. Il répondit donc au domino noir que s'il pouvait leur être utile, il était à leur service.

— En ce cas, ma chère Miriam, voici ce que je propose. Vous vous mettrez sous la protection de monsieur. Vous n'avez rien à craindre, car il nous a prouvé qu'il a un bon cœur. Il peut vous faire sortir du jardin sans que vous ayez à redouter d'être découverte, et vous conduire ensuite en lieu de sûreté. Moi je resterai ici encore une demi-heure. Si votre père et votre frère me rencontrent, ils pourront me reconnaître à mon domino; mais comme vous ne serez pas avec moi, ils n'auront aucun prétexte pour m'attaquer, et après un certain temps je retournerai chez moi.

— Et moi, que deviendrai-je? — demanda la jeune fille.

— Vous donnerez mon adresse à monsieur, et il voudra bien demain matin venir m'informer où vous êtes. — Je vous donne beaucoup d'embarras, monsieur; mais je vous prouve en

même temps toute ma confiance. — J'espère pourtant que ma demande ne contrariera aucun de vos arrangements préalables.

— Je me flatte que votre confiance n'est pas mal placée, monsieur; et je suis en ce moment maître absolu de mon temps. Je vous promets que si cette dame veut bien se fier à un étranger, j'exécuterai toutes vos instructions. — Je n'ai point de masque, madame, croyez-vous pouvoir m'accorder votre confiance?

— Je le crois, et il le faut, monsieur, sans quoi il y aura du sang répandu. — Mais les voici, Henri, — je les reconnais. — Regardez : — là-bas, au bout de cette allée éclairée.

Joé se retourna et aperçut les deux hommes dont il avait entendu la conversation. — Ce sont eux, monsieur, — dit-il au domino noir. — Enfoncez-vous plus avant dans les allées sombres; je donnerai le bras à madame, et nous passerons hardiment devant eux. — Partez, monsieur, partez vite!

Il passa à la hâte le bras de la jeune juive sous le sien et s'avança hardiment vers les deux Israélites. Quand ils furent près d'eux, il sentit qu'elle tremblait comme la feuille, et il craignit que les jambes ne lui manquassent. Lorsqu'ils

passèrent devant eux, les yeux noirs des deux juifs se fixèrent avec attention sur notre héros. Il les regarda à son tour d'un œil fixe et continua son chemin. Quand ils furent éloignés de quelques pas, il dit à demi-voix à sa jeune compagne : — Vous êtes en sûreté maintenant. — Il lui fit traverser le jardin, et quand ils en eurent passé la porte, il fit venir une voiture, l'aida à y monter, et l'y suivit.

— Où vous conduirai-je? — lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, — où vous voudrez, pourvu que nous nous éloignions d'ici.

Joé nomma au cocher l'hôtel où il était logé, car il ne connaissait pas d'autre endroit où il pût la conduire. Lorsqu'ils y furent arrivés, il la laissa dans la voiture, afin de préparer l'hôtesse à la recevoir. Il lui dit qu'il venait de sauver une jeune personne d'une situation très périlleuse, et qu'il la priait de la prendre cette nuit sous sa protection, jusqu'à ce qu'il pût la reconduire chez ses parents le lendemain matin. Bien des gens aiment à être consultés pour se donner un air d'importance. La bonne dame, qui avait froncé les sourcils en entendant parler d'une jeune personne en domino qu'un jeune homme amenait chez elle au commen-

cement de la nuit, permit à ses traits de se relâcher, quand elle apprit qu'elle devait rester sous sa protection spéciale, et y consentit de la manière la plus gracieuse.

Laissant avec l'hôtesse la jeune personne dont il n'avait pas encore vu les traits, Joé monta sur-le-champ dans sa chambre. Le lendemain matin vers neuf heures, il envoya demander des nouvelles de sa protégée, qui lui répondit en le faisant prier de venir la voir. Il la trouva seule dans son appartement. Son costume avait quelque chose d'oriental, et il fut surpris de son extrême beauté. Sa taille s'élevait un peu au-dessus de la moyenne, elle était parfaitement bien faite, et ses pieds et ses mains étaient un modèle de perfection. Dans le fait, c'était un des plus beaux échantillons de la nation juive, et cela suffit pour en achever le portrait. Elle se leva quand il entra et rougit en le saluant. Notre héros, qui vit sa confusion, se hâta de l'assurer qu'il était prêt à exécuter tous les ordres qu'elle voudrait lui donner, et qu'il espérait que l'idée de sa situation désagréable ne l'avait pas trop tourmentée.

— Je vous suis plus obligée que je ne puis vous le dire, monsieur, — lui répondit-elle; —

le seul fait qu'en arrivant ici, vous m'avez mise sous la protection de la maîtresse de la maison, m'a assurée que vous êtes un homme d'honneur. Tout ce que j'ai à vous demander en ce moment, c'est d'aller dans Berkeley-Square, n°..., et d'informer M. S... de ce que vous avez bien voulu faire pour moi. Il vous apprendra probablement la cause de la situation étrange dans laquelle vous nous avez trouvés, et dont vous nous avez tirés.

Notre héros prit l'adresse par écrit, et partit sur-le-champ pour se rendre chez M. S...; mais en entrant dans Berkeley-Square, il rencontra deux hommes qu'il reconnut sur-le-champ pour le père et le frère de la jeune israélite. A l'instant où il passa devant eux, les yeux noirs et perçants de Joseph se fixèrent sur lui; il eut l'air de le reconnaître, dit à son père : — Il était avec elle, — ou quelques mots semblables, et dès que Joé fut passé, tous deux revinrent sur leurs pas et le suivirent à quelque distance. Notre héros pensa qu'il était inutile d'attendre qu'ils se fussent éloignés pour frapper à la porte de M. S..., car il était évident qu'ils étaient là pour épier tout ce qui se passait chez lui, et qu'ils ne perdraient pas de

vue sa maison. Il y frappa donc, et la porte lui fut ouverte sur-le-champ. Il trouva M. S... dans une salle au rez-de-chaussée, où il se promenait avec un air d'inquiétude. Son déjeuner était servi sur une table, mais il n'y avait pas touché. Il fit à Joé l'accueil le plus cordial, et celui-ci lui ayant appris ce qu'il avait fait et entre les mains de qui il avait placé la jeune juive, ajouta que le père et le frère étaient en ce moment aux aguets devant sa maison et qu'ils l'avaient reconnu.

— C'est à quoi je m'attendais, — répondit M. S.,., mais je crois pouvoir aisément déjouer leur vigilance. Ils ne savent pas que cette maison a par derrière une porte de communication avec la petite rue dans laquelle j'ai ma remise et mon écurie, et nous pouvons sortir par là sans qu'ils nous aperçoivent. Je vous dois taut de remerciements, monsieur, du service important que vous nous avez rendu, que je ne sais comment vous les exprimer; vous avez droit à toute ma reconnaissance, et je ne puis mieux vous en prouver la sincérité qu'en vous donnant toute ma confiance, et en vous faisant connaître ceux que vous avez tirés d'un embarras cruel, et toutes les circonstances de cette

étrange affaire. Cette jeune personne, monsieur, est, comme vous le savez déjà, juive de naissance et fille d'un rabbin, homme très riche et d'une famille très ancienne, et ce dernier avantage se trouve certainement plus souvent chez les juifs que chez aucune autre nation de la terre. Je possède moi-même une belle fortune, suffisante pour me permettre de choisir une femme sans m'arrêter à des considérations pécuniaires, ce que je dis pour vous prouver que des vues intéressées n'ont eu aucune influence sur ma conduite. J'ai fait la connaissance du père et de la fille pendant un voyage que je fis sur le continent. Ils étaient en route pour l'Angleterre, et leur voiture ayant versé et s'étant brisée dans un défilé des montagnes de la Suisse, ils auraient été obligés de passer la nuit dans cet endroit, si le hasard ne m'y eût fait arriver à l'instant de cet accident; et comme j'étais seul dans mon équipage, je les conduisis dans la ville voisine. J'ai toujours eu beaucoup de respect pour la nation juive, et je crois que c'est un sentiment que tout véritable chrétien devrait partager; mais ce n'est pas le moment de discuter cette question. Ce fut probablement parce que je leur

laissai voir mon opinion à cet égard, et qu'ils trouvèrent en moi une connaissance assez approfondie de l'histoire de ce peuple, que, pendant les deux jours que nous passâmes ensemble dans cette ville, une estime réciproque serra entre nous les nœuds de l'intimité, et nous nous séparâmes avec le désir mutuel de nous revoir en Angleterre. A l'époque dont je parle, c'est-à-dire il y a trois ans et quelques mois, Miriam n'était à mes yeux qu'une jolie enfant, et bien certainement ni alors, ni quelque temps après que je l'eus revue dans ce pays, je ne m'imaginais que j'éprouverais pour elle un autre sentiment que celui de la bienveillance. Mais les circonstances et l'amitié que me témoignait son père firent que nous nous vîmes souvent, et depuis bien des années elle n'avait plus de mère. Au bout d'un certain temps, je sentis que je m'attachais à elle ; je me le reprochai et je m'en représentai les conséquences. Je savais combien les lois des juifs étaient sévères quand quelque membre d'une famille contractait une alliance avec un chrétien. Ce n'est pas seulement l'individu considéré comme coupable qui est déshonoré, tous ses parents partagent sa dégradation, et on leur refuse

même les honneurs funèbres d'usage. C'est la même chose quand un juif embrasse le christianisme, la même honte frappe toute sa famille. Sachant toutes ces circonstances, je résolus de triompher de mon penchant pour Miriam, et je cessai d'aller chez son père. Il aurait été cruel de mettre mon ami, — car il l'était certainement, — dans une telle position; d'autant plus qu'en sa qualité de rabbin, il aurait dû prononcer lui-même la sentence contre lui et contre ses enfants.

Il fut surpris de mon absence; il vint chez moi, me demanda pourquoi il ne me voyait plus, et ne voulant pas lui en dire la cause véritable, je m'excusai sur quelques affaires, et je retournai chez lui comme par le passé, quoiqu'un peu moins souvent. Je ne me trouvais que trop fréquemment seul avec Miriam, car presque tous les jours son père avait à sortir pour s'acquitter de ses fonctions. Un nouveau voyage me parut donc le seul moyen que je pusse prendre pour agir honorablement et pour surmonter un penchant qui commençait à prendre trop d'empire sur moi. J'allai chez mes amis les israélites pour leur faire mes adieux; mais en descendant l'escalier,

le pied me glissa, et je me donnai une si forte entorse que je ne pus me relever sans assistance. Le père ne voulut pas que je me fisse transporter chez moi, et déclara que cet accident était un signe que le ciel désapprouvait mon projet de voyage. Je restai donc huit jours chez lui, et pendant que j'étais étendu sur un sofa, Miriam était sans cesse près de moi. Il est certain qu'elle me montrait son affection de toutes les manières que pouvait le faire une jeune fille modeste. Je fis pourtant un dernier effort. Je lui avouai mes sentiments pour elle, mais je lui mis en même temps sous les yeux les suites qui en résulteraient, et qu'il était de mon devoir comme ami, et du sien comme fille, de prévenir. Elle m'écouta en silence, fondit en larmes, et quitta l'appartement.

Le lendemain elle parut avoir recouvré son calme, et notre conversation passa assez rapidement d'un sujet à un autre. Bientôt elle me parla des rites du culte hébraïque; de là, par une transition adroite et presque insensible, elle passa au christianisme, et elle me demanda les motifs et les preuves de notre foi. Je ne pus m'empêcher d'entrer avec chaleur dans ce sujet, et je cherchai à lui prouver,

autant que j'en étais capable, que le Messie que les juifs attendent encore était déjà venu. Elle prit plaisir à renouveler cette conversation pendant tout le temps que je restai chez son père, et comme ce sujet détournait notre attention de celui que je désirais éviter, je n'étais pas fâché de le discuter, quoique je n'eusse pas la moindre idée de la convertir à notre foi.

Telle était la situation des affaires quand je quittai sa maison, et je pensais sérieusement une seconde fois à m'éloigner d'un lieu où j'étais exposé à de si fortes tentations, lorsque son frère Joseph arriva de Madrid où il avait passé quelques années chez un de ses oncles, et son retour fut célébré par une petite fête à laquelle je ne pus me dispenser d'assister. Joseph est un beau garçon, aussi instruit qu'intelligent, mais d'un caractère très irascible, et il doit peut-être à son long séjour en Espagne cette humeur vindicative qui est presque inconnue dans notre pays. Il conçut beaucoup d'amitié pour moi, et j'y répondis certainement, quoiqu'il ne sache rien pardonner; qu'il soit fier d'être issu d'une des plus anciennes familles de son pays, et qu'il tienne aux dogmes de sa foi avec toute l'obstination d'un pharisien. Dans

le fait, il est étrange qu'il ait contracté une telle intimité avec un chrétien, imbu comme il l'est des principes inculqués aux juifs par leurs rabbins, par suite, ainsi qu'il faut en convenir, des persécutions continuelles et inexcusables exercées contre les juifs pendant tant de siècles par ceux qui s'appellent chrétiens, mais dont la pratique à cet égard a été en opposition directe aux principes du fondateur de leur foi. Il est pourtant vrai que Joseph conçut beaucoup d'affection pour moi. Il venait me voir continuellement, et il ne me forçait que trop souvent à aller chez son père. Enfin je me décidai à quitter l'Angleterre pour quelque temps, et je fis sourdement mes préparatifs de départ, ne voulant en parler à personne de cette famille. Un matin que j'étais seul avec Miriam, assis sur un sofa, elle s'avança vers moi. Je lui fis signe de s'asseoir à mon côté, mais elle resta debout devant moi avec un air plein de dignité, ses grands yeux noirs fixés sur les miens.

— Vous rappelez-vous, — me dit-elle d'un ton lent et solennel, — les conversations que nous avons eues sur nos croyances respectives? Vous souvenez-vous de m'avoir fait con-

naître les motifs de la vôtre, et votre sincère conviction que le Messie attendu par les juifs est déjà venu ?

— Oui, — répondis-je, — mais ce n'était pas dans le dessein de vous faire changer de croyance; je ne voulais que justifier la mienne.

— Je ne dis pas le contraire, — répliqua Miriam, — je vous crois; mais j'ai sur moi ce qui porterait mon père et mon frère, s'ils le savaient, à me fouler aux pieds, et à me maudire au nom du grand Jéhovah! — Et à ces mots, elle tira de sa veste à l'orientale un exemplaire en petit format du Nouveau-Testament. — Voici le livre de votre croyance; je l'ai comparé avec ceux de la nôtre; j'ai cherché et trouvé les autorités; j'ai lu les écrits des juifs qui ont rapporté la vie et les actions de Jésus de Nazareth, et, — *je suis chrétienne.*

Cela pourra vous paraître étrange, monsieur, mais je vous assure que vous ne pouvez vous figurer la peine que je ressentis en entendant Miriam se déclarer convertie à notre foi. Lui dire que j'en étais fâché, c'eût été faire peu d'honneur à mes principes religieux; mais en réfléchissant au chagrin et à la honte que son changement de religion causerait à sa famille, et en

songeant que j'en étais la cause, je ne pus m'empêcher de lui dire : — O Miriam, je voudrais que nous ne nous fussions jamais vus !

— Je ne sais que trop pourquoi vous parlez ainsi, — répondit-elle, — mais nous nous sommes vus, et ce qui est fait est fait. Moi aussi je suis désolée et désespérée quand je songe à mes parents ; mais quel est mon devoir à présent ? Si je suis sincèrement convertie à votre croyance, — et je déclare que je le suis, non seulement par le grand Jéhovah, mais par le Messie crucifié, — dois-je trembler et le cacher, à cause de mon père et de mon frère ? Le Messie n'a-t-il pas dit : — Abandonnez tout et suivez-moi ? — Ma faible voix ne doit-elle pas s'élever pour reconnaître la vérité, si je veux être regardée comme chrétienne ? Mon aveu que je le suis ne doit-il pas être public ? Oui, il doit l'être et il le sera. Pouvez-vous me blâmer ?

— Non, — lui dis-je, — je n'oserais vous blâmer ; je regrette seulement que les différences d'opinion religieuse nuisent ainsi au peu de bonheur qui nous est accordé en ce monde, et que ni les juifs ni les chrétiens ne veuillent admettre ce que notre Sauveur lui-même a déclaré, — qu'il n'y a pas de différence entre le

juif et le grec, ou le gentil. — Je prévois qu'il résultera beaucoup de malheurs de cette affaire; qu'on m'accusera d'en avoir été la cause, qu'on me reprochera d'être un ingrat, et je ne puis m'empêcher de le regretter.

— Vous avez fait votre devoir, — répliqua Miriam, — et c'est par là que j'ai été convertie. Maintenant, moi aussi j'ai le mien à faire. Je sais quelle sera l'affliction de mon père, de mon frère, de toute ma tribu; mais s'ils souffrent, ne souffrirai-je pas encore davantage? Ne serai-je pas chassée de la maison de mon père, et chargée des malédictions de tout mon peuple? Il ne sera permis à aucun juif de me donner un asile, pas même un morceau de pain ou un verre d'eau. Je serai errante, proscrite, tel est mon destin.

— Non, Miriam, — m'écriai-je; — non, si votre tribu vous abandonne.....

Miriam m'interrompit. — Ecoutez-moi encore un instant. Vous souvenez-vous de la conversation que nous eûmes ensemble avant de parler du sujet de nos croyances différentes? Ce que vous me dites alors était-il vrai, ou n'était-ce qu'une excuse?

— Ce que je vous disais alors, Miriam, —

répondis-je, — était aussi vrai qu'il l'est que je suis devant vous. Oui, je vous ai long-temps et passionnément aimée. J'ai cherché à triompher de cet amour, à cause du malheur que votre mariage avec un chrétien devait causer à votre famille ; mais si vous persistez à avouer votre nouvelle foi, ce malheur n'existera pas moins ; et c'est pourquoi mon sort est doublement lié au vôtre, non seulement par mon amour, mais parce qu'en vous convertissant, je vous ai placée dans une position si terrible ; et je vous offre non seulement un asile, mais mon cœur et ma main, si vous daignez les accepter.

Miriam croisa les bras sur sa poitrine, et s'agenouilla, les yeux baissés. — Je ne puis vous répondre qu'en empruntant les paroles de Ruth, — répondit-elle d'une voix basse et tremblante (1). — Il est à peine nécessaire de vous dire qu'après cette entrevue, l'affaire fut décidée. — La grande difficulté était de la tirer de la maison de son père. Mais il faut avoir été

---

(1) J'irai où tu iras, j'habiterai où tu habiteras ; ton peuple sera mon peuple, et ton dieu sera mon dieu. — Liv. de Ruth, ch. 1, v. 16. — Note du traducteur.

dans la maison d'un juif du premier rang pour connaître leurs arrangements intérieurs. Il était impossible que Miriam pût s'absenter une heure sans qu'on s'en aperçût, et il n'était pas moins difficile qu'elle sortît seule sans être vue. Une de ses cousines a épousé un juif qui tient une boutique de costumes et de masques dans Tavistock-Street; elle y accompagnait quelquefois son père et son frère, et montait dans les appartements des femmes, tandis que les hommes restaient au rez-de-chaussée. Voici donc le plan que nous adoptâmes: Le premier jour qu'il y aurait une mascarade au Vauxhall, elle engagerait son père et son frère à aller avec elle chez sa cousine; je serais tout auprès dans un fiacre, et quelques minutes après qu'elle serait arrivée, j'entrerais dans la boutique pour y louer deux dominos comme les autres pratiques, et j'attendrais ensuite dans le fiacre jusqu'à ce qu'elle pût s'échapper des appartements des femmes, descendre à la porte, monter en voiture, et venir avec moi au Vauxhall. Mais, me direz-vous, pourquoi aller au Vauxhall? Parce qu'il ne pouvait s'écouler que quelques minutes avant que sa fuite fût découverte, et qu'il aurait été presque impossible de la con-

duire plus loin sans nous exposer à être poursuivis et rejoints; car on me connaissait dans la boutique, et vous vous rappelez que Manassé, qui s'y trouvait, informa les deux juifs que j'avais pris un domino noir, dont les manches étaient tailladées en blanc. Si je n'avais pas connu le caractère violent du frère, je me serais peu inquiété qu'il me suivît chez moi ou partout ailleurs, mais je savais qu'il était homme à sacrifier sa sœur à sa rage. Je pensai donc qu'une fois au Vauxhall, et confondus dans une foule d'autres dominos, il perdrait nos traces s'il nous suivait, et que je déjouerais ainsi toute poursuite. — Je crois à présent vous avoir fait connaître toutes les circonstances de cette affaire, et j'espère que vous voudrez bien continuer à m'accorder votre aide.

— Très certainement, — répondit notre héros; — je le regarde comme un devoir. Je ne puis m'empêcher de croire que ces juifs m'ont reconnu pour celui qui conduisait miss Miriam hors des allées sombres. Les avez-vous rencontrés après notre départ?

— Non, je les ai vus se promener quelque temps sans venir de mon côté, et quand je les ai vus à l'autre extrémité du jardin, je me suis

hâté d'en sortir, et prenant une voiture, je me suis fait reconduire chez moi. Je ne crois pas qu'ils m'aient reconnu, à moins qu'ils n'aient aperçu de loin mon domino quand je doublai le pas pour m'en aller.

— Et à présent quelles sont vos intentions?

— Je désire retourner avec vous à votre hôtel; ensuite je prendrai une chaise de poste, et je me rendrai en Ecosse avec Miriam aussi vite que quatre chevaux pourront nous y conduire. Une fois mariés, nous partirons pour le continent, afin de donner à leur indignation et à leur rage le temps de se calmer.

— Ce plan me paraît bon, et je suis à votre service.

M. S... et Joé sortirent par la porte de derrière, et dès qu'ils arrivèrent à une place de fiacres, ils en appelèrent un et se firent conduire à l'hôtel où était restée Miriam.

A peine avaient-ils passé quelques minutes avec elle, qu'un garçon accourut d'un air alarmé pour leur dire que deux hommes montaient l'escalier de vive force en dépit de tous les efforts que le maître de l'hôtel et les autres garçons faisaient pour les en empêcher. Le fait était que Joseph et son père avaient vu M. S...

et Joé monter dans un fiacre, et que montant eux-mêmes dans un autre, ils avaient ordonné au cocher de suivre le premier.

Le garçon avait à peine eu le temps de leur annoncer cette nouvelle, que la porte fut enfoncée avec violence, et il fut si épouvanté qu'il se réfugia derrière Joé et M. S... dans les bras duquel Miriam avait cherché une protection. Ce ne fut pourtant pas sans opposition que les deux juifs réussirent à entrer, car le maître de l'hôtel et ses garçons leur faisaient des représentations et cherchaient à les retenir. Joseph se dégagea de leurs mains en tirant son poignard; mais notre héros, se précipitant en avant, le lui arracha des mains. L'israélite furieux saisit alors une lourde pendule en bronze, et la lança de toutes ses forces contre M. S... et Miriam, en s'écriant : — Voilà pour le *gaw* et la *meshumed*, — l'infidèle et l'apostate! Elle n'atteignit pas son but, mais elle frappa à la tête le malheureux garçon qui s'était réfugié derrière eux, et qui tomba sans connaissance.

A cet acte de violence, le maître d'hôtel et ses garçons se jetèrent sur les deux juifs, qui firent une résistance désespérée, mais qui fu-

rent enfin obligés de céder au nombre. On envoya chercher un officier de police, et on les conduisit devant un magistrat. On laissa en liberté M. S... et Mariam; mais Joé fut invité à les suivre chez le magistrat, afin de faire sa déposition de tout ce qui s'était passé. Ils eurent à attendre un bon quart d'heure avant d'être admis en présence du magistrat, qui était occupé d'une autre affaire. Pendant ce temps le chirurgien qu'on avait envoyé chercher pour donner des secours au garçon, vint annoncer qu'il était mort. Le magistrat reçut les dépositions, fit conduire en prison le père et le fils, et exigea de Joé et de quelques autres un cautionnement pour assurer leur comparution comme témoins lors du procès des deux juifs. Deux heures se passèrent avant que Joé pût retourner à l'hôtel. Il y trouva un billet qu'avait laissé M. S... pour l'informer qu'il avait jugé à propos de partir à l'instant, de crainte qu'on n'exigeât sa présence et celle de Miriam devant la cour de justice, ce qui donnerait à la famille de celle-ci le temps de prendre contre eux de nouvelles mesures. Il finissait par lui dire qu'il lui écrirait le plus tôt qu'il lui serait possible.

Cette affaire fit quelque bruit, et il en fut

parlé dans tous les journaux. Joé écrivit à M. Small, pour lui en rendre un compte détaillé. Il prit des informations, et apprit que la session de la cour de justice commencerait dans quinze jours, et que le grand jury s'assemblerait la semaine suivante. Il résolut donc de ne pas retourner à Portsmouth avant que l'affaire fût jugée, et il écrivit à M. Small pour l'en informer. Il partit ensuite pour Richemond, où on lui avait dit qu'il respirerait un air plus convenable à un convalescent que l'atmosphère épaisse et enfumée de Londres.

Là notre héros s'amusa à faire des promenades sur la rivière ; il recevait souvent des lettres de Portsmouth et de Marie, et les réponses qu'il y faisait étaient pour lui une autre source d'amusement. M. S... l'informa aussi que son mariage avec Miriam avait eu lieu à Gretna-Green, en le priant de lui rendre compte du jugement de l'affaire des deux juifs dès qu'il serait rendu. La santé de Joé était presque entièrement rétablie quand il reçut une citation pour paraître comme témoin devant la cour de justice, le grand jury ayant déclaré qu'il y avait lieu à une accusation d'homicide contre Joseph.

Notre héros retourna à Londres, et le lendemain de son arrivée, il se rendit à la cour de justice. Quand il fut placé sur le banc des témoins, on lui demanda son nom. Il venait de prêter serment de dire — la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et il répondit : — Joseph Rushbrook.

— Votre déposition devant le magistrat est signée Joseph O'Donahue, — dit l'avocat de l'accusé ; — que signifie cela, monsieur? avez-vous un *autrement dit*, comme tant d'autres?

— Rushbrook est mon nom véritable, — répondit Joé ; — mais j'ai porté quelque temps celui d'O'Donahue.

Cette réponse donna lieu à l'avocat de faire quelques remarques sévères sur ce changement de nom ; mais on reçut la déposition de Joé, qui fut regardée comme favorable à l'accusé, car il déclara qu'il était convaincu que le coup avait été dirigé, non contre le défunt, mais contre M. S...

Après un interrogatoire qui dura près d'une heure, on appela un autre témoin ; mais comme il pouvait devenir nécessaire de l'interroger de nouveau, il fut reconduit dans la salle où les témoins étaient assemblés.

CHAPITRE XVII.

Dans lequel la fortune se déclare contre notre héros.

Dès que Joé fut rentré dans la salle destinée aux témoins, son esprit fut occupé d'un pressentiment fâcheux, causé par la crainte que la nécessité où il s'était trouvé de donner publiquement son véritable nom, ne l'entraînât dans quelque malheur. Il n'y était pas depuis longtemps, qu'un officier de justice s'approcha de lui, et lui dit : — Suivez-moi par ici, s'il vous plaît, monsieur; j'ai un mot à vous dire.

Joé le suivit hors de la chambre, et l'officier le regardant fixement en face lui dit : — Vous venez de dire en présence de la cour que vous vous nommez Joseph Rushbrook ?

— Oui, c'est mon véritable nom.

— Pourquoi en avez-vous changé ?

— J'ai eu mes raisons pour cela.

— Sans doute, et je vais vous les dire : vous avez été accusé de meurtre il y a quelques années ; une récompense a été offerte pour votre arrestation, et vous vous êtes soustrait à la justice. — Oui, je vois que c'est bien vous, votre physionomie me le dit. Vous êtes mon prisonnier, monsieur ; suivez-moi tranquillement. La résistance est inutile, et vous ne vous en trouveriez que plus mal.

Le cœur de Joé avait presque cessé de battre, tandis que le constable lui parlait ainsi ; il sentit qu'il était inutile de nier, et que le moment était arrivé où le châtiment d'un crime devait tomber sur lui ou sur son père. Il suivit donc, sans dire un seul mot, l'officier de justice, qui, lui prenant le bras, fit venir un fiacre, lui dit d'y monter, s'y plaça à côté de lui, et dit au cocher de les conduire au bureau de police de l'arrondissement.

Dès que le constable eut expliqué au magistrat quel était le prisonnier qu'il amenait devant lui, celui-ci dit à Joé qu'il devait avoir soin de ne rien dire qui pût venir à l'appui de l'accusation intentée contre lui ; après quoi, il lui demanda s'il se nommait Joseph Rushbrook.

Joé répondit affirmativement.

— Avez-vous à dire quelque chose qui puisse m'empêcher de vous envoyer en prison?

— Non; si ce n'est que je ne suis pas coupable.

— Il y a environ sept ans, — dit l'officier de justice, — que j'ai eu entre les mains un mandat d'arrêt contre lui. Il était presque encore enfant.

— Il devait l'être tout-à-fait, à en juger par ses traits, — dit le magistrat, tout en préparant l'ordre d'emprisonnement. — Je me rappelle parfaitement cette affaire.

Le constable reçut le mandat du juge, et une demi-heure après Joé se trouvait dans le séjour destiné au crime. Son sang se glaça quand il se vit enfermé entre les murs épais d'une prison, et dès que le geôlier l'eut laissé seul, il fut saisi d'un frisson involontaire et il se couvrit le visage des deux mains. Il avait pourtant pour soutien la plus grande de toutes les consolations, — le sentiment intime de son innocence. Mais quand il se rappelait combien il avait été heureux depuis quelque temps; quand il songeait à Emma, et qu'il voyait sa belle perspective et ses plus chères espérances détruites en un instant, il n'est pas étonnant que ses larmes coulassent en abon-

dance. A qui ferait-il connaître sa situation? Hélas! Elle ne serait bientôt que trop généralement connue, et le meurtrier supposé ne serait-il pas abandonné de tout le monde, d'Emma elle-même? — Non, il y avait une personne que rien ne pourrait éloigner de lui, — une personne sur la fidèle amitié de laquelle il pouvait compter. — Marie ne l'abandonnerait pas, même dans la position où il se trouvait. C'était à elle qu'il écrirait, et il lui apprendrait dans quelle situation il se trouvait. Ayant pris cette détermination, quand le geôlier vint dans sa chambre, environ deux heures après son arrivée, il lui demanda ce qu'il lui fallait pour écrire, et il fit sur-le-champ une lettre à Marie pour lui expliquer en peu de mots sa position, ajoutant qu'il devait être transféré le lendemain dans la prison d'Exeter pour être jugé dans cette ville, et la priant, si cela lui était possible, de venir l'y voir. Après l'avoir cachetée il la remit au porte-clefs; et lui donnant une guinée, il le pria de la faire mettre à la poste.

— Soyez tranquille, mon jeune maître, — lui dit le porte-clefs; — elle est en bonnes mains, et je l'y mettrai moi-même. — Savez-vous bien que votre affaire est une des plus étranges que

j'aie jamais vues? Nous venons d'en causer entre nous. Le premier mandat d'arrêt qui a été lancé contre vous date au moins de huit ans; et, à vous voir, on ne vous en donnerait pas plus de dix-sept à dix-huit.

— J'en ai pourtant vingt-deux, — dit Joé.

— Chut! Ne dites cela à personne; et moi je l'oublierai. — L'âge fait beaucoup dans une cour de justice, on croira que vous étiez tout-à-fait enfant quand vous avez fait le coup; — car d'apres les dépositions, il paraît qu'il n'y a pas de doute, — et ce ne sera pas une affaire de corde, vous pouvez en être sûr : vous en serez quitte pour passer l'eau. Ainsi donc, prenez courage, et ayez l'air aussi jeune que vous le pourrez.

Marie reçut la lettre de Joé le lendemain, et après l'avoir lue, elle fut au désespoir. Son ouvrage était tombé à ses pieds, et son visage était encore baigné de larmes, quand mistress Austin entra dans son cabinet de toilette où Marie était à travailler.

— Qu'avez-vous donc, Marie? — lui demanda-t-elle.

— Je viens de recevoir une lettre de mon frère, madame; il est dans la plus grande dé-

tresse, et je vous supplie de me permettre d'aller le voir sur-le-champ.

— Votre frère! Dans quel embarras se trouve-t-il?

Marie ne répondit rien, mais ses pleurs redoublèrent.

— Si votre frère est dans la détresse, je ne vous refuserai certainement pas cette permission. Mais il faut me dire quelle en est la cause, sans quoi comment puis-je vous donner des avis ou vous aider? Est-ce une affaire sérieuse?

— Il est en prison, madame.

— En prison! Pour dettes, je suppose?

— Non, madame; il est accusé d'un meurtre, qu'il n'a pas commis.

— D'un meurtre! et il ne l'a pas commis! — Pourquoi — quand — où — ce meurtre a-t-il eu lieu?

— Il y a bien des années, madame, — quand il était encore enfant.

— Que cela est étrange! — s'écria mistress Austin, respirant à peine, et se laissant tomber sur une chaise; — mais où, Marie, où ce meurtre a-t-il été commis?

— Dans le comté de Devon, madame; à Grassford.

Mistress Austin tomba à terre sans connaissance. Marie, très surprise, lui donna tous les secours possibles, et ayant enfin réussi à lui rendre l'usage de ses sens, elle la plaça sur un sofa. Mistress Austin y resta quelque temps, la tête enfoncée dans les coussins, tandis que Marie était debout près d'elle. Enfin mistress Austin leva la tête, et appuyant une main sur le bras de Marie, elle lui dit d'un ton solennel :

— Marie, ne me trompez pas, vous m'avez dit que ce jeune homme est votre frère ; — n'est-ce pas un mensonge ? je suis sûre que c'en est un. — Répondez-moi, Marie.

— Il n'est pas mon frère de naissance, madame ; mais je l'aime comme s'il l'était.

— Répondez à une autre question, Marie, et que ce soit avec vérité. — Vous savez sans doute son véritable nom ; quel est-il ?

— Joseph Rushbrook, madame, — répondit Marie en pleurant.

— J'en étais sûre ! s'écria mistress Austin en fondant en larmes ; — je le savais. Le coup est porté enfin, que Dieu ait pitié de moi ! Que faire ? Quel parti prendre ? — Et mistress Austin s'abandonna à toute sa douleur.

Marie était au comble de l'étonnement. Elle

ne pouvait concevoir ni comment sa maîtresse pouvait savoir quelque chose de l'histoire de Joé, ni pourquoi elle était plongée dans un chagrin si violent. Elle resta quelque temps près de mistress Austin sans lui parler, et quand elle la vit un peu plus calme, elle lui dit :

— Puis-je aller le voir, madame?

— Oui, bien certainement. — Marie, il ne faut plus avoir de secrets pour moi; il faut que vous me disiez tout. Vous voyez que je prends à ce jeune homme un intérêt aussi vif que vous-même. Que cela vous suffise quant à présent. Avant que je vous en dise davantage, il faut que vous soyez franche avec moi, et que vous me disiez comment vous avez connu ce jeune homme, et tout ce que vous savez de sa vie. Vous pouvez compter que je vous aiderai l'un et l'autre de tous les moyens qui seront en mon pouvoir, et que l'argent ne sera pas épargné. Après cette assurance, je puis croire que vous ne me cacherez rien.

— Non certainement, madame, car je l'aime autant qu'il m'est possible d'aimer. — Marie lui dit alors qu'elle demeurait à Gravesend quand elle vit Joé pour la première fois, et ce

ne fut pas sans quelque hésitation qu'elle fit cette première partie de son récit; mais mistress Austin n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et Marie continua sa relation, qu'elle finit par les renseignements qu'elle avait eu l'adresse de tirer de Furness, par leur fuite de Gravessend, et par son arrivée chez mistress Austin.

— Ainsi, c'était Joseph Rushbrook qui vous accompagnait la première fois que vous êtes venue ici?

— Oui, madame; mais un domestique prenant trop de libertés avec moi, Joé prit mon parti; M. Austin entendit du bruit, et en demanda la cause; les domestiques rejetèrent la faute sur Joé, et il ordonna qu'on le chassât de la maison. Joé n'a plus voulu revenir ici, attendu la manière dont il avait été traité; cependant c'était lui qui était avec moi dans la chambre au rez-de-chaussée dont vous ouvrîtes la porte il y a quelques semaines, comme vous pouvez vous le rappeler.

Mistress Austin joignit les mains, les pressa sur son front et dit :

— Et qu'a-t-il fait depuis ce temps?

Marie informa sa maîtresse de tout ce qu'elle savait sur ce sujet.

— Eh bien, Marie, il faut que vous alliez le voir sur-le-champ. Il vous faudra de l'argent, je vous en donnerai. Mais promettez-moi de ne pas lui dire un mot de ce qui vient de se passer entre nous, c'est-à-dire pour le moment. Avec le temps, je pourrai vous permettre d'en dire davantage.

— Vous pouvez vous fier à moi, madame. Mais il est trop tard à présent pour que je parte ce soir; j'attendrai jusqu'à demain matin, si vous le trouvez bon.

— Fort bien, ma bonne fille; je préfère que vous ne partiez pas ce soir, car j'ai encore bien des questions à vous faire. Mais en ce moment je désire être seule. Allez dire à M. Austin que je suis fort indisposée et que je ne descendrai pas pour dîner.

— Vous apporterai-je votre dîner ici, madame?

— Vous pouvez l'*apporter*, — répondit mistress Austin avec un sourire mélancolique.

Jamais deux personnes ne se quittèrent avec un aussi grand désir d'être seules que ne le firent mistress Austin et Marie. Celle-ci s'acquitta d'abord de sa commission, et monta ensuite dans sa chambre afin de pouvoir réfléchir sans

être interrompue. Quelle pouvait être la cause de la conduite de mistress Austin? Que pouvait-elle savoir de Joé Rushbrook? Pourquoi prenait-elle tant d'intérêt à lui? Elle avait entendu dire aux domestiques que M. et mistress Austin avaient vécu autrefois dans une sphère beaucoup plus humble; que M. Austin était un officier en retraite; mais cela n'expliquait pas pourquoi mistress Austin avait montré une si vive émotion. Marie eut beau réfléchir, et se rappeler tout ce qui s'était passé entre elle et sa maîtresse, elle n'en devint pas plus instruite, et elle cherchait encore à pénétrer ce mystère, quand la chambrière vint lui dire que mistress Austin avait déjà sonné deux fois. Cette dame, de son côté. était dans un état de perplexité encore plus pénible, et elle ne pouvait reprendre assez de calme pour être en état de se décider sur ce qu'elle devait faire. Son fils en prison, et sur le point d'être mis en jugement, accusé d'un crime capital qu'il n'avait pas commis! Dirait il la vérité, et sacrifierait-il son père? Elle ne le croyait pas. Mais s'il gardait le silence, ne serait-il pas condamné? et s'il l'était, pouvait-elle s'abstenir de le revoir? Ne devait-elle pas divulguer ce qu'il chercherait à

cacher? Et si la vérité était connue, découvrirait-on que le père de Joseph Rushbrook et M. Austin étaient le même individu? Aurait-il quelque chance d'échapper à la justice? Ne serait-il pas reconnu tôt ou tard? Dans quelle situation terrible elle se trouvait! Mais d'une autre part, ne devait-elle pas faire connaître à son mari la position de leur fils? S'il en était instruit, ne se dénoncerait-il pas lui-même? Oui certainement, il ne souffrirait pas que la peine du crime qu'il avait commis retombât sur son fils. — Et Marie qui savait déjà tant de choses, — qui avait vu sa détresse et son angoisse, — qui avait tant d'affection pour son fils, devait-elle se confier entièrement à elle? Pouvait-elle s'en dispenser? Telles étaient les différentes idées qui agitaient le cœur de mistress Austin. Enfin elle résolut de ne rien dire à son mari; d'envoyer Marie à son fils; d'avoir ce soir même une nouvelle conversation avec elle, et de décider ensuite si elle lui ferait une confidence entière. Ce fut après avoir pris cette détermination qu'elle sonna.

— Vous trouvez-vous mieux, madame? — demanda Marie en entrant doucement dans sa chambre.

— Oui, Marie, je vous remercie. Prenez

votre ouvrage, et asseyez-vous près de moi. Je désire vous parler encore de ce jeune homme, Joseph Rushbrook. Vous avez dû voir que je prends à lui un vif intérêt.

— Oui, madame.

— Il y a quelques parties de votre histoire que je ne comprends pas bien. Voilà près de cinq ans que vous êtes à mon service. J'ai eu tout lieu d'être contente de vous sous tous les rapports. Vous vous êtes toujours conduite en jeune personne modeste, sage et attentive.

— Je vous suis fort obligée de votre bonne opinion, madame.

— Et j'espère que vous conviendrez que je n'ai pas été pour vous une maîtresse dure, mais qu'au contraire je vous ai prouvé que j'étais satisfaite de votre conduite.

— Bien certainement, madame, et je me flatte de ne pas manquer de reconnaissance envers vous.

— Je vous crois, Marie, et je désire que vous ayez en moi une confiance sans réserve. Ce que je désire savoir, c'est comment vous avez pu en si peu de temps faire une connaissance assez intime avec ce Furness pour en obtenir toutes les informations qu'il vous a données. — Avec

qui demeuriez-vous à Gravesend ? Comment y gagniez-vous votre vie ? Vous ne m'en avez rien dit. Il semble si étrange que cet homme ait confié des secrets si importants à une femme qu'il voyait pour la première fois!

Les pleurs de Marie coulèrent, mais elle ne répondit rien.

— Ne pouvez-vous me répondre, Marie ?

— Pardonnez-moi, madame ; mais si je vous dis la vérité, — et je ne puis vous faire un mensonge, — vous me mépriserez, vous m'ordonnerez peut-être de quitter votre maison sur-le-champ ; et alors que deviendrai-je?

— Marie, vous êtes injuste à mon égard si vous pensez que je voulusse prendre avantage contre vous d'un secret extorqué. Je vous fais cette question, parce qu'il est nécessaire que je sache la vérité, et parce que je ne puis vous donner toute ma confiance sans obtenir d'abord toute la vôtre. Répondez-moi donc, Marie, et ne craignez rien.

— Je vous répondrai, madame; mais n'oubliez pas, je vous prie, que j'ai demeuré près de cinq ans avec vous, et que j'ai été pendant tout ce temps une fille honnète et modeste. — Je ne l'ai pas toujours été, je l'avoue. — Et

Marie baissa la tête en rougissant de honte.

— Nous sommes tous pécheurs, Marie, — répondit mistress Austin; — et quelle est la personne qui n'est jamais tombée dans l'erreur? Nous lisons dans l'Écriture : — Que celui qui est sans péché jette la première pierre; — et nous y voyons aussi : — Qu'il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de se repentir. — Ne craignez donc pas que je sois sévère envers vous, ma pauvre enfant. En me donnant votre confiance, vous vous faites de moi une amie, et il faut que vous soyez la mienne, Marie, car j'ai grand besoin d'en avoir une en ce moment.

La pauvre Marie tomba à genoux devant mistress Austin, qui était à demi couchée sur un sofa, et lui baisa à plusieurs reprises une main qu'elle mouillait de ses larmes.

Mistress Austin fut vivement émue, et quand Marie eut repris un peu de calme, elle se souleva sur le coude, lui passa un bras autour du cou, et tirant sa tête à elle, la baisa sur le front.

—Vous êtes vraiment une amie, madame, — dit Marie en s'essuyant les yeux; — puisse Dieu

vous récompenser! Vous êtes malheureuse; je ne sais pourquoi; mais je mourrais pour vous servir. Mettez-moi seulement à l'épreuve.

— D'abord, Marie, contez-moi votre histoire, autant que vous le voudrez. Je désire la connaître.

— Je ne vous cacherai rien, madame, — répondit Marie. Et elle lui raconta en détail son mariage, la conduite et la mort de son mari; la manière dont elle avait vécu ensuite, et la résolution qu'elle avait prise de mener une autre vie, résolution dont elle avait si bien prouvé la sincérité.

— Marie, — lui dit mistress Austin quand elle eut terminé son récit, — vous vous trompez beaucoup si vous croyez que l'aveu que vous venez de me faire m'ait fait perdre la bonne opinion que j'avais de vous; au contraire, je vous en estime davantage. Peu de femmes, bien peu, ont eu le courage de prendre la résolution que vous avez prise et l'ont exécutée comme vous l'avez fait. Auparavant, je n'osais me confier à vous; à présent, je sens que je puis le faire. Je ne vous demande pas de ne point trahir ma confiance; je suis sûre que vous en êtes incapable. Mes lèvres ne resteront

scellées que sur un seul point, parce que c'est un secret qui n'appartient pas à moi seule, et que je n'ai pas la permission de le divulguer. Il est certain que je prends un vif intérêt à ce jeune homme, et je puis même ajouter que je tiens à lui par des nœuds sacrés et bien chers; mais quels sont exactement ces nœuds, c'est ce que je ne dois dire à personne en ce moment. Vous m'avez déclaré que vous croyez à son innocence; et moi je vous dis que vous avez raison d'y croire. Il n'a pas commis le crime dont il est accusé. Je sais qui est le coupable, mais je n'ose révéler son nom.

— C'est précisément ce que Joé m'a dit, madame; et il a ajouté qu'il ne le ferait jamais connaître, quand même il serait mis en jugement.

— Je crois qu'il tiendra sa parole, Marie, — dit mistress Austin en fondant en larmes. — Pauvre jeune homme! Il est horrible de penser qu'il puisse être puni pour un crime qu'il n'a pas commis!

— Mais, madame, s'il est déclaré coupable, sûrement il ne sera pas puni de mort. Il était si jeune alors!

— Je ne sais qu'en dire.

— Il est bien étrange que son père et sa mère aient disparu si soudainement. Cela me paraît suspect.

— Vous devez avoir vos idées d'après ce que vous avez déjà appris, — répondit mistress Austin d'un ton calme; — mais, comme je vous l'ai déjà dit, mes lèvres sont scellées sur ce point. Ce que je désire à présent, Marie, c'est que vous ne lui appreniez pas encore que je prends intérêt à lui, ni même que je suis informée de sa situation. Prenez toutes les informations possibles sur l'issue probable de cette affaire, et quand vous l'aurez vu, revenez ici pour m'instruire de ce qu'il vous aura dit et de tout ce qui se sera passé.

— Oui, madame.

— Il faut que vous partiez demain de bonne heure. Je vous ferai conduire en voiture jusqu'à l'endroit où passe la diligence d'Exeter. Pendant que j'y songe, prenez ma bourse, Marie, et ne l'épargnez pas; car en ce moment il ne faut pas regarder à l'argent. — A présent, il faut que je me mette au lit, car je suis très souffrante.

— Prenez quelque chose avant de vous coucher, madame; cela vous fera du bien.

— Oui. Apportez-moi un verre de vin et un biscuit. Je me sens très faible.

Après avoir pris ce léger repas, mistress Austin entra de nouveau en conversation avec Marie à qui elle fit cent questions sur son fils. Marie, qui n'avait rien à lui cacher, lui répondit avec franchise, et la pauvre mère fut plus convaincue que jamais que la rectitude des principes de son fils aurait fait de lui un ornement de la société. Vint alors la pensée pleine d'amertume qu'il allait se sacrifier lui-même; qu'il serait condamné comme meurtrier, déshonoré, peut-être, exécuté, et elle s'écria en se tournant avec agitation sur son oreiller : — Grâce à Dieu, il est innocent! — Son pauvre père souffre plus que lui.

CHAPITRE XVIII.

Dans lequel Marie découvre ce que le lecteur sait depuis long-temps.

Il était à peine dix heures du matin, quand Marie arriva à Exeter le surlendemain de son

départ, et elle se rendit sur-le-champ à la prison. Ses yeux se fixèrent avec effroi sur l'extérieur de ce bâtiment massif, et ses joues pâlirent en voyant les chaînes et les fers sculptés au-dessus de la porte, embêlmes parlants de la destination de ce sombre édifice. Plusieurs personnes sur les degrés et dans le passage demandaient à voir des prisonniers, ou prenaient des renseignements sur eux, et Marie fut obligée d'attendre son tour. Mais son air et son extérieur la distinguaient tellement des individus qui l'entouraient, qu'un porte-clefs la regarda avec surprise, et lui demanda qui elle désirait voir. Marie eut à peine la force de répondre : — Joseph Rushbrook, mon frère.

En ce moment le geôlier en chef arriva.

— Voici une jeune femme qui demande à voir son frère, le jeune Rushbrook, — lui dit le porte-clefs.

— Eh bien, mon enfant, — dit le geôlier à Marie, — entrez dans mon logement ; et attendez-y que je puisse disposer de quelqu'un pour vous conduire.

Ces deux hommes avaient parlé à Marie avec un ton de douceur et de bonté qui n'est pas ordinaire dans leur profession, car ils avaient

été touchés de son air d'affliction et émus par sa beauté. Elle s'assit dans l'appartement du geôlier, dont la femme eut pour elle tous les soins d'une sincère compassion. Un porte-clefs ne tarda pas à venir pour la conduire à la chambre de Joé, et lorsqu'elle se leva, la femme du gèolier lui dit : — Quand vous aurez vu votre frère, ma chère enfant, ne partez pas sans me revoir, et je pourrai peut-être vous être utile, en vous apprenant ce que vous pouvez faire pour lui et ce qui n'est pas permis ici.

Marie ne put parler, mais ses yeux pleins de larmes remercièrent la femme du geôlier. La bonne femme comprit ce langage et lui dit : — Allez, allez, et songez à revenir ici.

Le porte-clefs, sans lui parler, la conduisit à la chambre de Joé, tira les verrous, ouvrit la porte, fit entrer Marie et se retira en la fermant. Marie se jeta dans les bras de Joé, l'embrassa tendrement, et lui mouilla les joues de ses larmes.

— J'étais sûr que vous viendriez, Marie, — dit Joé; — maintenant, asseyez-vous, et je vous apprendrai comment tout cela est arrivé. Pendant ce temps, vous deviendrez plus calme, et vous serez plus en état de me parler à votre tour.

Ils s'assirent sur un banc, et Joé, tenant encore une main de Marie dans la sienne, lui raconta en détail tout ce qui s'était passé. Les larmes de Marie se séchèrent pendant qu'elle l'écoutait, et elle reprit un peu de sang-froid.

— Et qu'avez-vous dessein de faire quand vous serez devant le juge? — lui demanda-t-elle ensuite.

— De ne rien dire, si ce n'est que je ne suis pas coupable, ce qui est la vérité. Je ne me défendrai pas autrement.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas avouer la vérité? Cette obstination m'a fait faire bien des réflexions, Joé, et je suis convaincue depuis long-temps que personne n'agirait ainsi, s'il ne s'agissait de la vie d'un père. Oui, ni vous, ni personne ne serait assez fou pour se sacrifier de cette manière, si ce n'est pour sauver son père.

Joé ne fit aucune réponse, et resta les yeux baissés vers le plancher.

—Si je ne me trompe pas dans ma supposition, — reprit Marie, — je ne vous demande de me répondre ni oui, ni non. Mais, encore une fois, pourquoi ne pas dire la vérité? Furness m'a dit que votre père et votre mère

avaient quitté Grassford ; qu'il avait inutilement cherché à découvrir leurs traces, et qu'il était sûr qu'ils étaient passés en Amérique. En ce cas, pourquoi vous sacrifier sans nécessité ?

— En supposant que vous ne vous trompiez pas dans vos conjectures, Marie, — répondit Joé les yeux toujours baissés, — quelle preuve y a-t-il que mes parents aient quitté l'Angleterre? Ce n'était qu'une supposition de Furness, et moi je suis convaincu du contraire. Je ne sais où ils peuvent être, mais je suis certain que ma mère n'aurait pas voulu quitter ce pays avant d'avoir découvert où j'étais et sans m'emmener avec elle. Oui, Marie, mon père et ma mère, s'ils sont vivants, sont encore en Angleterre.

— Mais songez du moins, mon cher Joé, que votre père peut être mort.

— Si cela était, ma mère m'aurait déjà découvert. Elle aurait mis des avertissements dans les journaux, — elle aurait mis tout en œuvre, — elle serait retournée à Grassford, et.....

— Et quoi, Joé ?

— Je ne dois pas en dire davantage, Marie,

j'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis en prison ; j'ai pris ma résolution, et elle ne changera jamais. — Mais laissons ce sujet, ma chère Marie; parlez-moi de ce qui vous concerne.

Marie resta encore une heure avec lui, et lui alors elle fit ses adieux, car il lui tardait de retourner chez mistress Austin, et de l'informer du résultat de cette entrevue. Elle descendit fort affligée, et rentra dans la chambre du geôlier.

— Voudriez-vous prendre quelque chose ? — lui demanda la femme du geôlier quand elle fut assise. Marie lui demanda un verre d'eau, qui lui fut donné sur-le-champ.

— Et comment avez-vous trouvé votre frère ?

— Il est innocent, — je sais qu'il est innocent ; — mais il s'obstine à ne pas vouloir parler, et il sera condamné.

— Eh bien, eh bien, ne vous affligez pas trop. Il devait être bien jeune à cette époque, et, innocent ou coupable, il ne sera pas puni de mort, c'est une chose certaine ; mais il faudra qu'il quitte le pays.

— En ce cas, je le quitterai avec lui.

— Mais il est possible qu'il obtienne sa grâce.

Prenez donc courage, et si vous avez de l'argent, assurez-vous d'un bon avocat.

— Pouvez-vous m'en indiquer un ?

— Oui, M. Trévor. C'est un homme fort habile, et il ne manque jamais de venir aux assises d'Exeter. Si quelqu'un peut sauver votre frère, c'est lui.

— Je prendrai son adresse, s'il vous plaît.

La bonne femme donna à Marie un morceau de papier, une plume et de l'encre, et après avoir écrit le nom et l'adresse de M. Trévor, Marie lui fit ses remerciements et ses adieux.

De retour chez mistress Austin, Marie lui fit part de tout ce qui s'était passé. Mistress Austin vit que Joé serait inébranlable dans sa résolution, et que tout ce qu'on pouvait faire pour lui était de lui procurer le meilleur avocat possible.

— Ma pauvre fille, — dit mistress Austin, — voici de l'argent, car il en faudra pour venir à l'aide de votre frère adoptif. Vous dites que vous avez obtenu le nom du meilleur avocat qu'on puisse employer pour lui. Il faut que vous alliez demain à Londres pour le voir. Il est inutile de lui parler de moi. Comme sa sœur, il est tout naturel que vous cherchiez à

lui procurer le meilleur défenseur. Vous lui parlerez donc comme de vous-même.

— Oui, madame.

— Si vous le jugez nécessaire, vous pouvez rester à Londres deux ou trois jours, mais ayez soin de m'écrire tous les jours.

— Oui, madame.

— Et si votre séjour à Londres se prolonge, vous m'enverrez votre adresse, afin que je puisse vous écrire, si j'ai quelque avis à vous donner, quand je saurai ce que vous avez fait.

— Oui, madame.

— Et à présent, vous ferez bien d'aller vous coucher, ma pauvre fille, car vous avez l'air fatiguée. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne rien dire à aucun des domestiques.

Marie se mit au lit, car elle était réellement épuisée de fatigue, d'inquiétude et de chagrin. Enfin, elle s'endormit. Le lendemain matin elle était sur la route de Londres, ayant satisfait la curiosité des domestiques en leur disant que la cause de son voyage était une maladie dangereuse de son frère.

Dès qu'elle fut arrivée dans la capitale, elle se fit conduire chez M. Trévor. Il était chez

lui, et après avoir attendu quelques instants, elle fut introduite en sa présence par un de ses clercs.

— Que puis-je faire pour vous, jeune dame? — lui demanda M. Trévor avec quelque surprise. — Il est rare que l'antre d'un homme de loi soit embelli par une telle vision. — Ayez la bonté de prendre un siége.

— Je ne suis pas une jeune dame, monsieur. Je viens vous prier de vous charger de la défense de mon frère, qui va être mis en jugement à Exeter.

— Votre frère? De quoi est-il accusé?

— De meurtre, — répondit Marie; — mais en vérité, monsieur, il n'est pas coupable, — continua t-elle en fondant en larmes.

M. Trévor était non seulement un avocat habile, mais un homme bon et compatissant. Il garda le silence quelques minutes, pour donner à Marie le temps de se remettre de son émotion. Quand il la vit plus calme, il lui demanda comment se nommait son frère.

— Joseph Rushbrook, monsieur.

— Rushbrook! Je me rappelle fort bien ce nom. Joseph Rushbrook! Que cela est étrange! c'est aussi le même nom de baptême. — Cela

est certainement singulier. Il y a quelques années, j'ai aidé un Joseph Rushbrook à entrer en possession d'une grande fortune, et me voici chargé de défendre un autre Joseph Rushbrook, accusé de meurtre.

Marie fut étonnée de cette observation, mais ne répondit rien.

— Avez-vous le mandat d'emprisonnement? Non, je suppose. Et où le meurtre a-t-il eu lieu?

— Dans le comté de Devon, monsieur.

— Et il est à présent en prison à Exeter? Allons, contez-moi tous les détails de l'affaire.

Marie lui dit tout ce qu'elle en savait d'une manière claire et concise.

— Eh bien, ma bonne fille, il faut que je voie votre frère. Dans deux jours je serai à Exeter. Si vous le voyez, ou si vous lui écrivez avant ce temps, dites-lui qu'il faut qu'il ait une confiance entière et sans réserve en son avocat; sans cela je ne puis lui être utile. — Permettez-moi de vous demander si vous avez des parents dans le comté d'York.

— Non, monsieur, aucun.

— Et cependant le nom et le prénom sont exactement les mêmes. — C'est une coïnci-

dence bien étrange ! Au surplus ils ont changé de nom en prenant possession de leur domaine.

— Changé de nom, monsieur! quitté le nom de Rushbrook! — s'écria Marie, qui crut avoir trouvé un fil qui la conduirait à trouver les parents de Joé.

— Oui. Une des conditions du legs était que Joseph Rushbrook prendrait le nom d'Austin, et il demeure à présent dans le comté de Dorset. J'en parle, parce que s'il était votre parent, son crédit pourrait être utile à votre frère....... Mais qu'y a-t-il donc ? — s'écria M. Trévor en se levant pour soutenir Marie, — Smithers! — de l'eau ! — vite ! — cette jeune fille se trouve mal.

La surprise de cette nouvelle inattendue, son affection pour mistress Austin, le jour que ce qu'elle venait d'apprendre jetait sur la cause de l'intérêt que cette dame prenait à Joé, et la conviction des souffrances qu'elle devait éprouver, tout cela réuni avait été pour Marie un choc auquel elle n'avait pu résister. Au bout de quelques minutes elle revint à elle.

— Je vous remercie, monsieur; mais mon pauvre frère me cause tant d'affliction et d'in-

quiétude! — dit Marie en balbutiant et respirant à peine.

— Ce ne peut être tout-à-fait un mauvais sujet, puisque vous l'aimez tant.

— Ah, monsieur, — murmura Marie, — je voudrais valoir la moitié autant que lui.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour lui, dès que j'aurai en main toutes les pièces de l'affaire et que je les aurai lues. J'irai même à Exeter vingt-quatre heures plus tôt que je ne me le proposais, à cause de votre frère. — Vous sentez-vous en état de partir? On ira vous chercher un fiacre. Demeurez-vous à Londres? Si cela est, il faut me laisser votre adresse.

Marie lui répondit qu'elle avait dessein de partir le soir même pour Exeter.

Quand le fiacre fut arrivé, M. Trévor y conduisit Marie lui-même, l'aida à monter, et ordonna au cocher de la conduire à l'auberge où elle était descendue. Les sens de Marie étaient presque égarés. Il était tard, et la diligence devait partir dans une heure ou deux. Elle y prit sa place, et pendant tout ce voyage elle s'aperçut à peine du cours du temps. En arrivant le lendemain, elle courut à la prison. Le

geôlier et sa femme l'accueillirent avec la même bonté que la première fois, et un porte-clefs alla lui ouvrir la chambre de Joé. Dès qu'elle y fut entrée, elle se jeta à genoux, la tête appuyée sur le lit, et s'écria en sanglotant, sans faire attention à Joé :

—Oh! cela est horrible, — trop horrible! — Mais que doit-on, — que peut-on y faire? — D'un côté comme de l'autre, ce n'est que honte et misère. — Que le ciel me pardonne! je crois que je perds l'esprit. — Que vous soyez ici, — que vous vous trouviez dans une telle situation! — Si c'était moi, à la bonne heure, je l'ai mérité. L'emprisonnement, la mort, ce ne serait rien de trop pour moi. Mais vous, mon cher Joé, vous!

— Que signifie tout cela, Marie? — demanda Joé. — Je n'y comprends rien. Les choses sont-elles devenues pires qu'elles ne l'étaient auparavant? — Et pourquoi parler de vous-même de cette manière? Si votre conduite n'a pas toujours été irréprochable, vous y avez été poussée par les autres; et si vous en avez changé, vous ne le devez qu'à vous-même.

—Ah, Joé! — répondit Marie en se relevant;

— mon repentir me paraîtrait bien faible, si je croyais que quelques années de bonne conduite pussent effacer le passé. Non, non, ma vie tout entière ne suffira pas pour me repentir; il faut que je vive en me repentant sans cesse, et que je meure en implorant le pardon du ciel. — Mais pourquoi parler de moi?

— Qu'est-il donc arrivé, Marie?

— Je ne puis avoir un secret pour vous, Joé : il est inutile que je l'essaie. — J'ai découvert votre père et votre mère.

— Où sont-ils, connaissent-ils ma position?

— Votre mère la connaît, mais non votre père.

— Dites-moi tout, Marie, vite, vite!

— Votre père et votre mère sont M. et mistress Austin.

L'étonnement de Joé lui ôta le pouvoir de parler. Il regardait Marie en face, mais sans pouvoir prononcer un seul mot. Marie pleura de nouveau, et Joé resta quelques minutes près d'elle en silence.

— Allons, Marie, — dit Joé, — à présent, vous pouvez tout m'apprendre.

Joé s'assit près d'elle, et Marie lui fit part de

ce qui s'était passé entre elle et mistress Austin ; — de l'aveu que cette dame lui avait fait qu'elle tenait à lui par des nœuds bien chers,— du vif intérêt qu'elle prenait à lui, — de l'argent qu'elle lui avait donné ; — enfin des souffrances qu'elle avait éprouvées. Elle finit par lui rapporter toute sa conversation avec M. Trévor.

— Vous voyez, mon cher Joé, — ajouta-t-elle, — que c'est un fait indubitable. J'avais promis à mistress Austin de ne pas vous parler de ce qu'elle m'avait dit, mais je n'ai pu tenir ma promesse. Et maintenant qu'y a-t-il à faire?

— Parlez-moi de mon père, Marie. Je désire savoir s'il est estimé, et comment il se comporte dans sa nouvelle situation.

Marie lui dit tout ce qu'elle en savait, ce qui était peu de chose. — Il est respecté,—ajouta-t-elle ; — mais c'est un homme étrange, qui ne veut voir personne et ne sort jamais de chez lui.

— Vous savez quelles étaient déjà mes intentions, Marie. J'y tiens à présent plus que jamais. Je courrai la chance du silence, car jamais je ne dirai un mot. Vous en savez déjà, et vous en avez deviné plus que je ne l'aurais

voulu. Je ne dirai pas que vous ne vous êtes pas trompée, car ce n'est pas mon secret.

— C'est ce dont je me doutais, et je sens combien mes raisonnements doivent être affaiblis par ce que je viens de vous apprendre. Auparavant, je ne pensais qu'à vous; à présent, je pense aussi à d'autres. — Ah, Joé ! vous qui êtes si innocent, être ainsi puni ! Et moi, qui suis si coupable, me trouver épargnée !

— La volonté de Dieu est que je sois dans cette position, Marie; mais ne revenons plus sur ce sujet.

— Mais, Joé, M. Trévor doit venir ici demain; et il dit que vous ne devez avoir aucune réserve avec lui, si vous voulez qu'il puisse vous servir.

— Vous avez rempli votre mission, Marie; à présent laissez-moi agir avec lui comme je le jugerai convenable.

— Mon cœur est brisé, — dit Marie; — je voudrais être dans ma tombe, si ce souhait m'est permis.

— Souvenez-vous d'une chose, Marie; — d'une chose qui est mon soutien et qui doit être le vôtre : — je suis innocent.

— Oui, vous l'êtes; j'en suis sûre. Plût au

ciel que je pusse en dire autant d'un autre! Mais, dites-moi, Joé, que ferai-je quand je reverrai votre mère? Je l'aimais auparavant; mais combien plus je l'aime à présent! Lui dirai-je que j'ai tout découvert? je ne sais comment je pourrais le lui cacher.

— Je ne vois pas de raison pour le lui cacher, Marie; mais dites-lui aussi que je désire ne la voir qu'après mon jugement. Quel que doive être mon destin, je souhaite vivement de la voir quand il sera décidé.

— Je le lui dirai après-demain. Mais il faut que je m'en aille pour chercher un logement et écrire à votre mère. Adieu, que Dieu vous protège!

Marie le quitta; elle était si faible qu'elle put à peine gagner la chambre du geôlier, où elle s'assit pour respirer quelques instants. Elle demanda à sa femme si elle pouvait lui indiquer un logement dans le voisinge de la prison, et celle-ci chargea un porte-clefs de la conduire dans une maison où elle savait qu'elle trouverait une chambre convenable. Dès que Marie y fut installée, elle écrivit à mistress Austin pour l'informer qu'elle avait vu l'avocat, et qu'il avait promis de se charger de l'affaire de

Joé. Ensuite, épuisée par les fatigues, les inquiétudes et l'agitation des trois derniers jours, elle se mit au lit, et le sommeil lui fit oublier ses souffrances.

CHAPITRE XIX.

Dans lequel notre héros se résout à être pendu.

Joé ne fut pas fâché de se trouver seul. Pour la première fois, l'absence de Marie lui parut un soulagement. Son esprit était presque aussi égaré que celui de Marie par suite de l'étrange nouvelle qu'il venait d'apprendre. — Son père devenu un des plus grands propriétaires, un des hommes les plus éminents du comté de Dorset, et universellement respecté! — Sa mère, comme il l'avait appris depuis long-temps par les lettres de Marie, courtisée et recherchée, aimée et admirée! Si, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, il avait formé la résolution, il s'était promis, pouvait-il dire, de prendre sur

lui tout le poids d'un crime pour en délivrer son père, qui n'était alors qu'un pauvre braconnier, combien n'était-ce pas encore plus son devoir, à présent que son père, élevé si haut, sentirait bien plus vivement sa dégradation, que sa chute serait plus terrible, et sa honte plus humiliante. — Non, non, — pensa Joé; — si j'accusais mon père à présent, — si je l'accusais d'un crime qui pourrait le conduire à l'échafaud, — non seulement on me regarderait comme son assassin, mais on dirait que je l'ai dénoncé pour hériter de ses biens. Je serais montré au doigt comme un homme ayant sacrifié son père à sa cupidité. Je serais évité, fui, méprisé, et je l'aurais mérité. La honte d'avoir un père mort sur un gibet ne serait rien comparée à l'ignominie d'un fils qui aurait occasionné cette mort. Je suis maintenant doublement tenu d'exécuter ma résolution, et quoi qu'il puisse m'arriver, ce secret mourra avec moi. — Joé goûta cette nuit un sommeil paisible.

Le lendemain matin, M. Trévor se présenta devant lui.

— J'ai vu votre sœur, Rushbrook, — lui dit-il, — et à sa prière je viens pour vous ren-

dre tous les services qui seront en mon pouvoir. Elle a dû vous voir depuis ce temps, et en ce cas, je ne doute pas qu'elle ne vous ait dit que vous ne devez avoir aucun secret pour votre avocat. Celui qui doit vous conseiller et vous défendre dans une pareille affaire est votre ami le plus sûr. Son honneur lui fait une loi de garder vos secrets, et quand même vous me déclareriez que vous avez commis ce meurtre, cette confidence ne ferait que me donner plus de zèle à vous défendre. J'ai ici copie de l'enquête faite par le juge coroner il y a plus de huit ans, et de la déclaration rendue contre vous par le jury. Maintenant dites-moi franchement comment les choses se sont passées, et j'en verrai mieux de quelle manière je dois parler aux jurés pour les convaincre.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais je n'ai rien à dire, — pas même à vous, — si ce n'est que je ne suis pas coupable du crime dont on m'accuse.

— Mais dites-moi donc comment cet événement est arrivé.

— Je n'ai rien à dire de plus, monsieur, et, tout en vous remerciant, je n'en dirai pas davantage.

— Cela est fort étrange. Il s'élève contre vous de fortes preuves. Les dépositions contre vous sont-elles exactes ?

— Elles le sont, car les déposants ont décrit les choses telles qu'elles leur ont paru.

— Et cependant vous n'êtes pas coupable?

— Je ne le suis pas; je le déclarerai à la cour, et j'abandonnerai mon sort au jury.

— Êtes-vous fou ? Votre sœur est une charmante jeune femme; elle m'a inspiré beaucoup d'intérêt ; mais si vous êtes innocent, vous sacrifiez volontairement votre vie.

— Je fais mon devoir, monsieur, et, quoi que vous puissiez penser de ma conduite, ce secret mourra avec moi.

— Et pour qui vous sacrifiez-vous ainsi, si, comme vous le prétendez et comme votre sœur le déclare, vous êtes innocent ?

Joé ne répondit rien, et s'assit sur le bord de son lit.

— Qui a commis le meurtre si ce n'est pas vous? — s'écria M. Trévor; — si vous ne répondez pas à cette question, il faut que je renonce à vous défendre.

— Vous venez de me dire tout-à-l'heure que si je m'avouais coupable, vous ne m'en défen-

driez qu'avec plus de zèle, et maintenant parce que je me déclare innocent, et que je ne veux ou ne puis nommer le coupable, vous dites qu'il faut que vous renonciez à me défendre. — Ce n'est pas être d'accord avec vous-même.

— Il faut que j'aie votre confiance, mon cher ami.

— Vous ne pourrez jamais l'avoir à un plus haut degré. Je ne vous ai pas prié de vous charger de ma défense. Je me soucie fort peu d'être défendu.

— Vous désirez donc être pendu ?

— Point du tout; mais plutôt que de dire un seul mot de plus, j'en courrai la chance.

— Tout cela est fort étrange, — dit M. Trévor. — Et après quelques instants de réflexion, il ajouta : — Je remarque que vous êtes supposé avoir tué ce colporteur Byres, sans que personne en fût témoin. On savait que vous étiez sorti avec le fusil de votre père, et la déposition du garde-chasse prouve que vous braconniez. Or, comme il n'y a aucune preuve de préméditation de meurtre de votre part, il n'est pas impossible qu'un accident ait fait partir le coup fatal, et qu'enfant comme vous deviez l'être alors, vous ayez été si effrayé de

ce qui venait d'arriver, que vous avez pris la fuite et que vous vous êtes caché. Je crois que c'est notre meilleur plan de défense.

— Je n'ai pas tiré le coup de fusil.

— Qui donc l'a tiré?

Joé ne répondit rien.

— Rushbrook, — dit M. Trévor, — je crains de ne pouvoir vous être d'une grande utilité, et sans l'intérêt que m'ont inspiré les larmes de votre sœur, je ne me chargerais pas de votre cause. Je ne comprends rien à votre conduite; elle me paraît aussi absurde que les motifs en sont inexplicables. Tout ce que je puis croire, c'est que vous avez commis ce meurtre, et que vous ne voulez confier ce secret à personne, pas même à ceux qui voudraient vous servir.

— Pensez de moi ce qu'il vous plaira, monsieur. Vous pouvez m'entendre condamner, même me voir exécuter, si les choses vont jusqu'à ce point; mais après tout cela, croyez ce que je vous affirme sur toutes mes espérances de salut, que je suis innocent. — Je vous remercie, monsieur, je vous remercie bien sincèrement de l'intérêt que vous m'avez montré; j'en suis très reconnaissant, et surtout

de la manière dont vous avez parlé de ma sœur. Mais quand vous resteriez un mois ici, vous n'en apprendriez pas plus que ce que vous savez déjà.

— Après une telle déclaration, il est inutile que je reste ici plus long-temps. Je vous défendrai comme je le pourrai, par égard pour votre sœur.

— Bien des remerciements de toutes vos bontés, monsieur, j'en suis réellement reconnaissant.

M. Trévor resta une minute à examiner la physionomie de notre héros, et il y trouva quelque chose de si franc, de si ouvert et de si calme, quelque chose qui proclamait si bien l'innocence et la grandeur d'âme, qu'il ne put s'empêcher de soupirer profondément en se retirant.

L'entrevue qu'il eut ensuite avec Marie fut très courte. Il lui expliqua les difficultés que lui opposait l'obstination de son frère, mais il lui exprima en même temps sa détermination de faire tous ses efforts pour le sauver.

Dès que Marie eut vu M. Trévor, elle partit pour retourner chez sa maîtresse; et en y arrivant, elle lui apprit que cet avocat avait con-

senti à entreprendre la défense de Joé, et l'instruisit de la ferme résolution prise par celui-ci de ne pas divulguer son secret. — Madame, — ajouta-t-elle après un instant d'hésitation, — il est de mon devoir de ne rien vous cacher, et j'espère que vous ne serez pas mécontente en apprenant que j'ai découvert ce que vous n'aviez pas trouvé bon de m'apprendre.

— Qu'avez-vous donc découvert? — lui demanda mistress Austin avec quelque alarme.

— Que Joseph Rushbrook est votre propre fils, — répondit Marie en se mettant à genoux devant elle et en lui baisant la main. — Mais votre secret ne court aucun risque avec moi, comptez-y bien.

— Et comment avez-vous fait cette découverte, Marie? car je ne chercherai pas à le nier.

Marie lui fit alors le détail de sa première conversation avec M. Trévor. — Il me demanda, — ajouta-t-elle, — me supposant toujours sœur de Joé, si nous avions des parents dans le comté d'York, et je lui répondis négativement; de sorte qu'il ne peut avoir aucun soupçon que Joé soit votre fils. Mais je vous de-

mande pardon, madame, de n'avoir pas été en état de cacher ce secret à Joé, et d'avoir ainsi manqué sans y penser à la promesse que je vous avais faite.

— Et que dit à cela mon pauvre enfant ?

— Il me dit qu'il désirait ne pas vous voir avant son jugement ; mais que lorsque son destin serait décidé, il souhaitait vivement de vous revoir encore une fois. — Oh, madame, quel sacrifice ! mais je ne le blâme plus à présent ; c'est son devoir.

— Ma crainte n'est pas pour mon fils, Marie ; il est innocent, et c'est tout pour moi. Mais si mon mari venait à apprendre qu'il est en prison, je ne sais quelles en seraient les suites. S'il m'était possible de le lui cacher ! Dieu sait ce qu'il a déjà souffert. — Mais ai-je donc perdu l'esprit ? je ne sais plus ce que je dis.

— Oh, madame, j'ai tout deviné. Ni vous ni Joé vous ne pouvez rien me cacher. Je vous demande pardon, mais quoique Joé n'ait pas voulu me répondre, je lui ai dit que j'étais sûre que c'était son père qui avait fait ce dont on accuse son fils. Mais ne me répondez pas, ma chère maîtresse, gardez le silence comme votre fils, et soyez bien sûre qu'aucune tor-

ture ne pourrait me forcer à énoncer mes soupçons.

— Je vous crois, Marie, et peut-être vaut-il mieux que vous sachiez ce que vous avez appris. Quand le jugement doit-il avoir lieu?

— On m'a dit que les assises s'ouvriront demain avant midi, madame.

— Oh! combien il me tarde de le serrer dans mes bras!

— C'est une cruelle épreuve pour une mère, madame; mais songez que ce ne doit être qu'après qu'il....

— Oui! après qu'il sera condamné! — Que Dieu ait pitié de moi! — Marie, il faut que vous retourniez à Exeter sur-le-champ; mais écrivez-moi tous les jours. Restez près de lui, consolez-le, et puisse le Dieu de miséricorde écouter les prières d'une mère malheureuse et désespérée! — Laissez-moi à présent. Que Dieu vous protège, ma chère enfant! vous êtes ma seule consolation.

CHAPITRE XX.

Dans lequel notre héros persiste dans sa résolution jusqu'au bout.

Marie retourna à Exeter. Le jugement de notre héros devait avoir lieu le lendemain. Elle préférait être près de lui, plutôt que d'être témoin de la détresse et de l'agonie de mistress Austin, à qui elle ne pouvait offrir aucune consolation. L'état d'incertitude dans lequel elle était elle-même avait quelque chose de si cruel, que ce fut presque un soulagement pour elle de voir arriver le jour du jugement. M. Trévor avait encore une fois essayé de raisonner notre héros, mais sans pouvoir ébranler sa résolution, et quand il entra dans la cour de justice, on voyait évidemment à sa physionomie qu'il était mécontent et contrarié, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de faire son devoir. Joé fut placé à la barre, et son extérieur était si différent de ce qu'on s'attendait à voir

dans un homme accusé du crime de meurtre, qu'il fit naître sur-le-champ un vif intérêt; car tous les spectateurs croyaient voir un scélérat dont tous les traits annonceraient la bassesse et le crime, et ils voyaient un beau jeune homme dont le front était calme et la physionomie pleine d'intelligence, dont les yeux ne se baissaient pas sous les regards curieux qui se dirigeaient vers lui, et dont l'air était ferme sans avoir rien d'offensant. Il est vrai qu'on voyait sur son visage des traces de chagrin, et que ses joues étaient pâles; mais personne, ayant quelque connaissance du monde et un caractère tant soit peu charitable, n'aurait pu dire qu'on trouvât en lui le moindre symptôme de crime. On fit prêter serment aux jurés; on lut l'acte d'accusation, et après cette lecture, le juge, qui n'avait pas bien entendu la date du crime prétendu, dit au greffier :

— Quelle est la date? — J'entends la date de l'année.

Le greffier lui ayant répondu, il ajouta : — Il y a plus de huit ans! — Et ayant jeté un regard sur l'accusé : — A cette époque, — continua-t-il, — ce devait être un enfant.

— Enfant pour l'âge, mais non pour le

crime, mylord, — répliqua l'avocat poursuivant, — comme cela n'arrive que trop souvent, et comme nous le prouverons tout-à-l'heure.

Comme les dépositions à la charge de Joé furent les mêmes en substance que celles que nous avons déjà rapportées, comme ayant été faites lors de l'enquète qui avait eu lieu huit ans auparavant, nous nous dispenserons d'en parler. On fit la lecture de celle de Furness, attendu qu'on n'avait pu le trouver pour lui signifier une sommation de comparaître. A mesure que les faits se développaient et semblaient bien appuyés, les spectateurs commençaient à éprouver moins de compassion pour l'accusé, et un grand nombre secouaient la tête et se pinçaient les lèvres.

Quand les témoins à charge eurent été entendus, M. Trévor se leva pour prendre la défense de l'accusé. Il commença par tourner en ridicule l'idée d'accuser un enfant d'un pareil crime, — car le prisonnier, — dit-il, — ne pouvait ètre qu'un enfant à l'époque où le meurtre a été commis. Regardez-le, messieurs les jurés. Rappelez-vous qu'il y a huit ans et plus que le colporteur Byres a été assassiné; à peine l'accusé paraît-il à présent dix-sept ans.

Il aurait eu peine à porter un fusil à l'époque dont il s'agit.

— L'âge du prisonnier n'est pas mentionné dans l'acte d'accusation, — dit le juge.

— Pouvons-nous le lui demander, mylord? — demanda un juré.

— Il peut répondre à cette question, si bon lui semble, — répondit le juge; — mais il n'y est pas obligé. Il ne paraît certainement pas plus de dix-sept ans — Prisonnier, consentez-vous à dire votre âge à messieurs les jurés? Songez que vous avez le droit de le refuser.

— Je n'ai pas d'objection à le dire, mylord, — répondit Joé, sans avoir égard à un clignement d'œil de son conseil. — J'ai eu vingt-deux ans le mois dernier.

M. Trévor se mordit les lèvres à cette malheureuse preuve de la véracité de notre héros; mais il chercha à en tirer parti en faisant observer aux jurés que la franchise de l'accusé, qui n'avait pas voulu profiter de son air de jeunesse pour les induire en erreur, était un fort argument en sa faveur. Il fit alors remarquer que les dépositions contre lui étaient extrêmement vagues, et dit ensuite : — Messieurs les jurés, si l'on était venu me demander mon

opinion sur cette affaire, sans que j'eusse aucune connaissance préalable de l'accusé, j'en serais certainement venu à la conclusion suivante : j'aurais dit, — et votre bon sens, votre intelligence, seront sans doute d'accord avec moi sur ce point, — qu'en supposant que le colporteur Byres eût reçu la mort par les mains de l'accusé, — je dis *en supposant*, car je nie qu'il en existe aucune preuve, — la cause doit en avoir été que l'enfant ayant rencontré tout-à-coup le colporteur, tandis que sa conscience lui disait qu'il était occupé d'une pratique illicite, le braconnage, son fusil partit accidentellement, et le coup eut des suites fatales; et j'aurais cru ensuite que l'accusé étant épouvanté du malheur qu'il venait de causer sans en avoir l'intention, son premier mouvement avait été de se cacher. Je crois, messieurs, que tels sont les faits réels de l'affaire; car, quoi de plus naturel qu'un enfant, dans de pareilles circonstances, ait été saisi d'effroi, et qu'il ait cherché à se dérober par la fuite à l'enquête qui devait avoir lieu ?

— C'est votre opinion que vous énoncez, monsieur Trévor. Faut-il que j'en conclue que le prisonnier adopte cette défense ? — demanda le juge.

— Mylord, le prisonnier a déclaré, à l'ouverture de la séance, qu'il n'est pas coupable du crime qui lui est imputé.

— Je le sais; mais je désire savoir si la défense du prisonnier est qu'il n'a contribué en aucune manière à la mort du colporteur, ou qu'il ne l'a causée qu'accidentellement et sans intention.

— Mylord, — répondit M. Trévor en hésitant un peu, — mon devoir envers mon client ne me permet aucune admission.

— Je crois que, tout bien considéré, la dernière marche serait la plus sûre, — dit le juge avec humanité.

M. Trévor était dans un grand embarras et ne savait quel parti prendre. S'il déclarait positivement que le fusil de notre héros était parti par accident, il craignait que celui-ci ne lui donnât un démenti; et cependant, si l'accusé lui permettait d'affirmer ce fait, il voyait à l'air et au ton du juge que l'affaire se terminerait d'une manière satisfaisante pour son client. Il est à peine nécessaire de dire que le juge, l'avocat poursuivant, les jurés et tout l'auditoire, étaient surpris de voir le conseil du prisonnier hésiter ainsi.

— Monsieur Trévor, — dit le juge, — êtes-vous dans l'intention d'affirmer que le coup de fusil est parti par accident?

— Je n'ai tiré aucun coup de fusil, mylord, — dit Joé d'une voix ferme et sonore.

— Le prisonnier a répondu pour moi, mylord, — dit M. Trévor. — Nous savons fort bien qu'en faisant une déclaration d'homicide accidentel, nous pourrions sans danger abandonner l'accusé à la décision d'un jury intelligent; mais le fait est que le prisonnier n'a pas tiré un coup de fusil, et par conséquent il ne peut avoir commis le meurtre dont il est accusé.

A l'instant même où notre héros avait fait sa dernière assertion, M. Trévor avait senti que l'affaire était désespérée. Cependant, il déploya tout son talent pour faire un fort appel aux jurés; mais ce n'était qu'une déclamation; il ne put répondre à aucun des faits contenus dans les dépositions, et la réplique de l'avocat poursuivant établit complétement le crime de notre héros, d'après ce qu'on appelle une chaîne de présomptions. Après le résumé du juge, les jurés se retirèrent pour délibérer, et au bout de quelques minutes, ils rendirent une déclaration

de culpabilité contre l'accusé, mais en le recommandant fortement à merci. Quoiqu'à cette époque on accordât rarement la grâce d'un accusé, notre héros était si jeune, et il y avait tant de mystère dans cette affaire, que le juge, après avoir prononcé la peine de mort, n'hésita pas à déclarer que la clémence royale la commuerait en celle de déportation à vie. Notre héros ne répondit rien, salua le juge et les jurés, et on le reconduisit en prison. Quelques minutes après, les bras de Marie fondant en larmes étaient autour de son cou.

— Vous ne me blâmez pas, Marie, — lui dit-il.

— Non, non! — répondit-elle en sanglotant. — Tout ce que le monde peut faire n'est rien quand on est innocent.

— Je serai bientôt loin d'ici, Marie, — dit Joé s'asseyant sur le bord du lit; — mais, grâce au ciel, tout est terminé.

Emma Phillips se présenta à son imagination, et il se couvrit le visage des deux mains.

— Si ce n'était pour elle, — pensa-t-il; — mais que doit-elle penser de moi, — de moi, condamné comme meurtrier! Ah! c'est ce qu'il y a de plus dur à supporter!

— Joé, — dit Marie qui l'examinait en silence, — il faut que je m'en aille. — Vous la verrez à présent, n'est-ce pas?

— Je ne la reverrai jamais. — Elle me méprise déjà.

— Votre mère mépriser son noble et généreux fils! Comment pouvez-vous le croire?

— Je pensais à une autre personne. — Oui, oui, je désire voir ma mère.

— En ce cas, je pars. — Songez quelles doivent être son inquiétude et son impatience! Je prendrai une chaise de poste, je voyagerai toute la nuit, et demain matin je serai près d'elle.

— Partez, ma chère Marie, partez! Hâtez-vous d'arriver près de ma pauvre mère, et dites-lui que je suis..... Oui, que je suis heureux et résigné. — Adieu!

Marie le quitta; et Joé, dont le cœur était brisé à l'instant où il se disait heureux, — car il pensait qu'il allait être séparé d'Emma pour toujours, — se jeta sur son lit, et s'abandonna à un sentiment de tendresse et d'angoisse qu'il ne pouvait plus réprimer.

CHAPITRE XXI.

Dans lequel chacun est en mouvement, excepté notre héros.

Marie partit en chaise de poste et arriva chez sa maîtresse avant le jour. Elle resta dans sa chambre jusqu'à l'arrivée de la poste, et alors son premier soin fut de s'emparer des journaux avant que le sommelier les eût ouverts, en disant que sa maîtresse était éveillée et les lui avait demandés. Elle prit la même précaution à l'égard des journaux qui arrivaient plus tard dans la journée, de sorte que M. Austin ne put lire dans aucun journal le compte que tous rendirent du procès de son fils ; résultat qu'on aurait peut-être obtenu sans le chercher, car il était rare que M. Austin jetât les yeux sur un journal. Dès que l'heure ordinaire du lever de sa maîtresse fut arrivée, Marie se présenta devant elle, et lui apprit le triste dénouement du procès. Mistress Austin la char-

gea de dire aux domestiques qu'elle allait accompagner sa maîtresse dans une visite que celle-ci allait faire à une de ses amies qui demeurait à quelques milles et qui était dangereusement malade, et chez qui elle resterait vingt-quatre heures, et peut-être même deux ou trois jours, si elle n'allait pas mieux Marie fit ensuite tous les préparatifs pour ce petit voyage, et un peu avant la nuit, elle partit en poste avec sa maîtresse pour Exeter.

Mais si M. Austin ne lisait pas les journaux, d'autres personnes les lisaient, et de ce nombre était le major Mac Shane. Il était le même matin avec O'Donahue et leurs deux femmes dans sa bibliothèque lorsque la poste arriva. Le major prit le journal, mais à peine l'eut-il ouvert, que le nom de Rushbrook lui frappa les yeux. Il lut le commencement de l'article, et siffla très haut de surprise.

— De quoi s'agit-il donc, mon cher? — demanda mistress Mac Shane.

— De quoi il s'agit, mon bijou? — mille meurtres! — Mais ne m'interrompez pas en ce moment, car toutes mes idées sont en confusion.

Il lut le compte-rendu du procès et du juge-

ment, et, sans dire un seul mot, mit le journal entre les mains d'O'Donahue. Dès que celui-ci eut fini de lire cet article, le major lui fit signe de sortir de la chambre.

— Je ne me soucie pas que mistress Mac Shane le sache, — dit le major, — elle prendrait l'affaire trop à cœur. Mais que ferons-nous, O'Donahue? Vous voyez que le jeune homme n'a pas voulu dire un mot contre son père, et qu'il s'est laissé condamner. Ce serait une pauvre consolation pour mistress Mac Shane de savoir que l'enfant perdu est retrouvé, quand il ne l'est que pour être envoyé de l'autre côté de l'eau; car elle en chérit la mémoire plus qu'elle ne chérirait une douzaine de petits Mac Shane, s'il avait plu au ciel de les lui accorder. Il vaut donc mieux qu'elle ne sache rien. Mais qu'allons-nous faire?

— Il me paraît que le mieux serait de partir sur-le-champ pour Exeter.

— Oui, et de le voir.

— Mais auparavant, Mac Shane, je voudrais consulter l'avocat qui l'a défendu. Nous lui dirons tout ce que nous savons du père, quels sont nos soupçons, ou pour mieux dire quelle est notre

conviction. Peut-être nous dirait-il comment il faut nous y prendre pour obtenir sa grâce.

— C'est un bon avis; mais quel prétexte prendrons-nous pour partir?

— Quant à ma femme, je puis lui dire la vérité, et je réponds qu'elle gardera le secret; et pour la vôtre elle croira tout ce que vous voudrez lui dire.

— Oui, elle le croira, la bonne créature, et c'est pourquoi je ne puis jamais supporter de la tromper en rien. Mais dans le cas dont il s'agit, nous la trompons par intérêt pour elle-même. — Si vous chargiez votre femme de lui dire qu'il faut que vous alliez sur-le-champ à Londres, et qu'elle désire que je vous accompagne, attendu qu'il s'agit d'une affaire importante?

— Soit, — répondit O'Donahue. — Faites atteler des chevaux à une chaise de poste, et pendant ce temps j'arrangerai l'affaire avec nos femmes.

Ce projet fut bientôt exécuté, et une demi-heure après, les deux amis étaient en route pour Exeter. Ils y arrivèrent assez tard dans la soirée, et ils se logèrent dans le principal hôtel de cette ville.

Mistress Austin et Marie y étaient arrivées

une demi-heure avant eux , et elles avaient fait choix d'un hôtel plus modeste , où elles seraient moins exposées aux regards des curieux. Il était trop tard pour qu'elles pussent entrer dans la prison le même jour , et elles allèrent voir notre héros le lendemain matin , à peu près à la même heure que Mac Shane et O'Donahue rendirent leur visite à M. Trevor.

Peut-être ferons-nous mieux de laisser l'imagination de nos lecteurs se peindre la scène qui se passa entre la mère et le fils , car nous n'en avons déjà eu qu'un trop grand nombre de pénibles dans la dernière partie de cette histoire. Il est plus facile de se figurer que d'exprimer la joie et la douleur d'une mère et d'un fils qui , après une longue séparation , ne se revoient que pour se séparer pour toujours , et le déchirement de cœur du fils affectueux , de la mère passionnée, et de la servante , ou , pour mieux dire , de l'amie dévouée. Mais l'affliction des deux dernières fut portée à son comble , quand notre héros , serré dans les bras de sa mère en lui racontant toutes ses aventures , avoua que ce qui ajoutait encore à ses souffrances était l'idée de se séparer pour toujours du premier , — du seul , — de l'ancien objet de toute son affection.

— Mon pauvre enfant ! — s'écria mistress Austin, — c'est véritablement une coupe bien amère. Puisse Dieu, dans sa miséricorde, jeter un regard sur vous, et vous consoler !

— Il le fera, ma mère ; mais quand je serai loin d'ici, — non auparavant, — non avant que vous puissiez le faire sans danger, — promettez-moi d'aller voir Emma, et de l'assurer que je n'étais pas coupable. — Je puis tout supporter, si ce n'est son mépris.

— Je vous le promets, mon fils, je vous le promets ; et je l'aimerai tendrement pour l'amour de vous. — A présent, continuez votre histoire, mon cher enfant.

Nous laisserons notre héros et sa mère achever leur conversation, pour aller rejoindre Mac Shane et O'Donahue, qui, dès qu'ils eurent déjeuné, se rendirent chez M. Trévor.

Mac Shane, qui remplissait le rôle d'orateur, lui apprit le motif de leur visite.

M. Trévor lui fit part de l'obstination de notre héros et de l'impossibilité où il s'était trouvé de lui éviter une condamnation. Il ajouta qu'il y avait dans cette affaire un mystère qu'il ne pouvait approfondir.

Mac Shane prit sur lui de le lui expliquer,

ayant été, comme nous l'avons déjà dit, assez clairvoyant pour le pénétrer ; et O'Donahue déclara qu'il avait la même opinion du caractère de Rushbrook père.

— Et vous dites que ce père a disparu ? — dit M. Trévor.

— Complétement ; il m'a été impossible d'en découvrir les traces.

— Comme je le disais à sa sœur, — dit M. Trévor.

— Il n'a pas de sœur, — s'écria Mac Shane, l'interrompant.

— Cependant une jeune femme, — et très jolie, je vous assure, — est venue me trouver à Londres pour m'engager à me charger de le défendre, et elle s'est présentée à moi comme sa sœur.

— Cela est étrange, — dit Mac Shane, ayant l'air de réfléchir.

— Quoi qu'il en soit, — continua M. Trévor, — et comme je le disais à cette jeune femme, j'ai été chargé de deux affaires différentes pour deux individus portant le même nom, Joseph Rushbrook. La première a dû valoir à mon client force félicitations, mais l'autre ne peut être suivie que de condoléances.

— Que voulez-vous dire ? — demanda Mac Shane.

— Que j'ai fait prononcer il y a quelques années, au profit d'un individu nommé Joseph Rushbrook, l'envoi en possession d'une fortune considérable. J'ai demandé à la sœur de notre jeune ami s'il ne serait pas son parent, et elle m'a répondu négativement.

— Le jeune Rushbrook n'a point de sœur ; j'en suis sûr.

— Je me rappelle à présent que l'homme qui a hérité de cette fortune m'a dit dans le temps qu'il avait été officier dans l'armée.

— Comptez-y bien, O'Donahue, c'est notre Rushbrook, il s'est promu lui-même au grade d'officier. — Savez-vous ce qu'il est devenu, monsieur Trévor?

— Il demeure dans le comté de Dorset. M. Austin lui a légué tous ses biens, à condition qu'il prendrait son nom.

— C'est lui, c'est lui, j'en ferais serment! — s'écria Mac Shane. — Phillaloo ! il n'y a plus de mystère à présent. Il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas voulu me rendre ma visite, et qu'il se tienne renfermé chez lui. — Pardon, monsieur Trévor, mais pourriez-vous me dire quelle

sorte d'homme c'était? car je n'ai jamais vu ce M. Austin.

— Un grand et bel homme ayant une tournure militaire ; un peu brusque, mais n'ayant rien de vulgaire, avec des cheveux et des yeux noirs, et un nez aquilin.

— C'est son signalement exact, — s'écria O'Donahue.

— Et sa femme, l'avez-vous vue? — demanda Mac Shane.

— Non, jamais.

— Eh bien, moi, je l'ai vue, et elle a l'air d'une bonne et aimable créature. Je n'ai jamais mis le pied chez eux ; je m'y suis présenté, et j'ai laissé ma carte, voilà tout. Mais je l'ai rencontrée plusieurs fois en maison tierce. Au surplus, puisque vous ne la connaissez pas, il est inutile de vous en parler, cela ne prouverait bien. Et à présent, monsieur Trévor, que nous conseillez-vous de faire?

— C'est une affaire qui présente de grandes difficultés, et je voudrais y réfléchir avant de vous donner un avis. Je crois pourtant que vous feriez bien d'aller faire une visite au jeune Rushbrook, et de voir ce que vous pourriez obtenir de lui. Et si vous voulez revenir ici de-

main matin, je serai mieux préparé à vous donner mon opinion.

— Je ferai ce que vous me conseillez, monsieur; j'irai d'abord voir mon jeune ami ; mais je ne m'appelle pas Mac Shane, si je ne fais pas ensuite une visite au père.

— N'agissez pas avec précipitation, je vous en prie, — dit M. Trévor. — Souvenez-vous que vous êtes venu ici pour me consulter. Vous devez donc entendre du moins mon avis avant de prendre un parti.

— Vous avez raison, monsieur. Ainsi, en vous faisant tous mes remerciements, nous allons prendre congé de vous, et nous vous reverrons demain matin.

Mac Shane et O'Donahue se rendirent alors à la prison, et demandèrent à voir notre héros.

— Il y a en ce moment deux dames avec lui, — dit le geôlier; — mais comme elles y sont depuis trois heures, je présume qu'elles ne tarderont pas à partir.

— Nous attendrons, — répondit O'Donahue.

Au bout d'un quart d'heure, mistress Austin et Marie arrivèrent dans la chambre du geôlier, où se trouvaient déjà Mac Shane et O'Do-

nahue. La première, dont tout le visage était couvert d'un voile épais, n'avait pas dessein d'y entrer; mais le chagrin et l'agitation l'avaient tellement accablée qu'elle pouvait à peine se soutenir, et Marie, en descendant, l'avait engagée à s'y arrêter un instant pour prendre un verre d'eau. Les deux amis se levèrent quand elle entra. Elle reconnut sur-le-champ Mac Shane, et l'idée des suites que pouvait avoir cette rencontre, se présentant a son esprit, lui fit une si forte impression, qu'elle tomba sur une chaise sans connaissance.

Marie courut dans une chambre voisine pour chercher de l'eau, et pendant ce temps Mac Shane et O'Donahue s'approchèrent de mistress Austin pour lui donner des secours. Le dernier écarta son voile pour lui donner de l'air, et le major la reconnut à l'instant. Il ne lui resta donc plus aucun doute que M. Austin ne fût Joseph Rushbrook, autrefois soldat dans son régiment.

Dès que quelques signes annoncèrent qu'elle allait recouvrer l'usage de ses sens, Mac Shane eut la délicatesse de se retirer, et faisant un signe au geôlier, O'Donahue et lui montèrent dans la chambre de notre héros. L'accueil fut

très cordial de part et d'autre ; mais Mac Shane ne perdit pas un instant pour entrer en matière. Il dit à Joé qu'il savait qui avait commis le meurtre dont il était accusé, et il alla jusqu'à lui déclarer positivement que c'était son père. Joé ne voulut pas l'avouer. Il voyait avec plaisir qu'ils étaient convaincus de son innocence; mais déterminé à porter la peine du crime de son père, il ne voulut pas déclarer la vérité. Mac Shane et O'Donahue le quittèrent donc, convaincus qu'à moins qu'ils ne prissent des mesures décidées sans la participation de notre héros, il n'y avait aucune chance de le soustraire à sa triste destinée. Frappés d'admiration de son courage, et touchés de son dévouement pour un indigne père, ils lui firent leurs adieux en lui promettant seulement de faire les plus grands efforts en sa faveur.

CHAPITRE XXII.

Une entrevue.

Conformément à ce qui avait été convenu la

veillé, Mac Shane et O'Donahue retournèrent le lendemain chez M. Trévor; et, après une demi-heure de consultation, il fut décidé qu'ils essaieraient de voir M. Austin, et qu'ils feraient part du résultat de cette entrevue à l'avocat, qui devait retourner à Londres le jour suivant. Ils partirent en poste, allèrent aussi vite que quatre bons chevaux purent les conduire, et se rendirent directement chez M. Austin, où ils arrivèrent vers six heures du soir.

Il était arrivé que, la soirée précédente, M. Austin avait demandé sa femme. Le domestique lui rapporta ce que Marie avait dit dans la cuisine, et M. Austin, qui était de mauvaise humeur, fit venir le cocher qui avait conduit la voiture, et lui demanda si l'amie de mistress Austin était fort mal. Le cocher répondit qu'il n'avait conduit sa maîtresse que jusqu'à la ville voisine; qu'elle y avait pris des chevaux de poste, et qu'il ignorait où elle était allée. Ce mystère ne plut pas à un homme du caractère de M. Austin, et il se livra tour à tour à l'indignation et aux alarmes. Il passa la nuit sans dormir, et il avait attendu toute la journée avec impatience le retour de sa femme, quand un bruit de roues se fit entendre, et une voi-

ture s'arrêta à sa porte. C'était celle de Mac Shane qui demanda si M. Austin était chez lui. Le domestique répondit qu'il allait s'en informer, et M. Austin pensant que cette visite inattendue pouvait avoir rapport à l'absence de sa femme, donna ordre qu'on fît entrer les deux inconnus. Il tressaillit en entendant annoncer leurs noms, mais reprenant aussitôt son sang-froid, il resta debout près de la table en se redressant de toute sa hauteur.

— Monsieur Austin, — dit O'Donahue, — nous avons pris la liberté de venir vous voir pour une affaire importante. Comme M. Austin, nous n'avons pas le plaisir de vous connaître; mais, si je ne me trompe, nous avons autrefois servi Sa Majesté dans le même régiment.

— Je ne prétends pas nier, messieurs, que vous ne m'ayez connu autrefois dans des circonstances bien différentes, — répondit Austin avec hauteur. — Asseyez-vous, je vous prie, messieurs, et apprenez-moi la cause de cette visite.

— Puis-je vous demander, monsieur Austin, si vous avez lu les journaux depuis quelques jours? — demanda Mac Shane.

— Non. Et maintenant que j'y songe, je me

souviens — ce qui est extraordinaire — que les journaux ne m'ont pas été remis très régulièrement ces jours derniers.

— Probablement parce qu'on voulait vous cacher la nouvelle qu'ils vous auraient apprise.

— Puis-je vous demander quelle est cette nouvelle ? — dit Austin avec surprise.

— Le procès et la condamnation à la déportation à vie d'un nommé Joseph Rushbrook, déclaré coupable du meurtre d'un nommé Byres. — Vous savez sans doute qu'il est votre fils ?

— Vous avez sûrement vu ce jeune homme et il vous a fait cette déclaration ? — dit M. Austin.

— Nous avons vu ce jeune homme, et il ne nous a pas fait cette déclaration, — répondit O'Donahue. — Mais prétendez-vous nier le fait ?

— Je ne sais de quel droit vous avez jugé à propos de venir m'interroger chez moi, — répliqua Austin. — En supposant que j'aie un fils, et que ce fils, comme vous le dites, ait été coupable d'un crime, en quoi cela vous regarde-t-il ?

— Avec votre permission, monsieur Austin,

— dit Mac Shane, — je vous prouverai d'abord qu'il est votre fils. Le meurtre a été commis à Grassford où vous demeuriez il y a huit ans et quelques mois. Votre fils a quitté votre domicile et s'est caché par suite de cette affaire, et il est tombé entre les mains du capitaine, — maintenant général, — O'Donahue. Lorsqu'il s'est établi en Russie, il m'a confié votre fils, que j'ai adopté comme le mien, et que j'ai mis dans une bonne pension pour lui donner de l'éducation. Ayant été reconnu par un nommé Furness, autrefois maître d'école à Grassford, il prit de nouveau la fuite pour éviter d'être arrêté, et depuis ce temps, je ne l'ai revu pour la première fois qu'hier matin, à l'instant où sa mère mistress Austin sortait de la chambre qu'il occupe à présent dans la prison d'Exeter.

Austin tressailllit. La cause de l'absence mystérieuse de mistress Austin était expliquée, et il ne pouvait plus refuser d'avouer que Joé était son fils. Après une minute de silence, il répondit :

— J'ai beaucoup à vous remercier de vos bontés pour mon pauvre enfant, major Mac Shane, et je suis véritablement affligé qu'il soit dans une telle situation. A présent, que

j'en suis informé, je ferai pour lui tout ce qui sera en mon pouvoir. Il existe d'autres Rushbrook que nous, messieurs, et vous ne devez pas être surpris que je n'aie pas voulu admettre sur-le-champ que ma famille eût été frappée d'une telle tache. Je vous déclare, sur mon honneur, que je n'avais pas la moindre idée que mistress Austin fût allée le voir. Ce fait ne peut me laisser aucun doute, quoiqu'il m'ait été soigneusement caché jusqu'à ce moment.

Quoique Austin répondît avec tant de sang-froid, il ne faut pas supposer que le même calme régnât dans son cœur. Au contraire, depuis le commencement de cette entrevue, il avait été dans un état d'agitation extrême; une lutte terrible avait lieu dans son sein entre les passions qui s'y disputaient l'empire, et ses traits en portaient l'empreinte pénible.

— Monsieur Austin, — dit O'Donahue, — vous me permettrez peut-être de sonner pour vous faire apporter un verre d'eau?

— Non, monsieur; je vous remercie, — répondit Austin respirant avec effort.

— Monsieur Austin, — continua Mac Shane, — puisque vous êtes convenu que Joseph Rush-

brook est votre fils, — votre chair et votre sang, puis-je vous demander ce que vous avez dessein de faire en sa faveur? Souffrirez-vous que la loi suive son cours, et qu'il soit banni de son pays pour toute sa vie?

— Que puis-je faire, messieurs? il a été jugé et condamné. Bien certainement, si tous mes efforts pouvaient réussir à....; mais je crains qu'il n'en existe aucune chance.

— Si je le croyais coupable, monsieur Austin, je ne serais pas ici; mais je le crois innocent. Ne pensez-vous pas de même?

— Je ne crois pas, monsieur, qu'il soit capable d'avoir commis ce crime. Mais cela ne sert à rien, puisqu'il est condamné.

— J'en conviens, à moins qu'on ne puisse trouver le véritable meurtrier.

— Sans doute, — répondit Austin en tremblant.

— Me chargerai-je de le dénoncer, monsieur Austin?

— Le.... connaissez-vous? — demanda Austin en se levant.

— Oui, Rushbrook, — s'écria Mac Shane, d'une voix de tonnerre; — oui, je le connais : c'est vous.

Austin ne put résister à ce coup. Il tomba sur le plancher comme si une balle lui eût traversé le cœur. O'Donahue et Mac Shane coururent à son aide, le relevèrent, le placèrent sur un sofa ; mais il était sans connaissance et sans mouvement, et ils sonnèrent pour qu'on vînt à son secours. Mac Shane et O'Donahue voyant qu'ils ne pouvaient exécuter leurs intentions dans la situation où se trouvait M. Austin, se retirèrent, et sortirent de la maison à l'instant où la chaise de poste qui ramenait mistress Austin et Marie s'arrêtait à la porte.

CHAPITRE XXIII.

Dénouement.

Ce ne fut que quelque temps après l'arrivée du médecin, que M. Austin rouvrit les yeux ; mais, s'il était rendu à la vie, il ne l'était pas à la raison. Il était dans un délire complet, et il fut déclaré que sa maladie était une fièvre cé-

rébrale. Comme il répétait souvent le nom de Byres dans ses exclamations incohérentes, mistress Austin, dès que le médecin fut parti, ordonna à tous les domestiques de sortir de la chambre, à l'exception de Marie. Ils n'obéirent qu'à contre-cœur, car leur curiosité était excitée, et lorsqu'ils se trouvèrent entre eux, ils levaient les épaules, chuchotaient, faisaient, des conjectures, se répétaient l'un à l'autre quelques mots échappés à leur maître, et se disaient en secouant la tête : — Il y a quelque chose là-dessous.

Pendant ce temps, mistress Austin et Marie restaient près de lui, et il fut heureux que les domestiques eussent été renvoyés, si l'on ne voulait pas qu'ils sussent tout ce qui s'était passé huit ans auparavant, car Austin finit par se dénoncer lui-même comme meurtrier, parla de ses remords et de son fils. Un moment après, il s'imagina qu'il se battait avec Byres, serra les poings, en frappa l'air, et poussa des éclats de rire convulsifs. Il finit par en revenir à des lamentations, et par se faire des reproches du crime qu'il avait commis.

— O Marie, comment cela finira-t-il? —

s'écria mistress Austin, quand un de ces paroxysmes se fut calmé.

— Comme tout crime doit toujours finir, madame, — répondit Marie en joignant les mains et fondant en larmes, — par le malheur.

— Ma chère Marie, ne vous désolez pas ainsi. Vous ne devez plus vous regarder comme coupable.

— Il en est donc de même de mon maître, madame, car je suis sûre qu'il s'est repenti.

— Oui, et très sincèrement. Un moment d'emportement et la soif de la vengeance ont rempli d'amertume toute sa vie. Il n'a jamais été heureux depuis ce temps, et il ne le sera que dans le ciel.

— Quel soulagement ce serait pour lui! — dit Marie, ayant l'air de réfléchir. — Combien je voudrais en obtenir un semblable, si ce désir est permis!

— Marie, vous ne devez pas ajouter à mes chagrins en parlant ainsi. J'ai besoin de votre présence et de vos consolations à présent.

— Vous avez droit de tout exiger de moi, madame, et il n'est rien que je ne sois prête à faire pour vous. J'ai souvent pensé ce que je

viens de dire; mais ce souvenir me rendra plus humble, et j'en remercie Dieu.

La fièvre dura plusieurs jours, et pendant tout ce temps M. Austin reçut exclusivement les soins de sa femme et de Marie. Celle-ci avait écrit à notre héros pour l'informer de la cause qui l'empêchait de l'aller voir dans un moment si pénible. Elle en reçut une réponse où il lui disait qu'il avait appris de bonne part qu'il était probable que plusieurs semaines se passeraient encore avant qu'il quittât le pays; qu'il la priait de rester avec sa mère jusqu'à ce qu'il y eût quelque chose de décidé sur la situation de son père; qu'il désirait pourtant la voir encore une fois avant son départ, afin de prendre des mesures pour lui faire remettre les fonds qu'il avait à elle, et de lui donner un pouvoir légal pour le représenter dans ses propres affaires quand il serait parti. Il ajoutait qu'il avait lu un avertissement, mis dans un journal de Londres par ses amis de Portsmouth, qui offraient une bonne récompense à quiconque pourrait donner de ses nouvelles; et qu'il craignait qu'il ne tombât sous les yeux de quelqu'un de ceux qui avaient été présents à son procès, et qu'il ne leur fît connaître sa posi-

tion. Enfin il la priait de lui écrire tous les jours, si elle le pouvait, quand ce ne serait que quelques lignes, et d'assurer sa mère de toute sa tendresse. Se conformant aux désirs de notre héros, Marie lui écrivait chaque jour quelques mots; les autres domestiques s'en aperçurent bientôt, et, grâce à leurs soins, le bruit se répandit partout qu'une correspondance journalière avait lieu entre le château et un homme détenu dans la prison d'Exeter; circonstance qui ajouta encore au mystère qui couvrait la situation de M. Austin. On envoya de toutes parts demander des nouvelles de sa santé; force cartes furent déposées à sa porte. Mais quelle était la cause de toutes ces attentions? Était-ce l'intérêt qu'inspirait M. Austin, ou la curiosité? Nous craignons que la dernière ne fût de beaucoup la plus générale. O'Donahue et Mac Shane ne manquaient pas d'envoyer tous les jours, car ils attendaient avec impatience l'instant où ils pourraient essayer de déterminer Austin à rendre justice à son fils.

La crise qui avait été prédite par tous les médecins qu'on avait appelés arriva enfin. M. Austin recouvra la raison, mais on perdit en même temps tout espoir de lui rendre jamais

la santé. Cette nouvelle fut annoncée à sa femme, qui pleura, et qui désira...... Mais elle n'osait dire ce qu'elle désirait. Cependant un jour que mistress Austin avait quitté la chambre du malade pour prendre quelque repos, Marie saisit cette occasion pour représenter à M. Austin, qui était si faible qu'à peine pouvait-il parler, qu'il verrait bientôt arriver l'instant où il serait appelé devant le plus haut tribunal, et elle le conjura, par l'espoir qu'il avait d'obtenir son pardon, maintenant que le monde disparaissait à ses yeux, de fouler aux pieds tout sentiment d'orgueil, et de rendre à son fils la justice qu'exigeait sa noble conduite à l'égard de son père, soit par écrit, soit en présence de témoins, afin de prouver avant de mourir l'innocence de son fils unique, héritier de ses biens et de son nom.

La fierté de cœur de M. Austin soutint une longue lutte avant qu'il consentît à cet acte de justice. Marie lui en avait fait sentir la justice le matin de bonne heure, et ce ne fut que tard dans la soirée, et après avoir passé toute la journée en silence et les yeux fermés, qu'il fit signe à sa femme de se pencher sur lui, et qu'il lui dit d'une voix basse d'envoyer chercher un

magistrat. Sa demande fut écoutée, et une heure après un magistrat avec lequel il avait toujours vécu en bonne intelligence, se présenta devant lui. Austin fit sa déclaration en peu de mots, et Marie le soutint pendant qu'il la signa. Elle voulut alors lui retirer la plume de la main, mais elle sentit que ses doigts la serraient fortement, et il vit que sa tête était retombée en arrière. Le combat entre l'orgueil et le devoir avait été trop violent pour son état de faiblesse, et M. Austin était mort avant que l'encre de sa signature eût eu le temps de se sécher.

Le magistrat qui avait été appelé jugea convenable de s'éloigner de cette scène de détresse sans voir mistress Austin, dans la situation douloureuse où elle se trouvait. Il était en conversation avec O'Donahue et Mac Shane à l'instant où l'on était venu le prier de se rendre chez M. Austin, dont la maladie et les bruits divers qui couraient étaient le sujet de leur entretien. O'Donahue et MacShane avaient gardé leur secret; mais quand ils virent partir leur ami, prévoyant que sa visite aurait quelque résultat du genre de celui dont elle fut réellement suivie, ils le prièrent de venir les rejoindre en

sortant de chez M. Austin. Il y consentit, et à son retour il les informa de ce qui venait de se passer.

— Il n'y a pas de temps à perdre, — dit Mac Shane; — je vais, avec votre permission, faire une copie de cette déclaration.

Pendant qu'il la faisait, O'Donahue raconta brièvement au magistrat quelle avait été la noble conduite de notre héros dans toute cette affaire, et dès que le magistrat eut certifié par sa signature l'exactitude de la copie faite par Mac Shane, celui-ci envoya chercher des chevaux de poste et partit pour Londres avec O'Donahue. Ils éveillèrent M. Trévor au milieu de la nuit, et lui mirent en mains la pièce importante qu'ils apportaient.

— Eh bien, major Mac Shane, — dit M. Trévor, il aurait fallu que je fusse bien malade pour ne pas me lever avec plaisir afin de recevoir une pièce comme celle-ci. Il faut que nous allions demain matin chez le secrétaire d'Etat, et il n'y a aucun doute que le pauvre garçon ne soit bientôt mis en liberté pour prendre possession de ses biens et devenir l'honneur de son comté.

— Et celui de la vieille Angleterre, — dit

Mac Shane ; — mais à présent, nous vous souhaiterons une bonne nuit.

Mac Shane, avant de se coucher, écrivit une lettre à mistress Austin pour l'informer de ce qu'il avait fait, et de ce que M. Trévor avait dit, se bornant à énoncer les faits sans y joindre aucun commentaire, et il l'envoya par un exprès.

Mais il faut à présent que nous allions à Portsmouth. L'avertissement de M. Small, promettant une récompense de cent livres à quiconque lui donnerait des nouvelles de notre héros, n'avait pas échappé aux yeux de linx du constable qui l'avait arrêté, et qui pensa que cette somme serait une jolie addition à la première récompense de deux cents livres qu'il avait déjà reçues. Il partit sur-le-champ pour Portsmouth, sur l'impériale de la diligence, et se rendit chez M. Small, qu'il trouva dans son bureau avec M. Sleek. Il lui dit qui il était, et quel motif l'amenait chez lui, et telle était l'impatience de M. Small, qu'il signa sur-le-champ un mandat de cent livres sur son banquier, et le remit au constable, qui lui dit fort crûment que notre héros avait été mis en jugement comme accusé de meurtre ; qu'il avait été

condamné à la déportation à vie ; que son nom véritable était Rushbrook, et non O'Donahue, et qu'il était alors en prison à Exeter.

Cette nouvelle fut un coup terrible pour M. Small. Ayant obtenu du constable tous les détails dont il avait besoin, il le congédia, et fut quelque temps en consultation avec M. Sleek. Comme il paraissait impossible de cacher long-temps le fait, il fut jugé à propos d'en instruire mistress Phillips et Emma, d'autant plus qu'Emma avait déjà reconnu que l'existence de Joé était couverte d'un mystère dont elle ne connaissait qu'une partie.

Mistress Phillips fut la première à qui cette nouvelle fut communiquée, et elle en fut cruellement affligée. Il se passa quelque temps avant qu'elle pût décider s'il convenait qu'Emma, dans le faible état où était sa santé, fût informée d'un si triste événement. Cependant comme l'incertitude la faisait souffrir autant que pouvait le faire la réalité, on se détermina à l'instruire de tout. On le fit avec tous les ménagements possibles, et le choc qu'elle éprouva ne fut pas aussi violent qu'on l'avait craint.

Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.—J'y étais préparée,—dit-elle,—je m'at-

tendais à quelque chose de ce genre, mais je ne puis croire qu'il soit coupable. Il m'a dit qu'il ne l'était pas quand il était enfant, et il me l'a encore répété depuis ce temps. — Ma mère, il faut que j'aille le voir — il le faut.

— Le voir, ma chère enfant! — il est en prison.

— Ne me refusez pas, ma mère, vous ne savez pas ce que je sens, — vous ne pouvez le savoir; — moi-même, ce n'est que d'aujourd'hui que je sais combien je l'aime. — Je vous le répète, ma mère, il faut que je le voie. Si vous faites cas de ma vie, si vous ne voulez pas que je perde la raison, ne me refusez pas!

Mistress Phillips vit qu'il était inutile de raisonner avec sa fille, et elle alla consulter M. Small, qui, après avoir fait quelques remontrances inutiles à Emma, déclara enfin qu'il fallait consentir à ce qu'elle désirait, et il partit le jour même avec sa nièce pour Exeter.

Pendant ce temps, mistress Austin était restée dans un état de grande affliction. Son mari était mort; elle croyait qu'il avait avoué son crime, mais elle ignorait jusqu'où avaient été ses aveux; car ni elle, ni Marie, ne savaient ce

qui s'était passé entre lui et le magistrat. Elle n'avait à consulter que Marie; personne pour la consoler, et à qui elle pût donner sa confiance que Marie. Elle aurait voulu faire quelques questions au magistrat, mais elle pensa que ce serait blesser les convenances. En un mot, elle était plongée dans le doute et l'inquiétude, quand elle reçut la lettre de Mac Shane, qui lui fit sentir qu'elle n'avait plus rien à craindre pour son fils.

— Chère Marie, — s'écria-t-elle, — lisez ceci! Il est en sûreté! — Dieu du ciel, acceptez les larmes de reconnaissance d'une mère!

— Pouvez-vous vous passer de moi, madame? — demanda Marie.

— Me passer de vous, Marie? oui, oui. — Partez vite, partez, et emportez cette lettre avec vous. — O mon fils! mon cher fils!

Marie ne se fit pas répéter cet ordre, elle envoya chercher des chevaux de poste et partit pour Exeter, où elle arriva une heure après Emma et son oncle.

Notre héros avait attendu avec impatience la lettre qu'il recevait chaque jour de Marie; l'heure de la poste était passée, et aucune lettre n'était arrivée. Pâle et faible par suite d'un

long emprisonnement et des tourments d'esprit qu'il avait éprouvés, il se promenait à pas lents dans sa chambre, quand il entendit tirer les verrous de sa porte, et tournant la tête de ce côté, il aperçut Emma, soutenue par son oncle. En la voyant, il poussa un grand cri, s'appuya contre le mur pour se soutenir, et parut avoir perdu son empire ordinaire sur lui-même. — Oh! — s'écria-t-il, — ce dernier tourment aurait pu m'être épargné, — je ne l'ai pas mérité. — Emma, écoutez-moi! — Sur toutes mes espérances de bonheur dans un autre monde, je suis innocent, — oui, je le suis, Emma! — Et il tomba sans connaissance.

M. Small le releva et le plaça sur le lit. Joé ne tarda pas à reprendre l'usage de ses sens, et l'on entendit ses sanglots convulsifs.

Dès qu'il fut un peu plus tranquille, Emma, qui était assise près de lui, ses joues pâles mouillées de larmes, lui dit d'une voix calme :

— Je suis sûre que vous êtes innocent, Joé; sans cela je ne serais pas ici.

— Je vous remercie, Emma, je vous remercie; ce peu de mots me consolent plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. N'est-ce rien que d'être traité comme un criminel digne de mort —

d'être déshonoré et exilé dans un pays lointain — et cela à l'instant même où tout était pour moi bonheur et prospérité, — où je me livrais à l'espoir de... Mais je ne puis supporter cette idée, Emma; et qu'ai-je pour me soutenir, si ce n'est le sentiment intime de mon innocence, et l'assurance que celle que j'aime tant, et que je perds pour toujours, ne me croit pas coupable? — Oui, c'est un baume pour mes blessures, et à présent je puis me résigner à la volonté du ciel.

Emma fondit en larmes, et appuya sa tête sur l'épaule de notre héros, qui s'était assis près d'elle. Quelques instants après, elle s'écria: — Et moi, n'ai-je pas droit à la compassion? N'est-ce rien que d'aimer avec tendresse, avec dévouement, de toute mon âme; d'avoir donné mon cœur, toutes mes pensées, toute mon existence à un seul objet; — pourquoi le cacherais-je aujourd'hui! — de m'être enivrée de visions de l'avenir si agréables, si délicieuses, qui s'évanouissent comme un songe, pour faire place à cette affreuse réalité? — il faut que vous me fassiez une promesse, Joé; vous ne pouvez le refuser à Emma — à cette Emma qui s'est agenouillée à votre côté la première fois

qu'elle vous a vu, et qui en ce moment s'agenouille devant vous.

— Je n'ose vous rien promettre, Emma ; car mon cœur me dit que vous me demanderiez une promesse que je ne dois pas faire. — Il faut que nous nous séparions pour toujours.

— Pour toujours ! — s'écria Emma, se relevant avec vivacité ; — non, non, non ! — Mon oncle, il dit qu'il faut que nous nous séparions pour toujours ! — Qui vient ici ? — C'était Marie qui entrait. — Marie ! — Oui, c'est elle. — Marie, il dit qu'il faut que nous nous séparions pour toujours. — Cela est-il vrai, Marie ?

— Non, — répondit Marie ; non, son innocence est prouvée. Il est à vous pour toujours. — Lisez cette lettre.

Nous n'essaierons pas d'esquisser une scène qu'il nous serait impossible de bien peindre. Nous laisserons donc s'écouler cette journée qu'Emma, notre héros, M. Small et Marie passèrent ensemble. Les pleurs de l'affliction cessèrent de couler, les larmes de joie y succédèrent, et de brillants sourires reparurent sur toutes les lèvres.

Le lendemain matin Mac Shane et O'Donahue arrivèrent, et ils apportèrent avec eux

un ordre du secrétaire d'État pour que notre héros fût rendu à la liberté sur-le-champ.

Le jour suivant ils étaient tous en route, Emma et son oncle pour Portsmouth, où ils attendirent avec impatience l'arrivée de notre héros, quand il aurait rempli ses devoirs les plus pressants.

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de se figurer la joie de mistress Austin quand elle serra de nouveau son fils dans ses bras ; — le bonheur de Marie en le voyant rentrer triomphant chez sa mère ; — l'étonnement des domestiques, et tous les bruits qui coururent dans les environs. Trois jours suffirent pour que la vérité fût généralement connue, et l'on regarda Joé comme le héros d'un roman. Le quatrième jour il suivit les restes de son père à la tombe. Les funérailles furent décentes, mais sans faste. Joé seul assista à la cérémonie funèbre ; aucun des gentlemen du voisinage n'y parut ; aucun n'y envoya même sa voiture ; mais tous réparèrent ensuite ce manque de respect pour le père, par l'accueil cordial qu'ils firent au fils et les marques d'estime qu'ils lui prodiguèrent.

Trois mois après, un grand rassemblement se forma devant la porte de M. Small, à Ports-

mouth, et il y avait compagnie nombreuse dans sa maison. O'Donahue, Mac Shane, Spikeman et leurs femmes, s'y trouvaient avec beaucoup d'autres. Marie était occupée à faire la toilette de mistress Austin et d'Emma, car c'était le jour du mariage de notre héros. M. Small, en culottes blanches, semblait être partout en même temps, et chacun s'écartait du voisinage trop immédiat de M. Sleek. On se rendit à l'église en grand cortége, et après le déjeuner, qui suivit la cérémonie nuptiale, le jeune couple partit avec mistress Austin et Marie pour le comté de Dorset. Où allèrent les autres, c'est ce dont le lecteur s'inquiète probablement peu.

Nous voici arrivé à la fin de l'histoire du petit Joé Rushbrook. braconnier. Tout ce que nous avons à ajouter, c'est qu'il conserva toujours le même caractère quand il fut plus âgé et père de famille. Le château, qu'il continua d'habiter dans le comté de Dorset, devint célèbre par l'hospitalité et l'amabilité de ses maîtres et par l'art qu'ils avaient de rendre heureux tout ce qui les entourait. Marie ne les quitta jamais, mais ils la regardaient comme une amie et une confidente plutôt que comme une

domestique ; ses trois cent cinquante livres avaient tellement multiplié entre les mains de Joé et de M. Small, qu'elle jouissait alors d'une fortune indépendante. Aussi reçut-elle plusieurs propositions de mariage, qu'elle refusa toutes, disant avec la véritable humilité d'un cœur contrit, qu'elle n'était pas digne de l'honneur qu'on lui faisait. Tout le monde disait le contraire, et ceux mêmes qui connaissaient son histoire ne pensaient pas comme elle sur ce point ; mais elle resta ferme dans sa résolution. Quant aux autres personnages qui ont figuré dans cette histoire, ils jouirent du contingent de bonheur qui est tout ce qu'on peut espérer.

En terminant, il ne nous reste qu'une remarque à faire. Nous avons rapporté dans les pages qui précèdent l'histoire d'un jeune homme qui commença sa carrière en braconnant, et qui finit par être en jouissance d'un revenu de sept mille livres sterling ; mais nous devons rappeler à nos jeunes lecteurs qu'il ne faut pas en conclure que quiconque commence par braconner doit avoir la même bonne fortune. Nous leur conseillons donc de ne pas l'essayer, car, au lieu d'obtenir sept mille livres de rente, ils pourraient courir la chance d'aller où notre

héros fut bien près d'être envoyé, c'est-à-dire dans une certaine partie des domaines transatlantiques de Sa Majesté, récemment appelée Australie, mais plus généralement connue sous le nom de Botany-Bay.

FIN.

